3,60€ mercredi 7 août 2024 LE FIGARO – N° 24 869 - www.lefigaro.fr - France métropolitaine uniquement **Première édition**

LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

L'ÉTÉ DU FIGARO

LE COMBAT DES CHEFS

À PARIS, DARROZE RÉGALE, LE QUELLEC RACONTE TROP D'HISTOIRES PAGE 12

ÉTATS-UNIS

KAMALA HARRIS CHOISIT TIM WALZ, UN GOUVERNEUR DU MIDWEST, COMME COLISTIER PAGE 5

FIGARO OUI FIGARO NON

Réponses à la question de mardi :
Paris doit-il garder la vasque de la flamme olympique après les JO ?

NON	OUI
32 %	68 %

VOTANTS : 172 722

Votez aujourd'hui sur lefigaro.fr
Faut-il défiscaliser les primes des médaillés olympiques français ?

NICOLAS BUISSON · BENOIT LINERO · CLAY MASTERS/AP ·

Face à la Chine, l'Asie s'inquiète du soutien américain

Donald Trump a jeté un froid en estimant que Taïwan devait « payer » pour sa défense et en faisant planer un doute sur l'appui des États-Unis. L'incertitude gagne aussi Tokyo, Séoul et Manille.

Donald Trump fait souffler un vent de panique sur Taïwan pour avoir déclaré, lors de la convention républicaine, en juillet, que Taipei *« ne donne rien »* aux États-Unis et *« devrait (les) payer pour sa défense »*. L'ex-président et candidat républicain a ajouté que *« Taïwan est à 15 000 km »* des côtes américaines, mais *« juste à 109 km de la Chine, un léger avantage »*, jetant ainsi le doute sur la volonté de Washington de se porter au secours de l'île en cas d'agression de Pékin. Taipei vient pourtant de conclure pour 630 millions de dollars de contrats d'armements avec les États-Unis. Cette posture purement transactionnelle a jeté un froid dans l'ensemble de l'Asie, alors que la Chine multiplie les manœuvres d'intimidation envers Taïwan et en mer de Chine méridionale. Le Japon, la Corée du Sud et les Philippines s'interrogent sur la fiabilité des accords de défense qu'ils ont passés avec Washington.

→ LES HABITANTS DE TAÏWAN S'INTERROGENT SUR LA FIABILITÉ DE LEUR ALLIÉ
→ LE GOUVERNEMENT CHINOIS CIBLE DIRECTEMENT LES MILITANTS PRO-INDÉPENDANCE
PAGES 2, 3 ET L'ÉDITORIAL

CARLOS BARRIA/REUTERS

Le Français Kauli Vaast en or sur la vague mythique de Teahupo'o

Chez lui, à Tahiti, le nouveau héros national du surf a offert le premier titre olympique de la discipline à la France. Peu auparavant, Johanne Defay avait décroché le bronze chez les filles. PAGE 27

Le long combat de Macron pour faire travailler plus les Français

Malgré un tassement des créations d'emplois depuis dix-huit mois, l'un des succès de la politique économique d'Emmanuel Macron est d'avoir ramené le taux de chômage autour de 7,5 % et porté le taux d'emploi des 15-64 ans à un niveau inégalé depuis un demi-siècle. Mais les Français travaillent toujours moins, pendant l'année et tout au long de leur vie, que leurs voisins. Le redressement des comptes publics nécessite de combler cet écart, estime le chef de l'État. PAGE 20

ÉDITORIAL par Philippe Gélie

Le cap de l'Amérique

En s'imposant prestement comme l'héritière de Joe Biden dans le camp démocrate, puis en annonçant le choix de Tim Walz comme colistier ce mardi, Kamala Harris a réussi à voler la vedette à Donald Trump depuis deux semaines, ce qui n'est pas un mince exploit. Mais elle est encore loin d'avoir balayé son adversaire. Le soulagement ressenti chez de nombreux alliés des États-Unis procède surtout de la possibilité à nouveau crédible d'échapper à Trump.

Quand le réflexe du « tout sauf Trump » n'y suffit pas, l'ancien président républicain s'emploie activement à nourrir la crainte de son retour à travers le monde. Après avoir *« encouragé »* au début de l'année Vladimir Poutine *« à faire ce qu'il veut »* des Européens qui ne paieraient pas leur écot à l'Otan, il a, lors de son adoubement par la convention de Milwaukee, intimé à Taïwan de *« payer* (Washington) *pour sa défense »*, y ajoutant des réticences opérationnelles qui font douter de la volonté américaine, même au prix fort. Dans son obsession transactionnelle, il est allé jusqu'à comparer les États-Unis à *« une compagnie d'assurances »* dont le montant des primes ne pourra qu'augmenter.

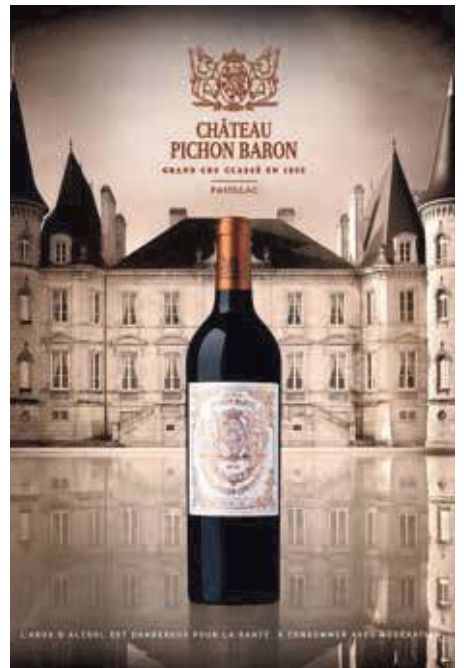
Ce n'est guère encourageant pour le respect des alliances et des accords de défense. Mais si Trump se plaît à jouer les épouvantails, du moins sait-on peu ou prou à quoi s'en tenir avec lui : tout se monnaye et aucun enjeu ne surpasse ses intérêts à court terme. Taïwan doit donc compter d'abord sur sa propre défense, ses achats d'armes à Washington et son quasi-monopole mondial des puces électroniques. Qu'en sera-t-il avec Kamala Harris ?

Trump en épouvantail, Harris sans boussole

Elle reprendra sans doute la doxa démocrate de soutien à Taipei et d'engagement aux côtés des alliés. Mais sera-ce un engagement à la Biden, tout près de lever *« l'ambiguïté stratégique »* américaine, ou à la façon d'Obama, plus philosophique que concrète dans un monde pourtant devenu plus dangereux ?

Face à l'agression russe et aux manœuvres d'intimidation de Pékin, les partenaires de Washington s'interrogent : faut-il craindre davantage le cap de Trump ou une absence de cap de Harris ? Au moins l'Asie est-elle assurée de rester le point focal des intérêts américains, contrairement à l'Europe. ■

M 00108 - 807 - F: 3,60 €

AND : 4,50 € – BEL : 3,70 € – CH : 4,60 CHF – D : 4,20 € – ESP : 4,30 € – GR : 3,70 € – LUX : 3,70 € – MAR : 37 DH – MTQ/GLP : 4,30 € – REU : 4,70 € – TUN : 11,00 TND ISSN 0182.5852

Donald Trump sème le doute sur l'engagement amé

Sébastien Falletti Correspondant en Asie

Le candidat républicain a exhorté Taipei à «payer» pour sa défense, faisant douter de sa volonté, s'il revenait à la Maison-

Depuis Milwaukee, Donald Trump a jeté un nouveau pavé dans le détroit de Taïwan. Le candidat républicain a exhorté Taipei à *«payer»* pour sa défense, semant le doute sur sa détermination des États-Unis à protéger l'île démocratique dans le viseur de la Chine de Xi Jinping, s'il revenait à la Maison-Blanche.

L'ancien président a réaffirmé son approche transactionnelle de la politique étrangère dans une interview à *Bloomberg Businessweek*, publiée durant la convention du Parti républicain qui l'a adoubé triomphalement dans le Wisconsin, au côté de son colistier James David Vance. *«Vous savez, nous ne sommes pas différents d'une compagnie d'assurances. Pourquoi faisons-nous ça ? Taïwan ne nous donne rien. Et il devrait nous payer pour sa défense»*, a déclaré Trump, alors que l'île vient de conclure l'achat de 630 millions de dollars de matériel militaire américain face à la menace d'une *«réunification»* par la force au continent.

En pleine campagne électorale, le champion de *«l'Amérique d'abord»* a relancé une de ses rengaines favorites, déjà entonnée à l'encontre des pays de l'Otan comme des alliés américains en Asie, en particulier le Japon, et la Corée du Sud : ils doivent contribuer nettement plus au *«fardeau de la défense»* sous peine d'être délaissés par leur protecteur. *«Il n'y aura plus de passage gratuit pour les nations qui abusent de la générosité des contribuables américains»*, a enfoncé Vance lors de son discours d'intronisation.

Alors que l'Armée populaire de libération (APL) montre ses muscles dans le détroit, Trump a distillé le doute sur sa volonté de voler militairement à la rescousse de l'ancienne Formose en cas d'invasion chinoise, pointant la tyrannie de la distance de l'immense océan Pacifique, comme le déséquilibre des forces en présence. *«Taïwan est à 9500 miles. C'est juste à 68 miles de la Chine. Un léger avantage, et la Chine est un immense territoire. Littéralement, ils pourraient juste tirer des obus»*, a déclaré le favori des sondages. Ce constat fleurant le défaitisme contraste avec les déclarations martiales de l'hôte de la Maison-Blanche, qui a affirmé publiquement l'engagement américain *«à défendre»* l'île par les armes à plusieurs reprises durant son mandat. *«Oui, l'Amérique enverra des forces à la rescousse en cas d'"attaque" contre Taïwan»*, a déclaré Biden en 2022 devant les caméras de CBS, un seuil qu'il s'est gardé de franchir sur l'Ukraine.

« Nous sommes désireux d'assumer davantage de responsabilités. Nous nous défendons nous-mêmes et assurons notre sécurité »

Cho Jung-tai
Premier ministre de Taïwan

Taïwan a aussitôt réaffirmé la *«solidité»* de ses relations avec les États-Unis par la voix de son premier ministre, Cho Jung-tai, affichant sa détermination à se défendre par elle-même face à la menace d'une *«réunification»* par la force agitée par la Chine. *«Nous sommes désireux d'assumer davantage de responsabilités. Nous nous défendons nous-mêmes et assurons notre sécurité»*, a déclaré Cho, évoquant les récents accroissements du budget militaire, comme l'allongement du service militaire.

Taipei a augmenté drastiquement ses dépenses militaires à 2,5 % de son PIB aujourd'hui contre 2 % en 2017, soit un niveau record de 19,1 milliards de dollars. Mais ces chiffres font pâle figure face aux 230 milliards de dollars affichés par le géant continental peuplé de 1,3 milliard d'habitants, dont les dépenses militaires progressent de 7,2 % annuellement selon les estimations les plus prudentes.

Les petites phrases de Trump tombent alors que l'île vient de conclure en juin un contrat de 300 millions de dollars afin de moderniser sa flotte vieillissante de chasseurs F-16, face aux intrusions aériennes grandissantes des pilotes chinois. Il s'ajoute à un autre chèque de 330 millions à l'Amérique pour muscler sa défense antiaérienne et sa force de drones. Soixante-six avions de l'APL ont été détectés aux alentours de l'île par les militaires taïwanais, le 11 juillet dernier, alors que Pékin accentue ses manœuvres d'intimidation, dans la foulée de l'investiture du nouveau président taïwanais Lai Ching-te, fervent partisan de l'identité démocratique de l'île.

La Chine a réagi avec colère à ces nouvelles ventes d'armes, approuvées de façon bipartisane par le Congrès. En représailles, la deuxième puissance mondiale a annoncé la rupture des pourparlers sur les contrôles des armements et la non-prolifération nucléaire avec Washington. *«Les États-Unis ont ignoré la ferme opposition de la Chine et pris une série de mesures qui portent gravement atteinte à ses intérêts fondamentaux»*, a fustigé Lin Jian, porte-parole du ministère des Affaires étrangères. La suspension abrupte de ces conversations fragilise encore la timide détente sino-américaine entrevue entre les présidents Biden et Xi, à San Francisco, en novembre dernier.

« Le retour potentiel de Trump suscite une anxiété majeure pour l'ensemble des démocraties. L'inquiétude principale est de savoir comment il gérera le système d'alliances hérité de la guerre froide »

Anthony Ding Professeur émérite à la National Chengchi University

Le régime communiste scrute avec attention la campagne électorale américaine, où il est ciblé par les deux camps, mais se garde de tout commentaire. *«Nous sommes opposés au fait que la Chine devienne un sujet de l'élection»*, a martelé Lin. Au diapason, la presse officielle élude les propos de Trump. Xi s'est néanmoins fendu d'un rare message de sympathie à l'ancien président suite à la tentative d'assassinat manquée en Pennsylvanie.

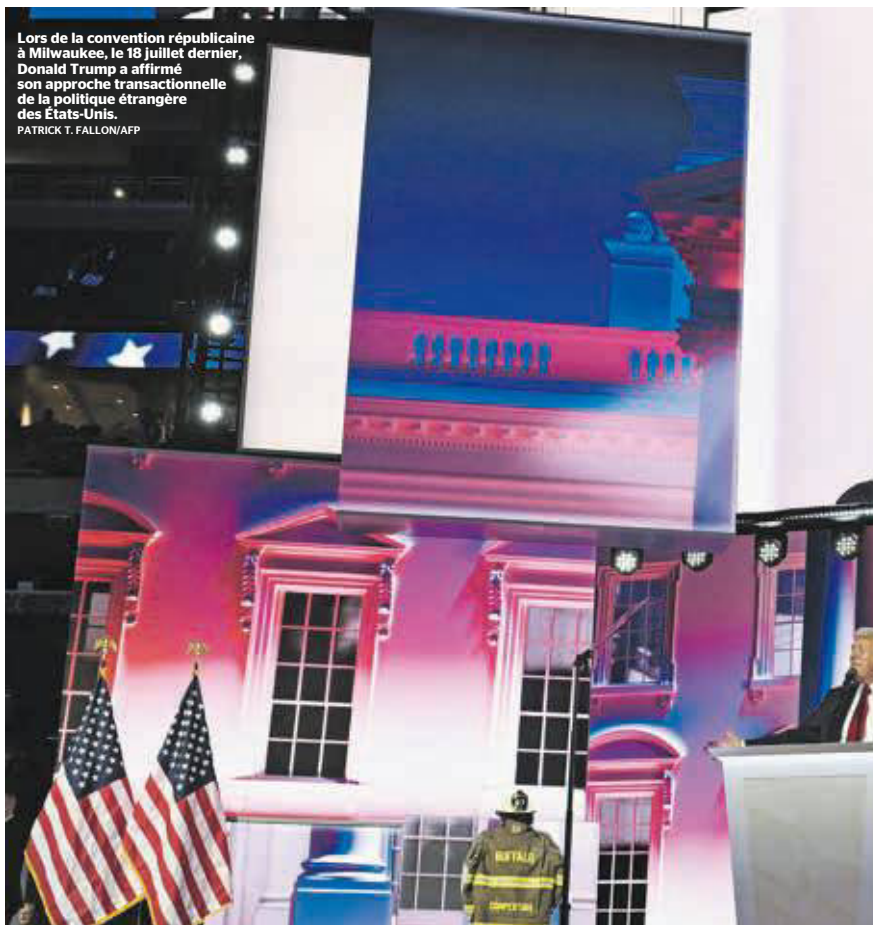
Reprenant une rhétorique familière déjà employée lors de sa première campagne électorale, Trump a accusé Taïwan et ses 23 millions d'habitants d'avoir dérobé à l'Amérique des emplois et des technologies dans le domaine stratégique des semi-conducteurs de pointe, dont elle est devenue une plaque tournante névralgique pour les chaînes d'approvisionnement mondiales. *«Je connais très bien ce peuple, je le respecte beaucoup. Ils ont pris environ 100 % de notre activité dans le domaine des puces»*, a déclaré le trublion, en référence à TSMC, l'entreprise leader mondial du secteur qui ouvre désormais des usines aux États-Unis, à la demande de Washington. Là encore, une simplification de l'histoire efficace pour séduire les foules Maga («Make America great again»). Fondé en 1987 par Morris Chang, vétéran de Texas Instrument, à l'heure où les fabricants américains délocalisaient en masse leur production en Asie, en quête de bas coût, le groupe est devenu aujourd'hui le plus avancé dans la production des puces miniatures, indispensables à la révolution de l'intelligence artificielle.

Ces saillies attisent la nervosité des capitales asiatiques qui se préparent au retour de l'imprévisible trublion à l'issue d'une convention républicaine triomphale pendant que son rival démocrate jette le gant. De Séoul à Canberra, en passant par Manille et Tokyo, les alliés de l'Amérique en Indo-Pacifique s'attendent à entrer dans une nouvelle zone de turbulences. *«Le retour potentiel de Trump suscite une anxiété majeure pour l'ensemble des démocraties. L'inquiétude principale est de savoir comment il gérera le système d'alliances hérité de la guerre froide»*, juge Anthony Ding, professeur émérite à la National Chengchi University, à Taipei.

Biden a fait du renforcement des accords militaire bilatéraux notamment avec la Corée du Sud ou les Philippines, la pierre angulaire de sa stratégie de «containment». Le Pentagone a arraché l'accès à quatre nouvelles bases de l'archipel philippin, point d'appui clé pour les Marines de Guam, en cas de crise à Taïwan. L'Administration démocrate a également échafaudé le nouveau pacte Aukus avec l'Australie et le Royaume-Uni pour contrer les ambitions chinoises dans le Pacifique.

Pour autant, les stratèges asiatiques gardent leur sang-froid, ayant été habitués aux coups de sang imprévisible du trublion américain qui n'hésita pas à s'engager dans une *«bromance»* avec le dirigeant suprême Kim Jong-un, après avoir menacé de déverser *«le feu et la colère»* sur la petite Corée du Nord. Surtout, ils sont confortés par la volonté affichée de l'équipe Trump de recentrer l'essentiel de l'effort américain sur le front asiatique, au détriment de l'Europe et de l'Ukraine. La nomination de JD Vance comme colistier confirme cette tendance, lui qui a déclaré *«s'intéresser beaucoup plus à l'Asie de l'Est»* qu'à Kiev, lors de la conférence sur la sécurité à Munich. *«Il y a moins d'anxiété en Asie qu'en Europe à la perspective d'un retour de Trump. Et les dirigeants de la région sont ouverts à des négociations pragmatiques en coulisses»*, souligne Evan Laksamana, chercheur à l'International Institute for Strategic Studies (IISS) à Singapour.

Dans ce contexte, les déclarations de l'auteur de *L'Art du deal* augurent plutôt de négociations tenaces de marchands de tapis que de rupture d'alliances essentielles à l'influence américaine dans la région. Avec pour enjeu premier de démontrer à ses électeurs sa détermination à défendre les *«intérêts américains»*. Trump s'y était déjà essayé en Corée du Sud, réclamant une hausse exorbitante de la contribution de Séoul à l'entretien des 28 500 GIs postés sur la péninsule. Un bras de fer qui avait débouché sur une impasse.

L'équipe du candidat n'a pas tardé à modérer ses propos, envoyant un mes-

Lors de la convention républicaine à Milwaukee, le 18 juillet dernier, Donald Trump a affirmé son approche transactionnelle de la politique étrangère des États-Unis. PATRICK T. FALLON/AFP

Le président taïwanais Lai Ching-te *(au centre)* s'est rendu, le 23 juillet, sur la base aérienne de Hualien afin de superviser les 40es exercices militaires annuels Han Kuang. ANNABELLE CHIH/GETTY IMAGES VIA AFP

ricain à défendre Taïwan

Blanche, de protéger l'île d'une invasion de la Chine.

sage de réassurance aux Taïwanais. *« Ce que le président a voulu dire, c'est qu'il faut un partage du fardeau. Ils doivent augmenter leurs dépenses pour contrer la République populaire. Et nous pouvons les aider »*, a déclaré Robert O'Brien, ancien conseiller à la sécurité nationale.

Taïwan n'est pas lié par un traité de défense avec Washington, contrairement au Japon, à la Corée du Sud, ou aux Philippines. Mais les États-Unis se sont engagés à s'assurer que l'île serait en mesure de *« résister »* à une action par la force, selon le Taïwan Relations Act, signé en 1979, dans la foulée de la reconnaissance diplomatique de la République populaire. Une formulation délibérément floue, permettant à l'Amérique de manier *« l'ambiguïté stratégique »* dans ces parages devenus ligne de faille périlleuse de la rivalité sino-américaine en Asie-Pacifique. Et test de la détermination de la première puissance mondiale à demeurer ancrée au cœur d'une région devenue le poumon de l'économie planétaire et où la Chine renaissante veut réaffirmer sa prééminence historique.

Trump avait déjà soufflé le chaud et le froid sur Taïwan lors de son premier mandat. Tout juste élu, il avait déclenché la colère du régime communiste en échangeant au téléphone avec la présidente Tsai Ing-wen, en décembre 2016, donnant un coup de canif à la *« politique d'une seule Chine »* de Washington, avant de rétropédaler. Le magnat de l'immobilier avait ensuite relativisé l'importance de l'île face à la taille du marché chinois, tissant une *« grande relation »* avec Xi Jinping au fil des rencontres, malgré une *« guerre commerciale »* sans merci, nourrissant la crainte à Taipei d'être la variable d'ajustement d'un grand marchandage sino-américain. Une ambiguïté qui devrait planer quatre ans de plus, en cas de retour à la Maison-Blanche du miraculé de Bethel Park. ■

Pékin cible directement les militants pro-indépendance

« Au mois de juin, j'ai dû faire un transfert à l'aéroport de Hongkong. J'ai eu très peur. J'ai passé la reconnaissance faciale à toute vitesse », raconte Liu Mei-ling*, une jeune assistante de recherche dans un think-tank taïwanais. Depuis le 21 juin, un texte judiciaire est rentré en vigueur en Chine pour sanctionner les *« indépendantistes endurcis »*, quelle que soit leur nationalité.

Désormais, promouvoir l'entrée de Taïwan dans des organisations internationales ou encore participer à *« tout acte cherchant à séparer la Chine de Taïwan »*, peut être considéré comme un crime passible de peine de prison ou pire : *« Selon cette loi, je peux encourir la peine de mort ainsi que tous les employés qui travaillent ici »*, sourit ironiquement Shen Ching-kai, vice-président d'une organisation qui milite pour l'indépendance de Taïwan dans le monde.

Ce texte est promulgué alors que la Chine accentue ses pressions sur Taïwan dont elle revendique la souveraineté. Les récentes élections présidentielles ont été marquées par les manœuvres militaires de la Chine autour de l'île. Pékin réprouve fortement l'élection de William Lai pour un troisième mandat du DPP. C'est dans ce contexte agité que Pékin a fait passer ces nouvelles directives judiciaires, renforçant la loi antisécession de 2005 qui autorise l'usage de la force si Taïwan venait à déclarer son indépendance.

« Cette directive est ridicule parce qu'elle ne peut pas s'appliquer à Taïwan. Ils font fi de la séparation entre nos deux rives et utilisent des actes judiciaires pour tenter de changer la situation du détroit », réagit Wu Jun-zhi, directeur des affaires chinoises au DPP. Spécialiste en droit international et militant pro-indépendance, Raymond Sung, s'insurge : *« C'est une réclamation extraterritoriale, ce qui est irréaliste et illégal. Taïwan n'a jamais été sous contrôle de la République populaire de Chine. »*

De fait, la jeune démocratie dispose de son propre système judiciaire. Dans un café de la capitale, Chen Hui-ying*, une jeune militaire, se sent hors d'atteinte de l'emprise chinoise : *« Je n'ai pas particulièrement peur parce que nous sommes deux pays indépendants, ils ne peuvent pas nous toucher. Ils ne peuvent que nous menacer. »* Toutefois dans son entourage, les personnes qui font des affaires en Chine ont adopté de nouvelles précautions ces dernières années. On évite de prendre son portable taïwanais par crainte d'être fouillé. Un simple commentaire sur Facebook peut-être considéré comme un comportement « séparatiste » passible d'arrestation.

Ces dernières années, la Chine a considérablement renforcé son appareil législatif afin d'accroître son contrôle sur la population : *« Les autorités chinoises ont appris de leur expérience avec la loi sur la sécurité nationale à Hongkong pour éliminer et punir les dissidents politiques »*, analyse Raymond Sung.

Cette nouvelle directive judiciaire fait peser une pression psychologique prégnante sur la société taïwanaise. Ses contours flous laissent suggérer que n'importe qui pourrait se retrouver dans la ligne de mire de Pékin, et ce sans considération du parti politique. *« Tout le monde est ciblé. Je pense que cela fait planer une ombre sur toute la société taïwanaise. Personne n'est en sécurité. »* considère Alexander Huang, directeur du département international du KMT, un parti historiquement proche de la Chine. Cela fait six ans qu'il ne se rend plus en Chine. Plusieurs de ses collègues ont été arrêtés et soumis à des interrogatoires. Lui, se refuse désormais aux *« invitations à prendre le thé »*, doux euphémisme désignant les interrogatoires en Chine.

« Tout le monde est ciblé. Je pense que cela fait planer une ombre sur toute la société taïwanaise. Personne n'est en sécurité »

Alexander Huang Directeur du département international du KMT

Liu Mei-ling, qui ne milite dans aucun parti, a pris la décision de ne plus retourner en Chine : *« Avant, je savais vaguement que nous étions un groupe sensible aux yeux de la Chine. Cette loi a confirmé que nous étions en danger là-bas. »*

Le 27 juin, la commission ministérielle des affaires continentales a élevé son niveau d'alerte à orange pour les voyageurs souhaitant voyager en Chine, à Macao et à Hongkong. *« Tant que l'on ne connaît pas de cas concrets, on aura beaucoup de mal à comprendre dans quelle mesure ce règlement est efficient et la sévérité avec laquelle la Chine l'appliquera. Nous sommes dans une période de l'inconnu et de la supposition »*, conclut Alexander Huang.

Une chose est sûre, cette initiative a pour effet immédiat de renforcer l'hostilité des Taïwanais à l'égard de la Chine : *« Si leur stratégie est de faire peur aux Taïwanais et qu'ils finissent par se rendre pour devenir chinois, je ne pense pas qu'ils ont atteint ce résultat*, observe l'indépendantiste Shen Ching-kai. *Le vent a beau souffler, plus il est fort, plus le voyageur résiste et sert étroitement son manteau. »* ■

S. D. (TAIPEI)

* *Le prénom a été changé.*

Les habitants de l'île rebelle s'interrogent sur la fiabilité de leur allié

Suzanne Duroy
Taipei

Le candidat à la présidentielle américaine, Donald Trump, a de nouveau semé le doute au sein de la population taïwanaise sur la question de l'engagement américain. Dans une interview accordée le 16 juillet à l'agence Bloomberg, Trump soutient que Taïwan devrait payer pour sa défense et sous-entend que les États-Unis n'interviendraient pas forcément en cas d'attaque de la Chine. *« Taïwan est à 9 500 miles. C'est à 68 miles de la Chine. C'est un léger avantage et la Chine est un immense territoire. Ils pourraient juste le bombarder et envoyer des obus »*, note-t-il.

L'île de Taïwan est sans cesse menacée de conflit avec la Chine, qui en revendique la souveraineté. Les tensions ont encore augmenté d'un cran le 11 juillet alors que 66 avions étaient détectés dans le détroit : un record. Pour les habitants, les paroles de Trump sont un énième avertissement. *« Il vaut mieux compter sur soi-même, reposer sur les autres n'apporte rien. Tu dois être préparé pour assurer ta propre protection »*, commente Chen Dung-you, un chef d'entreprise dont la famille a tout perdu lors de la première crise du détroit de Taïwan. Il est originaire de l'archipel des îles Tachen et ses terres d'origine ont été envahies par l'armée chinoise en 1955. Les États-Unis avaient organisé l'évacuation des habitants mais refusé toute riposte militaire, jugeant ces îlots sans intérêt stratégique.

En réaction à ces paroles, le gouvernement du DPP s'est voulu rassurant. *« Peu importe ce que pense Trump, l'importance de Taïwan est énorme »*, défend Wu Jun-zhi, directeur des affaires chinoises du DPP, le parti au pouvoir à Taïwan. *« Rappelons que c'est sous le mandat de Trump et de Tsai Ing-wen que les relations entre nos deux pays se sont considérablement développées »*, poursuit-il. Les Taïwanais gardent en mémoire la discussion téléphonique entre le président Trump et Tsai Ing-wen en 2016, le premier contact direct entre les représentants des deux puissances depuis la rupture diplomatique en 1979. La guerre commerciale menée contre la Chine sous Trump a pu également jouer en faveur d'un rapprochement avec les États-Unis.

« Taïwan produit 90 % des microprocesseurs de dernière génération. S'il y a un problème ici, c'est le monde entier qui a un problème. Les États-Unis ont des bases militaires au Japon et aux Philippines. Ils ne sont pas éloignés »

Joseph Tsai Chercheur en sciences politiques à l'université de Chung Cheng

La société taïwanaise s'est depuis habituée aux propos du candidat américain. *« Trump est un homme d'affaires. De son point de vue, toute rétribution s'accompagne d'une contrepartie. Cependant, les propos de Trump et ceux de son Administration ou des républicains sont deux choses différentes »*, remarque Liu Yu-hsuan, un jeune cadre de la fonction publique à Taipei. De fait, les États-Unis peuvent difficilement se passer de Taïwan dont l'industrie des microprocesseurs est ultra-compétitive.

« Taïwan produit 90 % des microprocesseurs de dernière génération. S'il y a un problème ici, c'est le monde entier qui a un problème », souligne Joseph Tsai, chercheur en sciences politiques à l'université de Chung Cheng. Quant à la distance entre les deux pays, il ajoute : *« Les États-Unis ont des bases militaires au Japon et aux Philippines. Ils ne sont pas éloignés. Ils sont aux portes de Taïwan. »*

Chaque élection américaine ravive son lot de craintes et de suspicions sur l'engagement américain dans le détroit de Taïwan. *« Il y a quatre ans, on se demandait si Biden allait se débarrasser de Taïwan. Aujourd'hui on se pose la même question avec Trump »*, observe Yang Kuang-shun, cofondateur de la US Taïwan Watch, un think-tank qui analyse les relations entre Taïwan et les États-Unis. Le chercheur a analysé ce phénomène autour du concept de *« scepticisme américain »*. D'après les chiffres publiés en 2023 par l'Iorg, un centre de recherche sur l'information à Taïwan, près de la moitié de la population taïwanaise ne croit pas en l'intervention militaire des États-Unis en cas de conflit. Pour Yang Kuang-shun, les raisons sont en partie historiques : *« Taïwan a été à de nombreuses reprises colonisé puis rendu à une autre puissance à la suite d'une défaite, amplifiant le sentiment d'être sans cesse abandonné. »* Le dernier choc en date est la rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et Taïwan en 1979.

Le scepticisme américain n'a rien d'anodin. C'est une brèche propice à la diffusion de discours défaitistes : du pain bénit pour la Chine. *« Nous devons faire attention à cette question-là car* (la Chine) *utilise n'importe quel sujet pour que les Taïwanais développent du ressentiment à l'égard des États-Unis, ne les trouvent pas fiables et les jugent égoïstes, n'agissant qu'en fonction de leurs intérêts personnels »*, avertit Yang Kuang-shun. ■

Édouard Philippe *(ici, le 24 juin, à Libourne)*, entend toujours s'imposer comme le candidat naturel du *« bloc central »*.
UGO AMEZ/SIPA

Philippe, une « émancipation irréversible » vers 2027

Loris Boichot

L'ancien premier ministre a chargé ses proches de « se préparer à tout », y compris à de nouvelles législatives ou à une présidentielle anticipée.

À quoi reconnaît-on l'été d'Édouard Philippe ? À sa traversée de la frontière. Comme chaque année, l'ancien premier ministre s'est installé en Italie en famille pour une partie du mois d'août, avec des livres, des coups d'œil aux Jeux olympiques et quelques idées pour la suite. Avant de partir en vacances, il a assisté à la cérémonie d'ouverture de la compétition, à Paris, le 26 juillet, costume sombre et badge multicolore autour du cou, aux côtés de Manuel Valls et d'Élisabeth Borne – son rival Gabriel Attal, démissionnaire mais toujours en poste, était plus loin. Il fallait le voir rire avec les deux autres « ex » de Matignon, en mettant sa cape de pluie pour se protéger des trombes d'eau, pendant que les artistes se succédaient sur la Seine. Sa dernière grande apparition publique, avant son retour dans sa mairie du Havre (Seine-Maritime) à la fin du mois, plusieurs interviews de rentrée et une conférence de presse prévue le 11 septembre à Reims (Marne), lors d'une journée de travail des députés de son parti, Horizons. Le début d'une *« accélération »* vers l'élection présidentielle de 2027, expliquent ses proches.

En attendant, le président du parti Horizons a quitté la France sans savoir quel premier ministre Emmanuel Macron décidera de nommer après les JO. Ni si l'*« accord technique »* qu'il réclame entre le camp présidentiel et son ancien parti LR conduira Xavier Bertrand à Matignon. Ses amis décrivent un homme déterminé pour l'élection présidentielle de 2027, mais inquiet de voir le pays rester ingouvernable, sans réforme d'ampleur possible. *« Il n'y a pas eu de clarification »* à l'issue des législatives anticipées, estime en privé Édouard Philippe. Une manière de souligner que le chef de l'État a obtenu l'effet inverse de celui qu'il recherchait.

Aucun regret

Entre Emmanuel Macron et son ancien premier ministre, les relations sont désormais glaciales. Pendant la campagne, Édouard Philippe a accusé le président de la République d'avoir *« tué la majorité »* avec la dissolution de l'Assemblée. Il a séché la dernière réunion organisée à l'Élysée avec les cadres de l'ex-majorité, le 15 juillet, excusé par un déplacement à Dublin. Le surlendemain, il a veillé à ce que Naïma Moutchou, l'une de ses proches, conserve bien sa vice-présidence de l'Assemblée.

« Ces législatives ont marqué une émancipation irréversible : nous sommes de plus en plus libres », admet Christophe Béchu, secrétaire général d'Horizons et ministre démissionnaire de la Transition écologique. Quitte à agacer les alliés d'Édouard Philippe, qui pestent en privé contre cette récurrente stratégie du pas de côté. Pendant la campagne, Gabriel Attal et le centriste François Bayrou n'ont pas apprécié que les quelque 80 candidats philippistes s'écartent de la bannière « Ensemble pour la République » réunissant Renaissance et le MoDem. Édouard Philippe, lui, ne regrette pas sa décision. Il est soulagé d'avoir échappé au scénario de l'effacement. Avec la dissolution, il a craint de voir fondre les effectifs des députés de son parti. Mais les désistements d'entre-deux-tours ont sauvé ses troupes, qui reviennent à 31 à l'Assemblée nationale. Soit quasiment autant qu'avant le scrutin, pendant que ses alliés de Renaissance ont perdu 71 élus et le MoDem, 14. *« Alors que nous faisions face à un vent contraire, nous revenons proportionnellement plus forts, du fait de notre dynamique »*, se félicite Pierre-Yves Bournazel, chargé des élections à Horizons.

À ce proche comme à ses stratèges, Édouard Philippe a laissé un mot d'ordre cet été : *« Se préparer à tout. »* Comprendre : à une nouvelle dissolution de l'Assemblée, dans un an. Voire à une démission surprise d'Emmanuel Macron. Un scénario que le chef de l'État a plusieurs fois affirmé exclure et que son ex-premier ministre ne juge pas souhaitable, selon son entourage. Mais *« on se prépare désormais à toutes les hypothèses, pour faire face à toute éventualité »*, assume Christophe Béchu, qui travaille à *« renforcer »* son mouvement. Il souhaite confier la rédaction de propositions à une série de personnalités. *« Nous allons accélérer l'élaboration du programme et densifier notre implantation locale »*, dit l'élu d'Angers, notamment en vue des municipales de 2026. Charge à lui et à l'eurodéputé Gilles Boyer de piloter cette accélération. En parallèle, Édouard Philippe soigne ses relations avec des personnalités de droite, comme les présidents LR de la région Île-de-France et du Sénat, Valérie Pécresse et Gérard Larcher.

N'a-t-il pas promis au soir du second tour des législatives, le 7 juillet, d'*« écouter »* et de *« rassembler »*, en s'engageant à entreprendre *« la reconstruction d'un espoir »* ? Il rêve de ressusciter le concept de « la droite et du centre », et d'en prendre le leadership. *« La prochaine clarification viendra de la présidentielle. Il va reprendre son travail de refondation politique et idéologique, en repartant du terrain et des idées »*, jure son entourage, citant notamment le chantier de *« l'autorité »* : *« On ne peut pas le laisser à Marine Le Pen. »*

Au titre de leurs priorités, les députés Horizons mettront aussi à l'ordre du jour de leur rentrée, le 11 septembre, le *« sérieux budgétaire »*, l'éducation ou encore la justice. Des idées fixes qui doivent figurer d'ici là dans un « document de cadrage », en vue d'une éventuelle coalition. *« Ça ne va pas être un catalogue de mesures*, explique leur chef de file, Laurent Marcangeli. *Mais un document avec quelques points fondamentaux, des lignes indépassables, et l'objectif de tout faire pour éviter la paralysie. »*

Les troupes d'Édouard Philippe veulent se différencier de celles de Gabriel Attal. Face à son jeune successeur à Matignon, qui a promu dans l'entre-deux-tours des législatives un large « front républicain » allant jusqu'aux Insoumis, l'ancien premier ministre est convaincu d'avoir marqué des points avec son « ni RN ni LFI ».

Le Havrais se prépare maintenant à observer Gabriel Attal dans sa campagne annoncée pour diriger le parti Renaissance, en vue d'un congrès attendu d'ici au 30 novembre. Lui s'apprête à tenir celui d'Horizons autour du 1er décembre. Il entend toujours s'imposer comme le *« candidat naturel »* du *« bloc central »* pour 2027. Sans passer par une quelconque primaire. Sans accorder d'emblée son soutien à sa démarche pour 2027, son ami Gérald Darmanin l'encourage à appuyer une ligne ancrée à droite. L'ex-premier ministre Jean-Pierre Raffarin le presse d'aller vite. Édouard Philippe, lui, assure savoir que la politique, *« c'est comme le vélo : quand on ne bouge plus, on tombe »*. ■

Les Républicains accueillent froidement le « pacte d'action » des macronistes

Thomas Beker
et Claire Conruyt

C'était l'une des toutes premières balises posées par Laurent Wauquiez en juillet dernier, tandis qu'il prenait la tête du groupe Droite républicaine (ex-Les Républicains) à l'Assemblée. Après une campagne des législatives de tous les dangers pour LR, le fraîchement redevenu député de Haute-Loire a présenté le *« pacte législatif d'urgence »* de son camp. Une douzaine de textes jugés prioritaires pour *« débloquer la France dans les 100 jours »*, et conçus en étroite coopération avec le Sénat. Ces propositions visent avant tout à *« revaloriser la France qui travaille »*, en appuyant une idée de longue date des LR : rapprocher le salaire net du brut en élargissant les exonérations de charges sociales. Sur le volet sécuritaire, les LR proposent des prisons différenciées spécialement dédiées aux mineurs afin de *« réhabiliter la sanction »*. Sur l'immigration, le patron des sénateurs LR, Bruno Retailleau, a émis un objectif très clair : soumettre à nouveau la loi votée en décembre dernier, largement censurée par le Conseil constitutionnel. Des textes sur l'école, les transports et les déserts médicaux sont également au programme.

Politiquement, ce pacte législatif a aussi été un moyen pour la droite de mettre le camp présidentiel sous pression, après la double déroute électorale du bloc central dans les urnes : d'abord aux européennes, puis aux législatives anticipées, dont le Nouveau Front populaire (NFP) est sorti en tête. *« Nous ne proposons pas une coalition gouvernementale*, a soutenu Laurent Wauquiez. *Mais si un exécutif s'empare de ce pacte législatif, la Droite républicaine soutiendra et votera ces lois. »* Au bord du précipice après l'annonce, par Éric Ciotti, d'une *« alliance avec le Rassemblement national »*, les LR comptent bien désormais parler d'une seule et même voix. *« Nous sommes parfaitement unis sur la même ligne »*, a rappelé Bruno Retailleau, se félicitant par ailleurs que ce « pacte législatif » s'appuie en grande partie sur la majorité sénatoriale.

Un projet salué dès le lendemain par Emmanuel Macron, qui a jugé, au micro de France Télévisions et Radio France, que cela allait *« dans la bonne direction »*. Il n'en fallait pas plus pour que ses députés saisissent la balle au bond et présentent, une semaine plus tard, un *« pacte d'action »*, porté par le premier ministre démissionnaire Gabriel Attal, en sa qualité de nouveau président du groupe Ensemble pour la République. Le document, de cinq pages, se veut une main tendue aux autres groupes de l'Assemblée, pour poser les bases d'une éventuelle coalition. Dans ce feuillet rédigé à la hâte par les troupes macronistes, les appels du pied aux Républicains se multiplient. Pêle-mêle : simplification des normes pour les entreprises ; stabilité fiscale ; lutte contre la délinquance des mineurs ; « plan laïcité » à l'école ; renforcement des services publics contre la « fracture territoriale ».

Un vocabulaire librement inspiré du discours des chefs de file de la droite parlementaire, mais que Les Républicains assimilent à un *« catalogue de bonnes intentions »*. *« Même s'il y a d'évidentes et d'opportunes convergences avec nos propositions »*, commente un cadre « DR ». *« Au fond, ce "pacte d'action" est un "pacte de non-agression". Gabriel Attal a compris que face à un important groupe RN-Ciotti, et face à un NFP très fort, il était impossible d'avancer si les forces centrales – c'est-à-dire sans le RN ni le NFP – ne s'organisent pas. »* À ceci près, préfère-t-on rappeler du côté de Laurent Wauquiez, qu'il faut *« apprendre à compter »* : *« Le bloc central, à l'Assemblée nationale, ça ne fait pas une majorité. »*

« Nous ne proposons pas une coalition gouvernementale. Mais si un exécutif s'empare de ce pacte législatif, la Droite républicaine soutiendra et votera ces lois »

Laurent Wauquiez
Président du groupe Droite républicaine à l'Assemblée nationale

Dès lors, si *« la démarche »* se veut une *« réponse »* à la droite, *« alors elle n'a pas de sens »*. *« Notre pacte législatif n'est pas l'ébauche d'une plateforme programmatique que l'on peut ensuite négocier, ni un premier pas vers une forme de coalition. Nous l'avons dit dès le début »*, rétorque un proche de Laurent Wauquiez, assurant que le présidentiable de la droite ne s'est pas entretenu avec le premier ministre démissionnaire depuis le dévoilement de son *« pacte d'action »*.

« On a le sentiment qu'ils ont repris leur programme de 2022 pour en faire un enrobé. Mais il n'y a aucune réponse en matière de sérieux budgétaire ni de réponses à la question migratoire », tance l'eurodéputé LR François-Xavier Bellamy. *« Ce pacte d'action dessine en creux les échecs passés*, tranche à son tour Annie Genevard, secrétaire générale des LR. *Pendant sept ans, nous avons vu la contradiction entre les mots et les actes. »* Un cadre du parti renchérit : *« Il y a toujours l'espoir, chez les macronistes, que ça puisse parler à une partie de notre groupe qui voudrait une coalition... »* Mais même de ce côté, l'enthousiasme n'est pas au beau fixe. *« Avec son pacte législatif, c'est la droite qui a tiré en premier. Là, les propositions d'Attal qui en sont à peine – rien ne me fait sauter au plafond –, ça fait un peu à la remorque »*, commente l'un de ces parlementaires régulièrement qualifiés de *« Macron-compatibles »*. *« On est sur un discours de la méthode, il y a un peu de travail à faire et des différences culturelles notables : le sujet de l'immigration, par exemple, est clairement moins prioritaire pour la majorité présidentielle »*, avance à son tour Philippe Juvin (Hauts-de-Seine). Signe que, loin de la grande *« clarification »* voulue par Emmanuel Macron, sa dissolution ratée pourrait paralyser l'Assemblée. Temporairement, si la droite et le bloc central parviennent à s'entendre. Ou plus durablement, si chacun reste campé de son côté. ■

Hélène Vissière Washington

La candidate démocrate a désigné mardi comme colistier le gouverneur du Minnesota, qui aura pour mission de disputer à Donald Trump l'électorat blanc du Midwest.

Le gouverneur du Minnesota, Tim Walz, et Kamala Harris, lors d'une visite dans une clinique pratiquant des avortements, en mars, à Saint Paul. NICOLE NERI/REUTERS

Tim Walz, un « gars » de la classe moyenne aux côtés de Kamala Harris

Dans la dernière ligne droite, c'est un petit adjectif qui aura fait la différence. Dans une interview télé, ces derniers jours, Tim Walz, le gouverneur du Minnesota, s'est moqué de Donald Trump et de son vice-président, J. D. Vance. *« Ces gens sont juste bizarres »*, a-t-il dit. Dans une autre apparition, ce sexagénaire affable a continué : *« bizarres »*, a-t-il expliqué, parce qu'ils poussent à des mesures *« délirantes »* dont personne ne veut. *« Qui demande d'augmenter le prix de l'insuline ? Qui demande l'élimination de la contraception ? »* Donald Trump se moque du rire de la vice-présidente Harris, a-t-il ajouté. *« Mais lui, on ne le voit jamais rire. On ne le voit jamais faire des choses normales. »* Ces déclarations ont enflammé les réseaux sociaux, où elles ont été vues des millions de fois. Dans la foulée, tous les démocrates, y compris la candidate Kamala Harris, ont repris le terme « bizarre », qui s'est révélé efficace pour s'attaquer aux républicains.

Ces piques lancées sur un ton caustique, avec un grand sourire, ont propulsé en quelques jours Tim Walz, obscur gouverneur du Minnesota, au rang de colistier de Kamala Harris. Il a brûlé la politesse à des candidats plus connus et venant d'États autrement plus importants pour les élections. En temps normal, la sélection d'un numéro deux s'étale sur plusieurs mois. Mais cette fois, Kamala Harris n'a eu que seize jours.

Il était clair dès le début qu'elle choisirait un homme blanc et modéré pour contraster avec son statut de femme noire, originaire de Californie et perçue comme plus à gauche que Joe Biden. Autre critère important, elle cherchait un colistier avec qui elle aurait des atomes crochus. Selon les médias, elle a été séduite par le côté chaleureux, drôle et joyeux du gouverneur. *« Il ressemble à beaucoup d'électeurs que nous avons perdus et qui votent Trump, et il parle comme eux »*, a résumé un membre de son équipe. *« La conviction très ancrée de Tim de se battre pour les familles de la classe moyenne est une des choses qui se sont révélées importantes pour moi »*, a écrit la vice-présidente sur Instagram.

« Tim Walz n'est pas juste le bon choix, il est le choix parfait pour tous les Américains. C'est un type du Midwest qui a grandi dans l'Amérique rurale, un vétéran qui a fait voter une loi historique pour défendre les femmes, a donné des repas gratuits aux enfants du Minnesota, et qui comprend la classe moyenne car il en sort »

Delia Ramirez Une élue démocrate

Car Tim Walz a non seulement le talent oratoire requis pour faire face à J. D. Vance, mais il a aussi un CV censé rassurer l'Américain modéré. Le gouverneur est un pur produit du Midwest. Il a grandi dans une petite ville du Nebraska et a enseigné la géographie pendant des années dans un lycée du Minnesota avec sa femme. À ses moments perdus, il entraînait l'équipe de football américain du lycée, qu'il a aidée à gagner pour la première fois un championnat de l'État. Il s'est aussi enrôlé dans la Garde nationale, où il est resté vingt-quatre ans, et est intervenu surtout à l'occasion de catastrophes naturelles.

En 2006, il se lance en politique et gagne un siège à la Chambre des représentants. Une prouesse. Il bat le républicain sortant de longue date, qui plus est dans une circonscription conservatrice. Il va rester douze ans au Congrès, l'un des rares démocrates élus dans un secteur rural. Il a la réputation d'être un gros bosseur, capable de s'allier avec les républicains pour faire adopter des lois pour aider les anciens combattants notamment. En 2018, il devient gouverneur de l'État et est réélu quatre ans plus tard.

Ce père de deux enfants est tout le contraire de « bizarre ». Il se présente comme un type tout ce qu'il y a de plus normal, poste des vidéos touchantes avec sa fille étudiante en train de hurler sur des montagnes russes à la foire du Minnesota. Dans une autre vidéo, on le voit entouré d'une horde d'enfants qui l'embrassent car il vient de signer une loi leur donnant accès à des repas gratuits. Coiffé d'une casquette camouflage, il parle souvent de la chasse aux faisans ou de ses parties de pêche et se moque de son crâne dégarni.

« J'ai surveillé la cantine pendant vingt ans. Tu ne sors pas de ce job avec une tignasse intacte », dit-il dans un message sur X. Et ne lui proposez pas une bière. Il ne boit que du Mountain Dew Light, un soda caféiné. *« Voici un gars qui sait vraiment comment pêcher, qui sait vraiment comment chasser et qui a servi son pays dans la Garde nationale »*, résume dans le *New York Times* Heidi Heitkamp, une ancienne sénatrice du Dakota du Nord. Il peut aussi converser en mandarin, ayant passé une année en Chine à enseigner l'anglais au début de sa carrière.

S'il peut se vanter de ses racines rurales, Tim Walz a aussi réussi à faire voter toute une série de lois très progressistes. Lors de son second mandat, après la victoire des démocrates au Congrès local, ceux-ci ont voté une loi pour protéger le droit à l'avortement, légalisé la marijuana à usage récréatif, mis en place des repas gratuits pour les enfants pauvres, imposé des congés maladie et des congés parentaux, donné un accès gratuit à l'université pour les plus pauvres, durci les lois sur le port d'arme et limité le prix de l'insuline… Il a aussi fait baptiser un bout d'autoroute du nom du chanteur Prince, natif de l'État, et signé le texte à l'encre violette.

« On gagne les élections pour brûler du capital politique et améliorer les vies », a-t-il déclaré. Il reçoit en 2023 les louanges de Barack Obama, qui retweete un article sur ses réformes. *« Si on a besoin de vous rappeler que les élections ont des conséquences*, écrit l'ancien président, *allez regarder ce qui se passe dans le Minnesota. »* Walz va donner *« un réel poids aux arguments économiques que les démocrates veulent défendre auprès des électeurs »*, a résumé sur NBC Jeff Blodgett, un consultant politique.

Grand favori de la gauche du parti, il a reçu son soutien marqué au cours des derniers jours. *« Walz n'est pas juste le bon choix, il est le choix parfait pour tous les Américains »*, a affirmé Delia Ramirez, une élue de la Chambre des représentants. *« Un type du Midwest qui a grandi dans l'Amérique rurale, un vétéran qui a fait voter une loi historique pour défendre les femmes, a donné des repas gratuits aux enfants du Minnesota, et qui comprend la classe moyenne car il en sort. »*

C'est en tout cas un choix prudent, un des traits de caractère habituels de Kamala Harris. *« Tim Walz correspond aux critères de longue date d'un colistier : ne pas faire de mal »*, observe Larry Sabato, professeur à l'université de Virginie. Cela permet à la vice-présidente de continuer à capitaliser sur l'enthousiasme de sa base, sans avoir tout de suite à gérer des dissensions au sein du parti. Les autres candidats faisaient face à une opposition des syndicats et des militants propalestiniens. Tim Walz, lui, est resté très silencieux sur la guerre à Gaza depuis les attentats du Hamas. Sa sélection, a déclaré Joseph Geevarghese, directeur de Our Revolution, un groupe politique de gauche, est *« une indication claire que les équipes de Harris écoutent les voix des progressistes dans le pays »*.

Kamala Harris va sans aucun doute décevoir les démocrates modérés et les défenseurs de l'État d'Israël qui soutenaient Josh Shapiro, le gouverneur juif de l'État clé de Pennsylvanie. Le Minnesota vote traditionnellement démocrate, même si, cette année, il semble plus contesté, et il n'est pas sûr que le nouveau numéro deux arrive à attirer les centristes. Ses réformes considérées comme de gauche constituent en effet son point faible. Les républicains ont déjà commencé à l'attaquer comme un *« gauchiste incompétent qui ne sait pas gouverner »* et *« fait la paire avec Kamala Harris »*.

« Si on a besoin de vous rappeler que les élections ont des conséquences, allez regarder ce qui se passe dans le Minnesota »

Barack Obama

La porte-parole de Donald Trump a ajouté : *« Tim Walz est un dangereux extrémiste rouge et le rêve américain de Harris-Walz est le cauchemar de tous les Américains. »* Mais le gouverneur a une repartie toute prête lorsqu'on l'attaque sur ses initiatives comme les repas gratuits pour des enfants ou la défense des droits reproductifs. Il répond avec un air faussement indigné : *« Quel monstre ! Les gamins mangent et ont le ventre plein, comme ça ils peuvent aller à l'école et apprendre ; les femmes peuvent prendre leurs propres décisions en matière de santé… »*

Donald Trump et ses alliés vont aussi l'attaquer sur sa gestion des émeutes qui ont secoué Minneapolis pendant trois nuits après la mort de George Floyd, un Noir tué par la police en 2020, à l'origine du mouvement Black Lives Matter. Le gouverneur avait alors été critiqué pour avoir attendu trop longtemps avant d'envoyer la Garde nationale stopper les incendies et les pillages.

Autre sujet sensible, son Administration a été épinglée récemment pour avoir été incapable de mettre un terme à la plus grosse fraude du pays liée aux aides financières distribuées pendant le Covid. Ses services sont accusés de n'avoir pas stoppé les malversations d'une ONG portant sur quelque 250 millions de dollars.

Tim Walz s'est dit *« honoré »* d'avoir été choisi. *« Ça me rappelle le premier jour d'école »*, a-t-il plaisanté. Il n'aura en tout cas pas beaucoup de temps pour savourer sa victoire. Son premier meeting électoral devait se tenir quelques heures après sa désignation, en Pennsylvanie, avec la vice-présidente. Le premier d'une longue série. ■

Moyen-Orient : la course contre la montre de la diplomatie pour éviter la guerre

Georges Malbrunot

Les États-Unis tentaient, mardi, d'arracher la retenue de l'Iran en échange d'un arrêt des combats dans la bande de Gaza.

En parallèle des efforts américains pour renforcer la protection d'Israël par l'envoi, notamment, de navires de guerre au Moyen-Orient, Washington et plusieurs de ses alliés arabes cherchent à convaincre l'Iran et ses relais - le Hezbollah libanais, en particulier - de limiter leur riposte contre l'État hébreu, une semaine après le double assassinat ciblé dont ont été victimes Fouad Chokr, chef militaire du Hezbollah à Beyrouth, et Ismaël Haniyeh, chef politique du Hamas à Téhéran.

« À travers plusieurs canaux, dont Oman, le chef de la CIA, William Burns, qui connaît très bien les Iraniens pour avoir négocié avec eux l'accord nucléaire de 2015, travaille jour et nuit pour éviter un embrasement », confie au *Figaro* une source libanaise qui a ses entrées à Washington.

L'Égypte et la Jordanie, dont le ministre des Affaires étrangères, Ayman Safadi, s'est rendu dimanche à Téhéran, font également passer des messages à l'Iran. Une rencontre rare entre responsables jordanien et iranien alors que leurs relations ont été envenimées par la participation jordanienne aux interceptions de drones iraniens lors de l'attaque de Téhéran en avril contre Israël. En cas de répétition, Amman pourrait s'abstenir : *« Nous n'autoriserons personne à utiliser notre espace aérien »*, confie un responsable jordanien à Amman.

Alors que le mystère demeure sur les scénarios de riposte iranienne et de ses alliés, plusieurs diplomates interrogés au Moyen-Orient convergent autour d'un constat : *« Il ne faut pas donner à Benyamin Netanyahou le prétexte d'impliquer les Américains dans une guerre totale qu'il recherche et dont Washington ne veut pas. »*

Tout en répétant qu'une riposte est *« inéluctable »*, Téhéran semble afficher une certaine dose de réceptivité, se hâtant lentement de passer à l'action. La République islamique a demandé une réunion d'urgence, ce mercredi, de l'Organisation de la conférence islamique à son siège saoudien dans l'espoir de rallier un front arabo-musulman autour de sa position. Ce qui tend à montrer que sa riposte ne serait pas imminente. C'était aussi le constat dressé mardi matin par des conseillers à la sécurité qui ont briefé Joe Biden et Kamala Harris. Ils ont reconnu, selon le site d'informations Axios, ne savoir ni quand ni comment l'Iran riposterait, estimant que le sujet était *« encore en cours d'examen »* à Téhéran.

Une issue diplomatique de cette grave crise est-elle encore possible ? La semaine qui vient le dira probablement.

« Pour convaincre l'Iran et ses alliés du Hezbollah, houthistes yéménites et milices chiites irakiennes de ne pas répondre massivement, les messages transmis aux Iraniens mettent l'accent sur un paquet de propositions centrées sur la fin de la guerre à Gaza, le cessez-le-feu entre Israël et le Hamas et au-delà sur la recherche d'une solution globale à la guerre israélo-palestinienne autour de la création d'un État palestinien », précise une source palestinienne, au fait des tractations en coulisses.

« Le Hezbollah en veut au médiateur américain Amos Hochstein, qui lui avait promis qu'Israël n'attaquerait pas Beyrouth »

Une source libanaise qui a ses entrées à Washington

Avant le double assassinat ciblé de la semaine dernière, un accord de cessez-le-feu entre Israël et le Hamas semblait à portée de main, si l'on en croit les reproches des chefs de la sécurité israélienne - Mossad et Shin Beth - à Benyamin Netanyahou au cours d'une réunion houleuse en fin de semaine dernière. Le même blâme d'avoir torpillé une trêve en lançant des assassinats ciblés a été lancé par Joe Biden, jeudi dernier, lors de sa dernière conversation téléphonique avec Benyamin Netanyahou.

« Furieux » contre le premier ministre israélien, le président américain a répété dimanche au roi Abdallah de Jordanie que, au-delà d'éviter une guerre généralisée, son objectif numéro un reste de parvenir à un cessez-le-feu à Gaza.

Une semaine après avoir été décapité, le Hamas s'est remis, de son côté, en ordre de marche, afin de remplacer son chef politique et principal négociateur d'un cessez-le-feu et d'une libération des otages détenus par le mouvement islamiste dans la bande de Gaza. Les membres de sa direction ont tenu ces derniers jours des consultations pour désigner un président par intérim. Plusieurs noms étaient avancés, dont Khalil al-Haya, l'adjoint de Haniyeh et proche de Yahya Sinwar, le chef du Hamas à Gaza et architecte de l'attaque terroriste du 7 octobre en Israël, ainsi que Khaled Mechaal, ancien chef du bureau politique du Hamas, mais mal vu par l'Iran, qui a son mot à dire. Pour contourner les problèmes internes, un troisième homme, peu connu, Hamad Ismaël Darwish, homme de l'ombre de Téhéran, aurait été choisi, selon nos informations, pour assurer l'intérim de Haniyeh.

Malgré d'intenses efforts diplomatiques, l'option d'une frappe de riposte reste d'actualité. Selon le site Axios, elle serait découplée avec l'entrée en scène d'abord du Hezbollah. Son chef, Hassan Nasrallah, a rappelé, mardi que sa formation et l'Iran étaient *« obligés de riposter »* à Israël *« quelles qu'en soient les conséquences »*. S'il suit les consignes venues de Téhéran - c'est-à-dire ne pas donner une excuse à Benyamin Netanyahou pour se lancer dans une guerre au Liban dont la milice chiite ferait in fine les frais -, le Hezbollah a quelques raisons supplémentaires d'être suspicieux vis-à-vis des initiatives d'apaisement américaines. *« Le Hezbollah en veut au médiateur américain Amos Hochstein, qui lui avait promis qu'Israël n'attaquerait pas Beyrouth »*, explique la source libanaise précitée.

Aux yeux de la plupart des observateurs, si, à terme, une réponse coordonnée entre l'Iran et ses relais fait peu de doute, coordonnée ne veut, toutefois, pas dire simultanée. Les efforts diplomatiques visent d'abord à éviter une frappe iranienne, et à arracher au Hezbollah une réponse limitée, qui n'entraînerait pas un basculement dans une guerre régionale. Pour peu que Joe Biden parvienne à retenir alors le bras de Benyamin Netanyahou. ■

OFFICE OF THE IRANIAN SUPREME LE / VIA REUTERS CONNECT

L'ayatollah Ali Khamenei se recueille, le 1er août, lors des funérailles du chef du Hamas, Ismaël Haniyeh, assassiné la veille à Téhéran.

Israël accusé de « torture systématique » sur des détenus palestiniens

Marc Henry
Tel-Aviv

« Bienvenue en enfer » : l'ONG israélienne B'Tselem a publié lundi, sous ce titre choc, un rapport sur les mauvais traitements systématiques et les tortures infligés à des détenus palestiniens. Se basant sur une cinquantaine de témoignages d'anciens prisonniers, cette ONG opposée à l'occupation israélienne des territoires palestiniens dresse un véritable réquisitoire. Des privations de sommeil, de nourriture, d'eau, des passages à tabac arbitraires, des humiliations systématiques et dans certains cas des viols sont dénoncés.

Selon l'ONG, une soixantaine de prisonniers palestiniens sont morts en détention depuis le 7 octobre. Il ne s'agirait pas de bavures isolées mais de l'application d'une *« idéologie raciste »* sous l'autorité, notamment, d'Itamar Ben Gvir, chef d'un parti d'extrême droite et ministre de la Sécurité nationale, en charge de la police et du service pénitentiaire. Le porte-parole de ce service a plaidé non coupable en assurant que *« les droits fondamentaux des détenus sont respectés par des gardiens professionnels »*. Actuellement, 9 623 Palestiniens, dont 4781 ont été arrêtés après les massacres commis par le Hamas le 7 octobre dans le sud d'Israël, sont détenus.

Ce rapport de B'Tselem est paru une semaine après des scènes de violences qui ont provoqué une onde de choc en Israël. L'histoire a commencé lorsqu'un détenu palestinien du camp de prisonniers de Sde Teiman, dans le désert du Neguev, a été transporté dans un hôpital israélien à la suite d'un viol et de multiples contusions. Le bureau du procureur militaire a ouvert une enquête et ordonné l'arrestation de huit soldats en poste dans ce camp. Mais les membres de la police militaire venus procéder à leur interpellation ont été agressés et insultés à l'entrée du site par plusieurs centaines de jeunes manifestants d'extrême droite, mobilisés grâce aux réseaux sociaux.

Certains d'entre eux étaient armés et en uniforme. Quelques heures plus tard, ces émeutiers ont de nouveau frappé à Beit Lid, une base où siège le tribunal militaire devant lequel devaient comparaître les militaires suspects. Là aussi, les manifestants très remontés ont tenté de pénétrer de force dans la base.

Finalement, les juges ont ordonné la libération de trois suspects faute de preuves suffisantes et prolongé jusqu'à jeudi au moins la détention de cinq autres soldats.

« Nous considérons les allégations sur ces décès très sérieusement »

Yifat Tomer-Yerushalmi
Procureur en chef de l'armée

Détail important : les militants d'extrême droite étaient accompagnés par quatre députés, dont deux du Likoud, le parti de Benyamin Netanyahou, le chef du gouvernement, et du ministre de l'Héritage, Amichay Eliahou, membre d'un parti d'extrême droite. Plusieurs autres ministres, y compris celui en charge de la Justice, Yariv Levin, ont ensuite dénoncé les conditions de l'arrestation des soldats suspects, qu'ils ont présentés comme de victimes, voire des héros. Benyamin Netanyahou s'est, pour sa part, contenté d'appeler au calme et de critiquer de façon sibylline les intrusions dans les deux bases, un délit passible de trois ans de prison. Il a par la suite assimilé ces coups de force aux manifestations organisées à Tel-Aviv chaque samedi depuis dix mois pour la libération des otages détenus par le Hamas, alors que ces rassemblements sont autorisés et protégés par la police.

Seul, au sein du gouvernement, Yoav Gallant, le ministre de la Défense, s'est fermement élevé contre les émeutiers qui *« portent gravement atteinte à la démocratie et font le jeu de nos ennemis en temps de guerre »*. Il a également exigé l'ouverture d'une enquête contre son collègue Itamar Ben Gvir, qu'il accuse d'avoir sciemment retardé l'intervention de la police pour aider les manifestants. Plus d'une semaine après les faits, aucun émeutier n'a été jusqu'à présent arrêté.

Le rapport de B'Tselem confirme les multiples accusations lancées ces derniers mois sur les exactions commises à Sde Teiman par d'autres ONG et lanceurs d'alerte israéliens. La procureur en chef de l'armée, la générale Yifat Tomer-Yerushalmi, a, elle-même, admis récemment que la moitié des 70 enquêtes lancées par son service contre des soldats soupçonnés de mauvais traitements envers des détenus palestiniens concernent Sde Teiman. Elle a précisé que *« ces enquêtes portent sur les conditions d'incarcération et la mort de détenus. Nous considérons les allégations sur ces décès très sérieusement. »* Elle faisait ainsi allusion au chiffre de 27 détenus palestiniens qui seraient morts depuis le 7 octobre, selon *Haaretz*, un quotidien d'opposition de gauche.

Dix-sept des plus grands cabinets d'avocats du pays ont, de leur côté, mis en garde contre le danger de voir le *« pays sombrer dans l'anarchie »* et appelé à traduire en justice *« tous ceux qui violent la loi »*. D'autres commentateurs n'ont pas manqué d'agiter le spectre d'une guerre civile que pourrait provoquer des *« milices d'extrême droite »* en s'attaquant à l'état de droit. ■

À l'université d'Arizona State *(ci-dessus)*, Léon Marchand, quintuple médaillé aux Jeux olympiques de Paris, jongle entre les entraînements et les cours d'informatique.

ROSS D. FRANKLIN / AP PHOTO

Les universités américaines, eldorado des sportifs de haut niveau français

Emma Ferrand

Infrastructures, bourses… Aux États-Unis, les universités sont « the place to be » pour les étudiants qui rêvent de devenir de grands champions. À l'image de Léon Marchand, quadruple médaillé d'or français.

Lorsqu'il n'enchaîne pas les médailles d'or aux Jeux olympiques, Léon Marchand jongle entre les entraînements et les cours d'informatique à l'université d'Arizona State, aux États-Unis. Un campus qui n'a pas été choisi au hasard, puisque c'est là qu'officie son entraîneur, Bob Bowman, célèbre pour avoir coaché Michael Phelps. En partant outre-Atlantique, les étudiants athlètes ont la garantie de bénéficier d'une expérience hors norme pour devenir de grands champions.

Stades de 100 000 places, centres médicaux, pistes d'athlétisme, parcours de golf… Là-bas, le sport est vu comme une véritable discipline, au même titre que les mathématiques ou la physique-chimie. Et les athlètes mènent une vie de star. De quoi pousser, chaque année, une kyrielle de jeunes Français à tenter leur chance. *« C'est comme au cinéma, les sportifs sont perçus comme "populaires". On ne traîne qu'entre nous et on bénéficie de nombreux avantages »*, explique Claire Le Du, 22 ans, qui a quitté sa Normandie natale juste après le bac pour Long Beach State University, en Californie, puis l'université de Richmond, en Virginie, pour étudier le journalisme et pratiquer le tennis.

David Ali, originaire de Metz, étudiant en master de management à l'université de Point Park, à Pittsburgh, et footballeur, en atteste : *« Je suis reconnu dans les couloirs par certains étudiants, qui m'ont vu performer sur les réseaux sociaux ! »*, dit-il encore surpris. Une popularité que les meilleurs entraîneurs de France constatent eux aussi. *« Aux États-Unis, les jeunes sportifs sont presque vus comme des dieux »*, disait au *Figaro*, en 2022, Patrick Mouratoglou, qui a entraîné pendant dix ans la championne Serena Williams.

« C'est comme au cinéma, les sportifs sont perçus comme "populaires". On ne traîne qu'entre nous et on bénéficie de nombreux avantages »

Claire Le Du Joueuse de tennis et étudiante à l'université de Richmond (Virginie)

L'objectif de cette popularité : pousser les athlètes à donner le meilleur d'eux-mêmes. Et ça marche. *« Il y a une culture de la gagne unique aux États-Unis. Je n'ai jamais vu cela ! »*, s'enthousiasme Clément Ducos, champion de 400 mètres haies qui participe aux JO de Paris. L'étudiant en master de business et communication est arrivé au pays de l'Oncle Sam il y a deux ans, d'abord au Texas et désormais à l'université du Tennessee. Chaque jour, les étudiants enchaînent les heures d'entraînement. Très régulièrement, notamment les week-ends, ils parcourent tout le pays pour défendre les couleurs de leur université lors de compétitions. La plus célèbre : la NCAA (National Collegiate Athletic Association), qui, depuis 1906, rassemble chaque année plus de 1000 athlètes issus de différentes facs pour s'affronter. Pour assurer les déplacements, certaines universités emploient les grands moyens. *« Dans l'Oregon, l'université a un jet privé pour faire voyager les étudiants »*, explique Martin Casse, directeur universitaire de l'agence française de placement de jeunes sportifs dans des universités américaines, Elite Athletes.

Les tribunes sont rarement vides et silencieuses. *« Dans les petites ou les grosses compétitions, des familles entières se déplacent. Ils arborent des pancartes ou des tee-shirts avec le visage de l'athlète qu'ils sont venus soutenir »*, raconte Clément Ducos. Tout est organisé dans les moindres détails pour mettre le sport à l'honneur. Des mascottes, des cheerleaders, des danseurs… *« Dans les universités, il y a des équipes d'étudiants qui font en sorte d'organiser un show grandiose. Comme un bureau des sports amélioré qu'on trouve dans les facs en France »*, explique Claire Le Du.

Les étudiants athlètes bénéficient d'une attention toute particulière sur leur campus. Après l'effort, le réconfort. *« Nous avons un centre de rééducation sur place, avec des kinésithérapeutes, des chiropracteurs, des psychologues ou encore des nutritionnistes. Des bassins de glace sont aussi mis à disposition »*, ajoute l'étudiante et championne de tennis. Dans son université, David Ali bénéficie également du soutien de préparateurs physiques, *« ce qui est une véritable chance, car nous sommes considérés comme de vrais athlètes »*, se félicite-t-il.

Surtout, pour ces jeunes, le véritable avantage est financier. Ce n'est pas un secret, les études aux États-Unis sont très coûteuses. Sans compter les frais supplémentaires pour vivre sur place. Mais, heureusement, les étudiants sportifs peuvent décrocher des bourses, qui prennent en charge une partie ou l'ensemble des dépenses liées à la scolarité : frais universitaires, alimentaires, soins médicaux, logement… *« Certaines prennent même en charge les billets d'avion »*, indique Martin Casse, d'Elite Athletes, également sportif de haut niveau et qui est lui-même passé par ce système américain en 2011, au Texas. En fonction des universités, des programmes et des sports, ces bourses peuvent s'apporter de 15 000 à 80 000 dollars. Clément Ducos a obtenu une bourse de 20 000 dollars pour son année quand celle de Claire Le Du s'élève à 80 000 dollars. David Ali perçoit quant à lui une bourse de 50 000 dollars par an, mais il doit débourser 500 dollars de loyer par mois.

Comme l'agence de Martin Casse, de nombreux organismes de placement de sportifs dans des universités américaines ont fleuri ces dernières années. La concurrence est devenue rude. *« Avant le Covid, nous envoyions 50 jeunes par an. Aujourd'hui, c'est plutôt 30. Paradoxalement, il y a de plus en plus d'étudiants qui partent, mais nous sommes plus nombreux qu'avant à proposer ce service »*, relève Céline Martinez, gérante d'Athletics Partner, qui existe depuis 2010. Selon les agences, le nombre d'étudiants envoyés varie. Athletic USA dit réussir à décrocher des bourses pour 60 élèves par an, quand Elite Athletics assure en faire partir 300. Un service qui, selon les agences, coûte entre 2000 et 16 000 euros.

Pour autant, les étudiants français ne trouvent pas de bourses dans n'importe quels sports. *« Nous avons surtout des contacts avec des entraîneurs de football, d'athlétisme et de tennis »*, explique Martin Casse. Céline Martinez précise : *« Il y a aussi un peu de volleyball et de golf. Ce qui est sûr, c'est que les universités américaines n'ont pas besoin de recruter d'étudiants français pour le football américain ou le basketball, ils sont déjà trop forts »*. Claire Chanay, directrice d'Athletic USA, indique avoir un portefeuille beaucoup plus large avec de la natation synchronisée et de l'aviron, par exemple. *« Nous obtenons des bourses dans 24 sports. Même s'il y a nettement moins d'opportunités en ski, équitation ou gymnastique »*, admet-elle.

« Il faut savoir vivre loin de chez soi, apprendre une autre langue, accepter d'avoir beaucoup de compétitions et peu de vacances »

Jean-François Robin Responsable du réseau national d'accompagnement scientifique à l'Insep

La notoriété joue aussi un rôle important. Fanny Fracassi tente chaque année de trouver une bourse pour 30 à 40 étudiants. Avec un avantage majeur, puisqu'elle n'envoie que des élèves de l'école pour laquelle elle travaille : la Mouratoglou Academy, un sport-études développé à Nice depuis près de trente ans par le célèbre coach de tennis français. *« C'est important pour nous de permettre à nos jeunes de suivre leurs études à l'université aux États-Unis. Ils pratiquent leur sport dans des conditions professionnelles. En France, c'est plus difficile d'avoir la possibilité de combiner le sport et les études, de justifier ses absences auprès des professeurs »*, souligne la jeune femme, elle-même partie en Floride il y a treize ans pour ses études et pour se perfectionner en tennis.

Si l'expérience semble alléchante, elle peut ne pas convenir pas à tous. Certes, ce système de bourse *« peut vraiment valoir le coup »* selon Jean-François Robin, responsable du réseau national d'accompagnement scientifique à l'Insep (Institut national du sport, de l'expertise et de la performance), mais le système sport-études français est également très efficace. *« Léon Marchand a préféré partir aux États-Unis, mais je pense qu'il aurait été aussi bon en étant étudiant en France*, estime-t-il. *Ce n'est pas une expérience faite pour tous : il faut savoir vivre loin de chez soi, apprendre une autre langue, accepter d'avoir beaucoup de compétitions et peu de vacances. Ce n'est pas l'eldorado pour tous, tout le monde ne veut pas y aller »*. Autre bémol, selon lui, le côté business du système américain : *« Certaines universités se servent de leurs champions pour redorer le blason de leur établissement et ne mettent pas en avant tous leurs sportifs. »*

S'il est ravi de voir de jeunes athlètes français performer à l'étranger, le ministère de l'Enseignement supérieur rappelle que son parcours sport-études est fonctionnel. *« Nous travaillons beaucoup afin que les Jeux olympiques et paralympiques soient l'occasion de renforcer durablement la place de l'activité physique et sportive dans l'enseignement supérieur et la recherche et de rappeler tout ce qui a été mis en place en France. Parler des États-Unis, c'est bien, mais nous aussi avons réalisé plein de choses ces dernières années dans le cadre d'une véritable stratégie interministérielle »*, indique Éric Journaux, référent des Jeux au ministère. À l'université et dans les grandes écoles, de nombreux programmes ont été développés pour permettre aux athlètes de poursuivre leurs études avec des plannings adaptés. *« Ce qui rend le pays attractif, et pas seulement pour les Français. Nous avons recensé au moins 15 sportifs étrangers inscrits dans nos universités et nos grandes écoles et participant aux Jeux »*, ajoute Éric Journaux.

En France, pourtant, le cursus reste perfectible. Si des efforts sont réalisés à chaque rentrée, certains étudiants ont des difficultés à expliquer leur parcours atypique d'athlète à leurs enseignants. *« Même si le directeur et l'équipe administrative comprennent ma casquette sportive, ça n'a pas été le cas de tous les professeurs. Il y en a beaucoup qui m'ont dit de faire un choix entre le sport et les études »*, raconte Jade Maréchal, championne d'escrime et étudiante à l'école de commerce Kedge. La route est encore longue pour arriver à la cheville des universités américaines. D'ailleurs, les plus pessimistes en sont certains : *« On n'arrivera jamais à changer le système français. Il est trop différent de celui des États-Unis »*, conclut Clément Ducos. ■

Jean Chichizola

Faux influenceurs, cagnottes en ligne... Les financiers du terrorisme s'adaptent aux temps numériques

Dans son dernier rapport sur « l'état de la menace 2023-2024 », Tracfin, le service de renseignements des Finances, détaille les nouvelles ruses des réseaux extrémistes.

Déjà en 2022, Tracfin soulignait que *« le recours aux cryptoactifs constitue un nouveau vecteur de financement du terrorisme djihadiste ».* SDECORET/STOCK.ADOBE.COM

Comme de bons gestionnaires, les financiers du terrorisme s'adaptent à leur époque et aux nouvelles technologies. Adeptes hier de la contrefaçon et des petits trafics, qu'ils pratiquent toujours, ils sévissent aujourd'hui sur internet, comme l'illustre le dernier rapport de Tracfin, le service de renseignements financier de Bercy sur « l'état de la menace 2023-2024 ». Dans ce document rendu public le 31 juillet, Tracfin, qui appartient au premier cercle de la communauté du renseignement, détaille notamment, à l'aide de cas anonymisés, les grandes tendances en la matière, observées en 2023 et au début de l'année 2024.

Ainsi du financement du terrorisme *« via la rémunération d'influenceurs sur les réseaux sociaux »*. Les experts de Tracfin soulignent que ces derniers *« offrent la possibilité aux influenceurs de se rémunérer de diverses manières dont la proposition d'abonnements payants à leurs followers et l'envoi de "cadeaux virtuels" (semblables à des dons de monnaie virtuelle) comme preuve de leur engagement »*. Mais deux éléments rendent ces dispositifs vulnérables au blanchiment de capitaux et au financement de la terreur : la complexité du schéma de rémunération des créateurs de contenu et l'absence de vérification systématique d'identité pour rapatrier des fonds depuis les applications.

Le mécanisme est tout à la fois complexe et simple d'utilisation. Prenons par exemple un individu condamné pour terrorisme. Par le biais d'un portefeuille de monnaie électronique, il achète pour 2000 euros de monnaie virtuelle sur un réseau social. Il les convertit ensuite en *« cadeaux virtuels »*. Un tel cadeau permet aux abonnés d'un réseau de soutenir et rémunérer les créateurs de contenus qu'ils suivent. Le condamné pour faits de terrorisme envoie alors des cadeaux virtuels à une influenceuse de son choix. Comme ces cadeaux sont envoyés directement via la plateforme, impossible de tracer le flux financier (on ne peut retrouver que le virement bancaire initial de 2000 euros sur le compte du condamné) ni de connaître l'identité de cette influenceuse. En cas d'enquête, seul le réseau social est à même de retrouver ces informations.

Or il se trouve que la supposée influenceuse, qui s'adonne par ailleurs à l'apologie du terrorisme, est *« en réalité un avatar, créé et contrôlé par un groupe djihadiste »*. Il ne reste plus qu'au groupe ou à la cellule islamiste à convertir les cadeaux virtuels en monnaie sonnante et trébuchante et à la virer sur un compte bancaire, et le tour est joué.

Autre astuce utilisée par les financiers : les cagnottes en ligne, de plus en plus appréciées et utilisées. Tracfin remarque qu'un terroriste *« peut opacifier l'origine illicite de ses fonds et/ou leur destination en créant de fausses cagnottes »*, que *« des versements de fonds illicites peuvent être réalisés à des cagnottes dont il est bénéficiaire »* et que *« des versements peuvent être effectués aux fins de financement du terrorisme sous couvert de projet anodin »*.

Dans un passé récent, il a pu ainsi arriver qu'un individu, connu pour ses sympathies terroristes, qu'on suppose djihadistes à la lecture de l'exemple anonymisé, ouvre une cagnotte participative en ligne. Objectif affiché : centraliser des donations pour une association humanitaire. En réalité, aucun projet concret derrière cette démarche, du moins sur le plan humanitaire. Les fonds obtenus permettent *« de couvrir certaines dépenses auprès de commerces spécialisés distribuant des biens prônant une idéologie extrémiste (livres, vêtements, accessoires, etc.) »*. À noter que lesdits commerces sont souvent connus des services de renseignements.

Deux éléments rendent les réseaux sociaux vulnérables au blanchiment de capitaux et au financement de la terreur : la complexité du schéma de rémunération des créateurs de contenu et l'absence de vérification systématique d'identité pour rapatrier des fonds depuis les applications

Le radicalisé achète également des accessoires militaires. Pour *« opacifier l'utilisation finale des fonds de la cagnotte »*, l'intéressé effectue aussi *« d'importants retraits d'espèces »* et *« effectue en outre des dons en ligne en faveur d'une autre organisation, en apparence humanitaire »*, mais *« impliquée »* sur un théâtre d'opérations extérieures. Voulant rejoindre cette zone, le créateur de la cagnotte « humanitaire » transfère enfin une partie des fonds rassemblés, via des intermédiaires, pour pouvoir financer ses activités une fois sur place. Ayant définitivement quitté le territoire français, il peut ainsi bénéficier des dons qu'il a collectés en France. En quelques opérations, le généreux humanitaire s'est transformé en dangereux djihadiste.

Les capacités d'adaptation des financeurs de la terreur à la nouvelle donne technologique sont ainsi démontrées. Dans un autre domaine, connu du grand public, comme les cryptomonnaies, Tracfin soulignait déjà en 2022 que *« le recours aux cryptoactifs constitue un nouveau vecteur de financement du terrorisme djihadiste »*, par exemple *« en zone turco-syrienne »*. Et ses experts notaient que l'utilisation de ce vecteur était une réponse *« au démantèlement de réseaux traditionnels »* par les autorités ainsi qu'aux *« mesures de conformité mises en place par les professions financières, telle que la production obligatoire de pièces d'identité dans le cadre de l'entrée en relation d'affaires »*. La lutte contre le financement du terrorisme s'annonce encore longue. ■

Vers la pire récolte de blé depuis plus de quarante ans en France

Éric de La Chesnais

Inondations, manque d'ensoleillement, maladies... Les moissons ont été catastrophiques pour les paysans, qui lancent un appel à l'aide à l'État.

Ces derniers mois, les précipitations abondantes au nord de la Loire, le manque d'ensoleillement et les orages violents ont fortement altéré les rendements du blé, la céréale la plus produite en France. *« Les semis ont reculé de 11 % l'automne dernier, car les tracteurs n'ont pas pu accéder à certains champs, gorgés d'eau. Pendant tout le cycle de production du blé, les conditions météorologiques très humides ont été défavorables, jusqu'à la moisson, retardée par de nombreux orages »*, note Arthur Portier, consultant chez Argus Media et lui-même agriculteur dans l'Oise et en Seine-et-Marne.

« Contrairement aux années précédentes, il n'y a pas eu de périodes plus favorables pendant la période de croissance du blé pour compenser les mauvais semis, complète Stéphane Jézéquel, directeur scientifique chez Arvalis, l'institut technique agricole des céréales. *Ces conditions météorologiques défavorables ont favorisé la pousse des mauvaises herbes et la propagation des maladies, comme la fusariose. C'est la plus grosse crise sanitaire qu'on ait jamais connue et cela a également pesé sur les rendements et la qualité du blé. »* À quelques exceptions près, cette situation s'est vérifiée dans l'ensemble du pays, avec des pertes allant jusqu'à 50 % dans certaines zones.

Résultat, alors que le ministère de l'Agriculture doit publier des statistiques officielles ce vendredi sur la moisson 2024, la France devrait engranger la plus faible récolte de blé depuis au moins huit ans (28,68 millions de tonnes en 2016), voire la pire depuis plus de quarante ans. *« D'après nos estimations, nous tablons sur une récolte autour des 26 millions de tonnes, soit la plus faible depuis les années 1980*, prévient Arthur Portier. *Cela mérite d'être affiné. Seuls les deux tiers des moissons ont été effectuées fin juillet* (les statistiques sont communiquées tous les vendredis, NDLR), *contre plus des trois quarts à la même époque en 2023. »* Des performances loin des volumes habituels. *« Pour le blé tendre, on est habituellement autour de 36 millions de tonnes, certains évoquent 26 millions de tonnes au plus bas pour cette année, c'est une baisse colossale »*, déplore Éric Thirouin, président de l'Association générale des producteurs de blé (AGPB).

Une telle situation risque d'affecter un peu plus encore la situation financière des agriculteurs français, déjà fragilisée par l'augmentation des charges (engrais, produits phytosanitaires...). *« À titre personnel, mon rendement de blé a chuté de 30 % pour tomber à 25 quintaux par hectare cette année*, se désole Luc Smessaert, céréalier éleveur laitier dans l'Oise, vice-président de la FNSEA. *Sur 100 hectares, je vais perdre 50000 euros. C'est une grosse partie de revenus en moins, alors que les charges ont augmenté de 20 % depuis 2016. Heureusement, les prix du lait sont restés stables autour de 440 euros la tonne... »*

« D'habitude, la moisson est une fête. Cette année, c'est un cauchemar, et certains vont avoir du mal à trouver le sommeil, car cela va affecter sérieusement leur trésorerie », poursuit le responsable syndical chargé du mal-être des agriculteurs. D'autant que, ailleurs dans le monde, les récoltes sont plutôt bonnes, notamment aux États-Unis, où la Bourse de Chicago reste la référence des cours internationaux. Avec une offre qui ne tarit pas, les prix sont stables, voire en légère baisse, à 216,25 euros la tonne ce mardi (-1,70 % par rapport à la veille). *« C'est la triple peine pour les paysans français. D'habitude, lorsque les quantités produites diminuent, les prix augmentent, mais ce n'est pas le cas cette année*, commente Stéphane Jézéquel. *Dans le même temps, les charges sont en hausse. C'est une très mauvaise année pour les céréales, première activité agricole en France. »*

26 millions de tonnes
Estimation de la récolte 2024, soit la plus faible depuis les années 1980

Le président du syndicat agricole majoritaire, Arnaud Rousseau, s'est déplacé dans une ferme de l'Oise ce lundi pour apporter son soutien aux céréaliers. Étaient également présents le président de la région Hauts-de-France, Xavier Bertrand - dont le nom circule comme premier ministre potentiel - et l'un de ses proches, le député LR de l'Aisne, Julien Dive - qui pourrait être ministre de l'Agriculture d'un tel gouvernement.

Face à ce contexte dramatique, les paysans lancent un appel à l'aide au gouvernement. Conscient de la gravité de la situation, le ministre de l'Agriculture, bien qu'appartenant à un gouvernement démissionnaire qui ne traite que les affaires courantes, s'est déplacé fin juillet dans une ferme de la Beauce en Eure-et-Loir. *« Nous sommes prêts à activer des dispositifs d'aides exceptionnelles si les moissons se révèlent vraiment mauvaises »*, assurait Marc Fesneau. Parmi les pistes défendues par l'AGPB et examinées par le ministre pour alléger la trésorerie des paysans figurent la mobilisation de l'assurance récolte, le dégrèvement de la taxe sur le foncier non bâti (TFNB) et enfin le report des annuités de prêt et des cotisations de l'organisme qui gère la Sécurité sociale des agriculteurs, la MSA. Le ministre est en outre en discussion avec Bruxelles pour l'activation de la réserve financière dite « de crise agricole ». Arnaud Rousseau lui a donné *« rendez-vous ce jeudi »*, en lui demandant de ne pas venir *« les mains vides »*. Les agriculteurs français attendent en effet des réponses rapides à une situation catastrophique. ■

Le vaccin contre la grippe aviaire H5N1 est testé chez les bovins

Vincent Bordenave

Le virus a été détecté dans le bétail de 178 fermes aux États-Unis, mais un vaccin à ARN développé par un laboratoire français pourrait protéger les troupeaux.

Le processus de validation vaccinale est beaucoup plus rapide chez les animaux que chez l'homme.

ND STOCK / STOCK.ADOBE.COM

La menace existe, et chaque année elle se fait même plus pressante. L'humanité est à peine sortie de la pandémie de Covid-19 que la plupart des experts s'accordent pour dire que la prochaine peut arriver n'importe quand. Et elle aura également pour origine un virus qui circule dans le monde animal. Ce sont les virus grippaux qui, cette fois, suscitent les plus grandes inquiétudes. Depuis plusieurs mois, l'un d'eux a particulièrement fait parler de lui. Connu depuis 1996, le H5N1 circule avec une intensité accrue depuis deux ans chez les oiseaux sauvages, dans les élevages de volailles et même chez certains mammifères. Selon les données des CDC, l'agence fédérale de santé des États-Unis, le virus s'est répandu dans 178 fermes laitières de 13 États américains. La perspective d'une nouvelle crise sanitaire d'ampleur mondiale est très sérieusement envisagée. Si aucune transmission interhumaine n'est recensée à ce jour, au moins 14 personnes ont été contaminées aux États-Unis depuis avril (10 dans le seul État du Colorado), dont quatre cas liés à une exposition à des vaches laitières infectées. Les autorités maintiennent leur niveau d'alerte à un degré très élevé.

Fort heureusement, plusieurs vaccins pour les volailles domestiques sont utilisés dans le monde depuis plus de vingt ans. Parmi eux, deux sont développés par le laboratoire français Ceva Santé animale. Le premier est assez classique et s'appuie sur une technologie de « vaccin vectorisé », avec 300 millions de doses vendues par an dans une dizaine de pays. Le second, appelé Respons AI (Avian Influenza), à l'instar des vaccins utilisés contre le Covid, utilise la technologie à ARN messager. C'est même le premier jamais développé de ce type. *« Nous avons cru très rapidement à cette technologie et avons acheté un brevet dès 2017, avant BioNTech ou Moderna »*, explique Marc Prikazsky, PDG de Ceva Santé animale. *Rapidement nous avons mis au point une formule efficace, qui présente l'avantage d'une forte plasticité, car le vaccin peut rapidement s'adapter au nouveau variant, en plus d'être extrêmement efficace. Dans la population d'oiseaux, on a une efficacité à 100 % y compris contre la contamination. Dans un groupe bien vacciné, on stoppe donc la circulation du virus. »* Il est actuellement utilisé pour vacciner des canards en France et pourrait s'avérer décisif dans les prochains mois pour stopper la progression du virus en servant également à protéger les mammifères.

Car, et c'est là tout le danger de la souche qui sévit depuis plusieurs mois, tout particulièrement en Amérique du Nord, plusieurs élevages bovins ont été contaminés. *« La grippe chez les vaches, c'est quelque chose de très rare »*, explique Édouard Timsit, directeur de l'innovation pour les animaux d'élevage à Ceva et docteur en médecine vétérinaire. Le virus H5N1 n'avait jusqu'à cette année jamais été détecté chez les vaches. *« La particularité de cette infection est qu'on constate une très forte concentration virale au niveau de la mamelle avec un risque de contamination très élevé par le lait »*, poursuit le scientifique. Plusieurs chats dans des élevages américains sont morts contaminés par le virus après avoir été nourris avec du lait directement tiré des vaches.

L'espoir de résultats avant la fin de l'été

Si la pasteurisation permet d'éliminer la charge virale et rend le lait comestible, l'inquiétude des scientifiques est d'autant plus grande que les contaminations de bovin à bovin sont désormais constatées au sein même d'un élevage. Sans compter que des oiseaux ont pu être contaminés par des vaches. Quatre cas de contamination humaine à cause des vaches ont été identifiés, et si trois d'entre eux étaient bénins avec pour unique symptôme une conjonctivite, le dernier a présenté des complications respiratoires. *« En vaccinant les cheptels, on limite le risque de contamination inter-espèces et donc la possibilité d'un saut vers l'homme »*, analyse Édouard Timsit.

Le processus de validation vaccinale chez les animaux est beaucoup plus rapide que chez l'homme. Les scientifiques testent ainsi chez la vache dans des laboratoires hautement sécurisés en Europe et aux États-Unis le vaccin qui a permis d'immuniser les canards en France cet hiver. Ils espèrent avoir des résultats avant la fin de l'été. Pour vérifier l'efficacité du produit, les scientifiques analysent dans des échantillons sanguins la quantité d'anticorps produits après la vaccination, mais également la capacité du système immunitaire à agir sur le long terme en éliminant les virus via des cellules tueuses, les lymphocytes. *« Ensuite, on expose les animaux vaccinés aux virus*, continue Édouard Timsit. *Pour les vaches, on est à peu près sûr de notre formule vaccinale qui a fait preuve d'efficacité chez d'autres espèces. Mais on ne sait pas encore quelle dose est nécessaire et s'il faut utiliser un adjuvant. C'est ce que nous sommes en train de tester. »*

D'autres projets de vaccination sont en cours, notamment des vaccins porcins contre des souches de grippe porcine. Car si aucun cas de cette grippe H5N1 n'a été détecté chez les cochons, c'est une espèce particulièrement surveillée, son système immunitaire étant très proche de celui des hommes. Si un virus circule dans la population porcine, le saut d'espèce vers l'homme peut être très rapide, comme ce fut le cas en 2009, lors de l'épidémie mondiale de grippe A (H1N1)… Et si un vaccin efficace chez les oiseaux s'avérait tout aussi efficace chez les bovins, il pourrait l'être aussi chez l'homme. Un nouveau marché s'ouvrirait-il alors pour le laboratoire Ceva ? *« Ce n'est pas notre métier »*, répond sobrement Marc Prikazsky. ■

Une campagne en cours chez les manchots des Terres australes françaises

La protection des élevages face au nouveau virus grippal H5N1 passe également par la protection de la faune sauvage. Tant que le virus circule librement dans les populations d'oiseaux, le risque de le voir muter et contaminer des cheptels (même immunisés) reste très élevé. Le laboratoire français de santé animale Ceva a ainsi lancé en 2023 Ceva Wildlife Research Fund, un fonds de dotation dédié au financement de projets de recherche appliquée ciblant les animaux sauvages. L'efficacité du vaccin ARN développé par le laboratoire est ainsi testée sur des oiseaux en captivité dans les zoos, mais également directement dans la nature. C'est par exemple le cas dans les Terres australes françaises sur l'archipel Crozet. Une équipe du CNRS et de l'Institut polaire français (Ipev) a ainsi lancé une première campagne de vaccination à petite échelle chez des poussins de la population de manchots royaux.

« Cette démarche s'inscrit avant tout dans un objectif de biologie de la conservation, explique Thierry Boulinier, responsable scientifique de l'expédition et chercheur CNRS au Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive (Cefe) à Montpellier. *Cette grippe n'a pas encore circulé dans les Terres australes, mais on sait qu'elle est particulièrement violente en faune sauvage. »* L'année 2022 a ainsi été marquée par un épisode particulièrement meurtrier en Europe, qui a décimé la population de fous de Bassan en Bretagne où près d'un couple sur deux a succombé et a été responsable de centaine de milliers de morts chez les oiseaux sauvages dans le monde, jusqu'en Amérique du Sud et en Antarctique. *« Si le virus arrive dans des colonies de manchots ou d'albatros comme celles des îles subantarctiques, les conséquences seront désastreuses »*, continue l'expert.

Et pour cause, les oiseaux vivent collés les uns aux autres. Le virus n'ayant jamais circulé, leur système immunitaire est totalement démuni, et la maladie circulera comme une traînée de poudre. *« Nous avions déjà procédé à des campagnes de vaccination contre le choléra aviaire par le passé*, précise Thierry Boulinier. *Nous avons donc une certaine expérience, même si c'est un procédé un peu lourd, avec un vaccin qui s'administre par injection intramusculaire et qui doit être conservé pendant un temps à – 80 °C. »* Pour le moment, 30 grands poussins de manchots royaux ont pu être vaccinés, avec un rappel injecté quelques semaines plus tard. *« Nous avons procédé à quatre prélèvements sanguins, un à chaque injection, puis deux par la suite*, détaille le scientifique. *Le but est d'étudier la dynamique de la réponse immunitaire dans le temps. »* Tous les échantillons sont conservés dans les congélateurs de l'Institut polaire français sur l'île de la Possession, à Crozet, et les résultats ne sont pas encore disponibles. *« On peut juste dire que la cinquantaine de poussins de l'expérimentation est en excellente santé*, raconte Thierry Boulinier. *Ce sont des animaux soumis à des conditions de vie très difficiles et il est satisfaisant de pouvoir les suivre pendant les longs mois de leur longue période d'élevage sur la colonie. Incidemment, cela montre aussi que le vaccin est tout à fait inoffensif. »*

Un vaccin ne suffira pas

En parallèle, les scientifiques développent des travaux de modélisation pour déterminer si des campagnes de vaccination peuvent être envisagées à large échelle avec un bénéfice en termes de conservation de populations sauvages. *« Le vaccin est exactement le même que celui qui est actuellement utilisé dans les élevages d'Europe et nous nous interrogeons encore sur la dose la plus efficace »*, précise Thierry Boulinier. Mais un vaccin, même efficace, ne suffira pas pour protéger durablement des colonies qui peuvent compter des dizaines de milliers d'individus dans des sites éloignés de tout et donc difficilement atteignables. *« Il est aussi crucial de considérer l'écologie des espèces, les aspects pratiques de terrain et le contexte des autres menaces qui pèsent sur les populations*, conclut le scientifique. *Certaines populations sont déjà fortement menacées, notamment à cause de leurs petits effectifs. »* ■

V. B.

« Tigresse » : le cinéma roumain sort les griffes

Olivier Delcroix

Le cinéaste Andrei Tanase conte les pérégrinations d'une vétérinaire qui traque un félin évadé tout en s'émancipant de son mariage à bout de souffle. Un premier film maîtrisé.

On n'aurait pas franchement misé sur *Tigresse*, un premier film roumain. Pourtant, la première image est forte, violente, agressive. Celle d'une jeune femme braquant sa carabine sur les spectateurs à travers une zone grillagée. On se croirait dans un « revenge movie », un de ces films d'action des années 1970 où le protagoniste a des faux airs d'inspecteur Callahan tout droit sorti de *Dirty Harry*. Le cinéaste Andrei Tanase joue délibérément avec les codes du film de genre. Et se délecte à emmener le spectateur sur des fausses pistes.

L'action se situe en réalité dans le zoo d'une petite ville de Transylvanie. C'est l'été. Une vétérinaire, Vera (formidable Catalina Moga), doit s'occuper d'une jeune femelle tigre. Elle lui a été confiée par un gangster local, tatoué de la tête aux pieds, qui l'avait imprudemment achetée à un cirque pour l'offrir à sa fillette *« comme animal de compagnie »*.

En Transylvanie, une vétérinaire désemparée (Catalina Moga) se révèle en Diane chasseresse. CONDOR DISTRIBUTION

Improbable expédition

Après avoir encagé la tigresse, Vera enchaîne ses visites avec son jeune assistant, qui la dévore du regard. Un chat souffrant a besoin de Loxicom. Difficile de s'en procurer à la nuit tombée. Dévouée, la jeune femme pousse jusqu'à son cabinet pour en récupérer. Elle surprend son mari, un dramaturge, dans une posture éloquente avec une de ses étudiantes de théâtre. Hébétée, bouleversée, furieuse, Vera s'éloigne de la fenêtre et reprend le volant.

Désemparée, elle retourne au zoo et se console en nourrissant Rihanna, la tigresse à laquelle elle s'est rapidement attachée. Troublée, fulminant de rage contenue, elle laisse la cage déverrouillée avant de s'endormir sur un tas de foin.

Le lendemain, le vieux gardien du zoo constate que le félin s'est échappé, laissant derrière lui le cadavre d'un cerf. C'est le branle-bas de combat. Les recherches s'organisent. La police, un groupe de chasseurs, ainsi qu'une équipe de télévision se préparent à la traque du fauve en fuite. Vera, bientôt rejointe par son mari volage, Toma (Paul Ipate), prend la tête de cette improbable expédition. Même les mafieux locaux rejoignent la troupe, brandissant de manière assez ridicule des sabres de samouraï. Parallèlement à la chasse au tigre, un autre drame se noue, intime, celui-là. Vera et Toma viennent de perdre un nouveau-né qui n'avait que 4 jours. Au grand dam de l'héroïne, les autorités religieuses locales refusent de lui octroyer une sépulture chrétienne dans un cimetière consacré sous prétexte que le bébé n'était pas baptisé. Comment faire son deuil ? À la fois comédie dramatique et récit sentimental, le film alterne de manière fluide et nerveuse les deux trames narratives. Avec beaucoup de finesse et un sens de la mise en scène évident, Andrei Tanase capte la performance très physique de Catalina Moga. L'actrice émeut dans le rôle de cette mère résiliente, transformée en Diane chasseresse. Son ardeur correspond presque à celle d'une tigresse, tant elle possède cette énergie vitale, tempérée par un calme apparent, qui laisse parfois deviner son bouillonnement intérieur.

De plus, les séquences dédiées à cette tigresse errant dans la ville ou dans la forêt sont de toute beauté. Ces plans maîtrisés ont été possibles grâce au dresseur Thierry Le Portier, spécialiste des animaux au cinéma, qui avait déjà œuvré dans *Gladiator*, de Ridley Scott. Minh, la tigresse, est d'ailleurs une habituée des plateaux de tournage : Ang Lee l'avait filmée dans *L'Odyssée de Pi* (2012).

Conte de fées moderne

Malgré sa thématique sombre, *Tigresse* s'offre également une image lumineuse et solaire, comme dans les films de Spielberg ou les grosses productions en 35 mm de l'âge d'or hollywoodien, dont le réalisateur avoue qu'il était fan et qui ont forgé son imaginaire. Conte de fées moderne revisité, non dénué d'humour et de burlesque, le long-métrage opte malicieusement pour un éclairage réaliste qui, là aussi, brouille les pistes.

La traversée de la ville par l'héroïne à la poursuite du fauve évadé s'apparente aussi bien à la traversée de la dépression et du deuil qu'à une chasse au tigre. Même si elle s'accroche à son fusil hypodermique à lunettes, Vera est aussi dans une autre quête, celle d'une femme s'émancipant de son mariage. En cela, Andrei Tanase réussit son pari : celui de sortir des sentiers naturalistes généralement empruntés par les films de son pays. Avec *Tigresse*, le nouveau cinéma roumain sort ses griffes. On en est ravi. ■

« Tigresse »
Drame d'Andrei Tanase
Avec Catalina Moga, Paul Ipate, Alex Velea, Virgil Aioanei, Dan Apavaloaie
Durée : 1h20
Notre avis : ●●●○

« Petit Panda en Afrique » : les routes de la joie

Récit initiatique, ce long-métrage d'animation danois véhicule de belles valeurs.

« *Même un voyage de 1000 kilomètres commence par un seul pas.* » Voilà ce qu'affirme à Petit Panda l'un des personnages du long-métrage d'animation de Richard Klaus et Karsten Kiilerich. Cette maxime résume bien la tonalité de ce film danois. Présenté au dernier Festival international d'animation d'Annecy, *Petit Panda en Afrique* ne porte pas la « patte Disney ». Ni celle de grands studios d'animation tels Pixar, Dreamworks, Blue Sky ou Illumination. Mais ce film indépendant a su se frayer son chemin parmi les géants en développant sa propre identité.

Dans une Chine idyllique, un jeune Panda, Pang, est ami avec Jielong, petite dragonne chinoise qui crache de la glace et non du feu. Alors que les deux héros apprennent à maîtriser leurs pouvoirs, arrivent des mercenaires. Ils kidnappent la dragonne pour l'offrir à un lionceau héritier du trône, capricieux et manipulé par un oncle pernicieux. Pang rassemble son courage et entreprend un voyage à travers le monde pour délivrer son amie. Avec un graphisme 3D soigné, *Petit Panda en Afrique* enchaîne les péripéties calibrées pour un jeune public. Mais les parents ne s'ennuieront pas pour autant.

Le héros, lui, n'a rien à voir avec *Kung Fu Panda*. Il ne maîtrise pas le karaté ni les arts martiaux. En revanche, comme tous les pandas chinois, il se présente comme symbole de paix, de sagesse et d'équilibre. Les parents férus d'histoire politique internationale auront malicieusement décrypté qu'en s'expatriant, il incarne la « diplomatie du Panda », pratique antique en Chine réactivée depuis 1949 par Mao Zedong consistant à offrir un panda aux pays alliés pour sceller de bonnes relations. Autre particularité du héros : quand il entame son voyage, il porte un bandana rouge, emblème des amoureux de la liberté et de l'aventure.

Bestiaire chatoyant

Trois ans après la sortie d'*Ainbo, princesse d'Amazonie*, Richard Claus, Karsten Kiilerich et la productrice Chantal Nissen des studios néerlandais Coolbeans et Katuni ont livré, à Annecy, quelques clés sur la genèse de cette comédie familiale estivale. *« Généralement, je dis que ce projet est très autobiographique,* a confié Richard Claus. *J'ai une fille de 6 ans. Quand je ne lui lis pas des histoires du soir, nous en créons ensemble. Ses récits préférés mettent très souvent en scène des bébés animaux, toujours originaires d'Afrique. Ma femme étant kenyane, et nos enfants métissés, la tolérance joue un rôle majeur chez nous. Quand j'ai parlé à Chantal Nissen de mon projet de film animé en Afrique, je lui ai dit que nous aurions besoin d'un héros qui soit comme un poisson hors de l'eau, débarquant dans le pays sans rien connaître. Un peu comme moi ! Chantal a eu l'idée du panda. Le reste a suivi comme une évidence. »*

Joli récit initiatique à la découverte du monde, de la Chine à l'Afrique et son bestiaire chatoyant, *Petit Panda en Afrique* véhicule ainsi de belles valeurs d'altruisme, de dépassement et de fidélité en amitié. Un film en harmonie avec l'ambiance joyeuse des JO de Paris. ■

O. D.

« Petit Panda en Afrique »
Animation de Richard Claus et Karsten Kiilerich
Durée : 1h24
Notre avis : ●●●○

À Paris, Darroze régale, Le Quellec raconte trop d'histoires

Stéphane Durand-Souffland

Les seules femmes titulaires de deux étoiles dans la capitale cultivent des styles différents. Celui de La Scène manque de cohérence, quand Marsan se concentre sur l'essentiel.

Hélène Darroze, chef de Marsan, à Paris, et son homard bleu aux épices tandoori *(à gauche)*. ERIC GARAULT/ PASCO&CO - GULBEN GURLER

Débarrassons-nous tout de suite des sujets qui fâchent avec Marsan, la table chic d'Hélène Darroze sur la gauche de la Seine.

Primo : la maison ne prend pas de réservations pour une seule personne le vendredi soir, sous prétexte que c'est le service le plus couru. Il faut donc comme les autres jours laisser une empreinte de carte bancaire - mon Dieu, qu'il est agaçant de dîner sous caution... -, mais aussi venir à deux ou plus. Nous y sommes donc allé un mardi.

Secundo : le menu unique à 250 € est truffé de suppléments en option. Une bagatelle de 55 € à payer en plus le 25 juin pour une entrée agrémentée de caviar, de 65 € pour un plat au saumon sauvage de l'Adour, de 85 € pour du bœuf wagyu et, comble de la mesquinerie, de 18 € pour le baba « signature » à l'armagnac. À supposer que ces plats surtaxés vous tentent de manière irrépressible, l'addition monte à 473 €, sans la boisson.

Certes, l'accord mets et vins à 175 € conçu pour le menu (prix plancher ou prix plafond) se montre plus inventif et percutant que la lecture rapide du livre de cave ne le laissait escompter. Par-dessus le marché, le sommelier, pédagogue comme pas deux, vous donne soif dès qu'il s'approche de la table. Mais 648 € par tête, tout de même...

Vous n'êtes pas obligé de vous laisser happer par cette spirale dispendieuse. Ce qui nous amène au bon côté de Marsan : on s'y régale. Notre précédente expérience, en 2019, nous avait pourtant agacé. Trop de « storytelling » sur la petite famille de la chef, son enfance landaise et tout le bataclan folklorique qui va avec, pas assez de tranchant dans les assiettes. Le 25 juin dernier, c'était le contraire.

Cuisine généreuse et voyageuse

La cuisine façon Darroze est généreuse, voyageuse, mais retombe désormais sur ses pattes. Parmi les neuf services (sans supplément) dégustés en cette soirée caniculaire, célébrons un filet de pigeon admirablement cuit dans une feuille de cerisier, petits pois et kiwis de l'Adour, jus parfumé aux cosses fermentées. De la belle ouvrage, avec un oiseau délectable et une escorte au niveau. Une sauce dense et complexe qui tient l'assiette, d'inattendus kiwis du Sud-Ouest pour dynamiser la recette.

La ventrèche de thon est saisie au binchotan - la tocade du moment. L'accompagne un mince fagot de haricots verts et haricots beurre à la moutarde de Crémone sous un voile de guanciale de porc gascon. Le maître d'hôtel râpe là-dessus un cœur de thon séché qui évoque une poutargue. Rien à dire, belle assiette, poisson plus qu'exquis, saveurs nettes.

Le homard de la Manche aux épices tandoori tient lui aussi parfaitement la mer. Mais le foie gras poêlé, graines de sésame et sarrasin, melon vert, jus au saké, lui avait auparavant volé la vedette. Vous êtes ici en présence d'une invention géniale. Le melon craque sous la dent et sucre sans tirer sur la confiture, tandis que la sauce couleur de lune envoie une mystérieuse acidité. Le foie gras lui-même, en voie de disparition sur les meilleures tables, joue les ambassadeurs du pays des Darroze avec une noblesse imparable.

Il y a bien quelques boulons à resserrer çà et là. Un peu trop de citron dans le sabayon safran assorti à la combinaison au dressage inspiré asperge blanche-tourteau, ce qui violente la subtilité des arômes, dommage. Peut-être un poil trop d'ail, paradoxalement, dans l'ajo blanco illuminé par l'éclat d'anchois frais de Saint-Jean-de-Luz à tomber par terre - assiette moins « instagrammable » que les autres, mais on s'en moque.

Les desserts, surtout, nous semblent trop riches après une parade suffisamment roborative. L'association fraises de Carpentras-eucalyptus est formidable, mais si la glace était un sorbet et si l'ensemble perdait un peu de sucre, ce serait sans doute mieux. De même avec l'attelage chocolat pimiento del piquillo confit qui déconcerte - à l'œil, on dirait deux fragments de tableaux différents rabotés pour l'occasion. Trop enveloppant ? Trop pimenté ? Trop expérimental ? Un peu trop tout, en fait, pour terminer dans une béatitude absolue.

Rive droite, la seule autre femme chef parisienne à qui ce vieux mâle blanc de bonhomme Michelin a décerné deux étoiles se nomme Stéphanie Le Quellec. Son restaurant, chose peu courante, est en sous-sol. Zéro vue, donc. La scène, c'est la cuisine vers laquelle sont orientées toutes les tables.

Coïncidence, nous y étions allé à l'ouverture en 2019, comme chez Marsan. Si la cuisine d'Hélène Darroze s'est clairement affinée, celle de Stéphanie Le Quellec - dont les tarifs ont explosé, puisque les menus étaient il y a cinq ans facturés 145 € et 195 € contre 250 € et 355 € aujourd'hui - semble s'être quelque peu égarée.

Le péché du blabla égotique que nous reprochions naguère à la première a migré chez la seconde. *« Entre Bretagne natale de mon époux et Provence chère à mon cœur, la Parisienne que je suis cultive une cuisine de souvenirs »*, lit-on dans sa profession de foi. La chef au sourire contagieux nous raconte sa vie. Nous sommes ravi pour elle de l'imaginer en terres celtes pendant les canicules et au sud quand le climat se radoucit. Mais ce qui nous préoccupe, c'est l'assiette : où habite-t-elle ?

Menus sans indications

À Nice, quand elle déboule chargée d'une pissaladière apéritive ? Ou au Guilvinec quand elle convoie juste après ces oignons confits une mise en bouche à base de bouquets cuits dans un bouillon de crevettes et brioche aux algues ?

À Marseille, avec cette cassolette dans laquelle des pommes de terre tournées comme des gnocchis s'abreuvent de bouillabaisse ? Ou sur l'île d'Ouessant quand surgit une composition à la gloire de l'ormeau ?

C'est d'ailleurs de celle-ci que nous allons parler à présent. Parce que ce fut de loin l'étape la plus aboutie de notre dîner du 21 juin - un vendredi, mais à La Scène, on a le droit de venir tout seul quand même, gare à vous cependant si vous êtes en retard, on ne badine pas avec les horaires. Précision : aucune indication sur les menus, à part leur prix, n'est disponible. On s'attable à l'aveugle, pas d'autre choix que de faire confiance à la chef. À ces tarifs-là, c'est *« abusé »*, comme disent vos enfants - mais Le Quellec n'est pas la seule à pratiquer semblables cachotteries *(lire nos éditions du 5 août)*.

Banalisation qui désole

Revenons à l'ormeau sauvage. Il est taillé en feuille à feuille et l'on vous invite à le manger avec des baguettes. Pourquoi pas, mais pourquoi donc ? Intercalés entre les tranches de mollusque iodé juste saisi au beurre mousseux, on découvre des fragments de fraise et de feuillet de veau, abats a contrario longuement mijotés dont la texture et la saveur vont venir jouer avec celles du coquillage.

Évidemment, il y a du caviar parce qu'en 2024, les chefs - souvent sous contrat avec des producteurs - utilisent des produits d'élevage plus ou moins savoureux à tout bout de champ, comme hier du yuzu. Ça finira bien par passer. Les œufs d'esturgeon ne sont pas illégitimes dans le cas précis, mais c'est leur banalisation qui désole.

Quoi qu'il en soit, l'ormeau façon Le Quellec est un grand plat. Un triptyque stable qui repose sur la rareté (ce coquillage, peu fréquent au restaurant), la transgression (les tripes, idem), et le luxe à travers sa plus prestigieuse incarnation malgré tout, les petits grains sombres.

Le reste ? Rien de transcendant, de notre point de vue, dans le ballet d'assiettes. Une mention toutefois pour la langoustine, huile d'argan, agrumes et salade amère - superbe idée, cette amertume. Même le dessert autour de la vanille du très doué pâtissier Pierre Chirac, dont nous avons plusieurs fois apprécié les fulgurances, nous a paru ce soir-là manquer de punch.

Bravo, en revanche, à la précision du service chapeauté par Joseph Desserprix et à la prestation éblouissante du sommelier Matthias Meynard qui propose des accords de compétition : en sous-sol, la salle sauve La Scène. ■

Marsan. 4, rue d'Assas, Paris (6e).
Tél. : 01 42 22 00 11. Tlj sf dim. et lun.
Menus à 195 € et 250 € (hors suppléments).
La Scène. 32, avenue Matignon, Paris (8e).
Tél. : 01 42 65 05 61. Tlj sf sam. et dim. Menus à 175 € (formule déj. jusqu'au 10 août), 280 € et 355 €.

FEUILLE DE MATCH

	DARROZE	LE QUELLEC
Assiette	29,5/40	20/40
Cadre et décor	13/20	10/20
Service	18/20	17/20
Cave	16/20	17/20
Rapport qualité/prix	12/20	9/20
NOTE GLOBALE	**15/20**	**12/20**

Stéphanie Le Quellec, chef de La Scène, à Paris, et son ormeau sauvage en feuille à feuille. BENOIT LINERO

Retrouvez demain :
Mauro Colagreco face à Alain Ducasse

MOTS FLÉCHÉS N° 3903

MORIBONDS – HABITUANT AU COMBAT – DÉFUNTE – ENSEIGNANT CHERCHEUR – PRÉPARÉ POUR LA NAVIGATION – ÉCARTA – PRÉFIXE NÉGATIF – POÈME ARABE CLASSIQUE – DÉGOULINE – BOÎTE DE COUTURE – AXES OPPOSÉS – C'EST PUÉRIL DE DIRE CELA – KILOEURO – LANGUE EN INDOCHINE – À CÔTÉ DE CE QUI EST DÛ – FRÔLE – INSTITUT À PARIS – BOURRÉE DE CONTRE-VÉRITÉS – INVALIDÉE – ACTIONS D'ATTAQUANT – AGILEMENT – LOGIQUE – SIGLE DE PAIX – ADJECTIF NUMÉRAL – MOINS INCISIFS – IL AIME AVOIR MAL – CENTIGRAMME – BEIGNET CRÉOLE – PAS GRANDES – NICKEL – BÊTE DE LA TÊTE – ESPÈCES ROUMAINES – L'ART DE LA BULLE – DEVOIRS DE MÉMOIRE – DÉRAPER – FLAIRÉE – CANDIDE – GENRES – ENTRE II ET V – ABSENCE DE BACTÉRIES – DEMANDE FAITE AU BANQUIER – BEAU GESTE – BAIGNÉ, TREMPÉ – DRELIN ! – AGITER – BOMBES À VAPORISER – CRAMÉ – PETITES BROSSES D'ORFÈVRE – A APPRÉCIÉ LA FARCE – VIN PEU COLORÉ – NETTOYÉ PAR LE TISSERAND – LE WOK EN EST UNE – COURBÉE – ABRI CÔTIER – PRÔNER – UNITÉ D'ÉCLAIREMENT – SUPPORT MUSICAL – EMBALLÉ – AXE SUR UNE ROSE – DEVENUE AMÈRE – OUTIL À MOLETTE – VILLE DE SICILE – APPELÉE À SIÉGER – EMPLOYÉ – BRISÉ – USINE À MÉTAUX – FONDS DE MIROIRS – COLOSSE – EXISTE – CERCLES D'ADMIRATEURS – CHIFFRÉ – TRÈS ITALIEN EN MUSIQUE – ENROBÉE – GREFFE UN SCION – L'IRIDIUM – OPTIMAUX – ÉVACUATION DES LIEUX – DIEU EN ÉGYPTE – TOUTE UNE CARRIÈRE – MATIÈRE DE VERRIER – COULE LARGEMENT – IL EST SOUVENT EN BOULE – D'UN GRIS MÉTALLISÉ – EXCENTRIQUES – ÉCLAIRCIR UN MYSTÈRE – SPIRITUEUX – DAME DE LA RUE – SUBSTANCE MOLLE – MAISON DU CIRCASSIEN – CHEF SUDISTE – ME PERMIS – À MOI – CENTILITRE ABRÉGÉ – ON LE COMPTE SUR LE POUCE – MÂT DE BATEAU – COMPAGNON D'ARMES – BOUCLER UN QUARTIER – BILLET DE TRAIN – ARBRE À CEYLAN – ASSEMBLÉ PAR DU FIL – FLEUR D'ARSÈNE – ÉPROUVÉE PAR L'ÂGE – CONVENABLE – RÉCIPIENTS EN TOILE – FRISÉ – BOIS AUSSI ROUGE QUE BRÛLANT – GROUPE DE JOUEURS DU MÊME CAMP – L'OS LE PLUS LONG DE L'AVANT-BRAS – PRONOM RÉFLÉCHI – VOILIER DE MALAISIE – APPÂT – CUIR – CETTE CHOSE-LÀ – BRUIT DE RUPTURE – BIEN ROULÉ – COR DE CERF – BASE DE REPOS – CHAÎNE D'EUROPE – ILS SE METTENT À TABLE – PRASÉODYME SYMBOLISÉ – SECRÉTAIRE DE RÉDACTION – CLAIRONNÉ SUR TOUS LES TOITS – HÔTEL RICHEMENT DÉCORÉ – IL SENT FORT – ÉCORCHÉ VIF – CALME ET SEREIN – ÉPOUSE DE LORD – HONORÉ EN BIGORRE – SON ARRIVÉE SE FÊTE DANS LA JOIE – QUI NE MANQUE PAS D'AIR – COMPLÉMENT UTILE – À LA PREMIÈRE HEURE DU JOUR – RESPONSABLE DE MALFAÇONS – ENSEMBLE DE TEXTES CHOISIS – ENDROITS PARADISIAQUES

MOTS CROISÉS — Par Vincent Labbé

PROBLÈME N° 6677

HORIZONTALEMENT
1. Opérations lors desquelles on retire du liquide. – **2.** Sans adresse connue. – **3.** Semer des petits cailloux. – **4.** Il décrit avec précision les mouvements des étoiles. – **5.** Abordable avec le bac. Coupe d'Italie, en un sens. – **6.** Présente une faille. Placé dans les actes. – **7.** Rêvait d'épouser Charlemagne. – **8.** Devant Turner. – **9.** Clap de fin. Mis sous enveloppe. – **10.** Formation de la Rose. Taupe modèle. – **11.** Reste vrai, jusqu'à preuve du contraire. – **12.** Peuvent voir leur noyau se scinder.

VERTICALEMENT
1. Exprime bien la pensée. – **2.** Former les rangs. Fée persane. – **3.** Sa Madame aima Voltaire. Point de barbe. – **4.** Facilita l'abattage dans la galerie. Colles fortes. – **5.** Ne dit plus que des âneries. Préparait du gratin. Petit pouah. – **6.** Arrêtent les balles. Parent très éloigné. – **7.** On y sacrifiait un cochon à Déméter. Valeur du devoir. – **8.** Donnas un tour de vis. Berceau de Christophe Colomb et de Paganini.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 6676

HORIZONTALEMENT 1. Coaliser. – **2.** Obnubilé. – **3.** Mentales. – **4.** Mie. Nems. – **5.** Ères. Nie. – **6.** Mastoc. – **7.** Os. Agent. – **8.** Versai. – **9.** Asile. Tm. – **10.** Tas. Scie. – **11.** Iran. Ion. – **12.** Fainéant.
VERTICALEMENT 1. Commémoratif. – **2.** Obéiras. Sara. – **3.** Années. Visai. – **4.** Lut. Staël. Nn. – **5.** IBAN. Ogres. – **6.** Silences. CIA. – **7.** Élémi. Nation. – **8.** Ressentiment.

SUDOKU

En partant des chiffres déjà placés, remplissez les grilles de manière à ce que chaque ligne, chaque colonne, et chaque carré de 3 x 3 contienne une seule et unique fois tous les chiffres de 1 à 9.

GRILLE 4809 — FACILE

2				1				7
	3		2		4		6	
4		1		5		9		8
1	7		5		8		9	3
	2	9				7	8	
			6		9			
9		7				2		4
	5	4		8		6	1	
	1		9	4	3		7	

GRILLE 4810 — DIFFICILE

1	2						8	
	5			7	9			
	6							1
		5	4			8		
					8	4	3	
		3	9			6		
	9							2
	4			8	2			
6	3						5	

KEMARU N° 18

DIFFICILE

Complétez la grille, chaque zone entourée de gras contenant tous les chiffres entre 1 et sa taille (par exemple 1, 2 et 3 pour une zone de trois cases). Deux chiffres identiques ne peuvent se toucher horizontalement, verticalement ou en diagonale.

SOLUTIONS DES JEUX DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

Mots fléchés n°3902

■	L	■	D	■	P	■	E	■	A	■	N	■	L	■	O	■	T	■	E	■	R	■
M	I	N	E	U	R	■	P	O	R	T	E	M	A	N	T	E	A	U	X	■	E	P
■	T	O	M	B	O	L	A	■	R	E	C	O	N	N	A	I	S	S	A	N	C	E
M	A	R	E	E	■	A	R	A	I	R	E	■	C	E	R	N	■	E	L	O	R	N
■	■	M	U	R	A	I	■	P	E	N	S	A	I	■	I	S	E	■	T	U	E	E
C	H	E	R	I	■	E	T	I	R	E	S	■	E	T	E	T	A	G	E	S	■	T
■	Y	■	E	S	U	S	■	C	E	■	A	R	R	O	S	E	U	R	S	■	A	R
X	M	L	■	E	N	■	R	U	S	S	I	E	■	I	■	I	■	E	■	A	N	E
■	N	I	E	R	■	C	A	L	■	C	R	A	S	S	A	N	E	■	E	M	I	R
Z	E	B	U	■	A	O	S	T	E	■	E	S	T	E	R	■	P	A	N	■	S	■
■	■	I	N	E	X	P	E	R	T	E	S	■	R	E	T	R	O	C	E	D	E	R
B	I	D	E	T	■	T	R	I	A	L	■	P	E	■	H	U	I	T	R	E	■	I
■	N	O	C	I	V	E	■	C	■	E	V	A	S	U	R	E	■	I	G	L	O	O
T	H	■	T	E	E	■	V	E	N	I	E	L	S	■	I	R	O	N	I	E	S	■
■	E	V	E	N	T	R	E	■	A	S	I	E	■	S	T	■	D	I	E	S	E	L
E	R	E	■	N	O	I	R	C	I	■	L	■	Q	U	E	T	E	E	■	T	■	I
■	E	■	R	E	■	R	■	O	V	A	L	E	■	R	■	O	S	■	P	A	P	A
I	N	F	O	■	D	E	N	T	E	L	E	■	D	E	C	U	■	S	A	G	A	N
■	T	I	M	O	R	■	U	E	■	E	R	G	O	T	■	E	R	■	S	E	R	T

Kemaru n°17

1	2	5	4	1	5	3	4	3	2	1	2	3	1
5	4	1	3	2	4	1	2	1	4	3	4	5	4
3	2	5	4	1	5	3	4	3	2	1	2	1	3
4	1	3	2	3	2	1	5	1	4	3	4	5	2
3	2	4	1	4	5	4	2	3	2	5	1	3	4
4	1	5	2	3	2	3	1	4	1	3	2	5	2

«The Girls on the Bus», les mousquetaires de l'info

Constance Jamet

Plaidoirie en faveur du journalisme, cette série suit les péripéties et les scoops de quatre reporters lors d'une primaire démocrate.

Dans le catalogue garni de Max, il n'y a pas que *Game of Thrones*, *Friends* ou *True Detective*. La dernière née des plateformes dans l'Hexagone recèle aussi des pépites méconnues, comme *The Girls on the Bus*, avec Carla Gugino (*The Haunting of Hill House*) et Melissa Benoist (*Supergirl*). Inspirée d'un chapitre des Mémoires d'Amy Chozick, plume du *New York Times* qui a couvert la campagne présidentielle de Hillary Clinton en 2016, cette série enlevée, qui n'affiche qu'une saison au compteur, suit les péripéties et les scoops de quatre femmes journalistes lors d'une primaire démocrate.

Tous les bords politiques et toutes les générations sont représentés. Grace Gordon Greene (Gugino) incarne la vieille garde du journalisme politique. Sa rigueur se marie bien avec les contraintes de la presse papier. Kimberlyn Kendrick est l'envoyée spéciale qui monte d'une chaîne d'information conservatrice. Benjamine du lot, Lola Rahaii symbolise la montée en puissance des experts des réseaux sociaux, entre influenceuse et vulgarisatrice.

Celle par qui le scandale arrive est Sadie McCarthy (Benoist). Lors de la précédente campagne, la trentenaire écrivant pour un magazine a fondu en larmes en direct à la défaite du candidat qu'elle couvrait. Les images ont fait le tour du monde et retrouver sa crédibilité est une gageure pour cette jeune femme, dont l'idole est le père du journalisme subjectif Hunter S. Thompson. Cette admiration est telle que Sadie tient des conversations imaginaires avec ce mentor encombrant. Dès sa scène d'ouverture, *The Girls on the Bus* montre que ses ennuis sont loin d'être finis puisqu'elle est embarquée par les flics après avoir joué les lanceuses d'alerte. Dix épisodes ne seront pas de trop pour comprendre comment elle s'est mise dans un tel pétrin.

NICOLE RIVELLI PHOTOGRAPHIE/MAX

Dans cette série, Melissa Benoist incarne une journaliste idéaliste.

«Des assauts éprouvants»

The Girls on the Bus n'est pas *The Newsroom* d'Aaron Sorkin et ne tente ni leçon de morale, ni analyse politique. La fiction ne cache pas pour autant la défiance de l'opinion publique vis-à-vis des médias. «*Le scrutin 2016 a été un tournant qui a révélé à quel point notre démocratie était fragile, ainsi que la manière problématique dont les médias perçoivent les femmes de pouvoir*, confie au *Figaro* Amy Chozick, qui a intégré la salle d'écriture de la saga. *Je ne souhaitais pas décourager des vocations journalistiques chez des jeunes alors que le modèle économique de notre métier subit des assauts éprouvants. Tout en restant réaliste, nous avons injecté de l'optimisme, de la comédie pour montrer ce que pourrait être un système un peu plus vertueux.*» Parfois un rien mièvre dans ses rebondissements, *The Girls on the Bus* met l'accent sur la camaraderie et la solidarité unissant ses héroïnes, qui sacrifient leur vie personnelle. Loin de leurs moitiés ou de leurs enfants, elles vivent au rythme du candidat qu'elles accompagnent. «*C'est comme être en couple. On pense à une seule et même personne, même si ce n'est pas l'amour qui nous gouverne, mais une quête de la vérité, une exigence de faire notre travail le mieux possible. Ce que, trop souvent, ceux qui critiquent les médias oublient*», déplore Amy Chozick. ■

«The Girls on the Bus»
Série sur Max
Notre avis : ●●●○

TF1

21.10 Marie-Francine
Film. Comédie

Fra/Blg. 2017. Réal. : Valérie Lemercier. 1h50. Avec Valérie Lemercier, Patrick Timsit. Contrainte de retourner chez ses parents après un divorce, une femme de cinquante ans rencontre un charmant cuisinier et tente de vivre pleinement sa romance.

23.00 Belle fille. Film. Comédie. Avec Alexandra Lamy.

France 2

20.40 JO de Paris
En direct

Athlétisme. 400 m H finale, 3000 m steeple H finale. Boxe H. Finales 63,5 kg et 80 kg. Taekwondo. Finales -49 kg F et -58 kg H. Au Grand Palais, se déroule la première journée de taekwondo. La France compte beaucoup sur Cyrian Ravet, en moins de 58 kg messieurs.

23.20 Quels jeux ! En direct.

France 3

20.40 JO de Paris
En direct

Volleyball H Demi-finale Italie/France. Handball H 1/4 finale Norvège/Slovénie. Basket F 1/4 finale Nigéria/USA. Water-polo H Quart de finale. Dans l'Arena Paris Sud 1, c'est l'heure du dernier carré du tournoi masculin de volleyball. Les Bleus sont parmi les grands favoris.

23.58 The Godmother. Doc. Inédit.

Canal+

21.07 Laura Felpin : Ça passe
Spectacle

1h23. Un spectacle capté au Trianon, à Paris. Laure Felpin, récompensée d'un Molière de l'humour, est seule en scène dans ce one-woman-show qui selon ses mots «va passer».

22.30 Terminal. Série. 3 épisodes.
23.47 Nouveau départ. Film. Comédie romantique. Avec Franck Dubosc.

Arte

20.55 Un héros
Film. Drame

Iran/Fra. 2021. Réal. : Asghar Farhadi. 2h05. Avec Amir Jadidi. Inédit. En Iran, un homme se retrouve en prison pour ne pas avoir pu rembourser ses dettes. Il obtient une permission de deux jours pour changer la donne.

23.00 ABBA Silver, ABBA Gold. Documentaire. Inédit.

M6

21.10 L'homme de nos vies
Série. Dramatique

Fra. 2022. Saison 1. Avec Jonathan Zaccaï, Odile Vuillemin. 2 épisodes. Camille déchante en réalisant qu'elle a été escroquée par Nathan, avec qui elle entretenait une liaison. Elle tente de retrouver la trace de cet homme.

23.05 L'homme de nos vies. Série. Dramatique. 2 épisodes.

C8

19.42 Animaux à adopter. Doc.

21.10 Le mensonge
Série. Dramatique. Fra. 2020. Saison 1. Avec Daniel Auteuil. 2 épisodes. Un garçon accuse son grand-père, maire de la ville de Castel-sur-Mer, de l'avoir violé, et fait plonger ce dernier dans un vrai cauchemar.

22.58 Le mensonge. Série. Dramatique. 2 épisodes.

W9

19.50 Un dîner presque parfait. Jeu.

21.10 France Gall, évidemment...
Documentaire. Fra. 2023. Réal. : Vincent Guillot. 1h40. Grâce aux témoignages de celles et ceux qui l'ont connue, ses amis intimes et son entourage artistique, découvrez enfin le vrai visage de France Gall.

22.50 Renaud, au nom du père. Doc.

TMC

19.15 Le bêtisier de l'été. Div.

21.25 Goldmen jusqu'au bout de leurs rêves
Doc. Fra. 2024. Réal. : Pierre-François Glaymann. 1h50. Les Goldmen, un groupe de musique qui reprend les classiques de Jean-Jacques Goldman.

23.15 Jean-Baptiste Guegan : l'incroyable destin de l'homme à la voix de Johnny. Documentaire.

France 5

19.15 JO de Paris. Basket F (quart de finale). Volley H (demi-finale). Hockey sur gazon F (demi-finale). En direct.

20.49 Et la montagne fleurira
Série. Historique. Fra. 2022. Saison 1. Avec Guillaume Arnault. 2 épisodes. Alors que Jean-Baptiste est emprisonné à cause de ses penchants révolutionnaires, Lila est inquiète.

22.24 Et la montagne fleurira. Série.

RMC Découverte

19.53 Qui a écrit la Bible ? Doc.

21.10 Flic story
Documentaire. Fra. 2023. 1h10. Police municipale d'Argelès-sur-Mer. Les policiers d'Argelès-sur-Mer ne s'arrêtent jamais, une intervention en chassant une autre : rixe sur la plage, accident de scooters et cambriolages.

22.30 Flic story. Documentaire. Police municipale d'Argelès-sur-Mer.

Histoire TV

19.50 Solidarnosc, la première brèche. Documentaire.

20.50 Guerre froide, la course à la technologie
Documentaire. EU. 2021. Réal. : Mike Kenneally, Scott Wombey. 1h40. 2 épisodes. L'énergie nucléaire a constitué une menace mondiale.

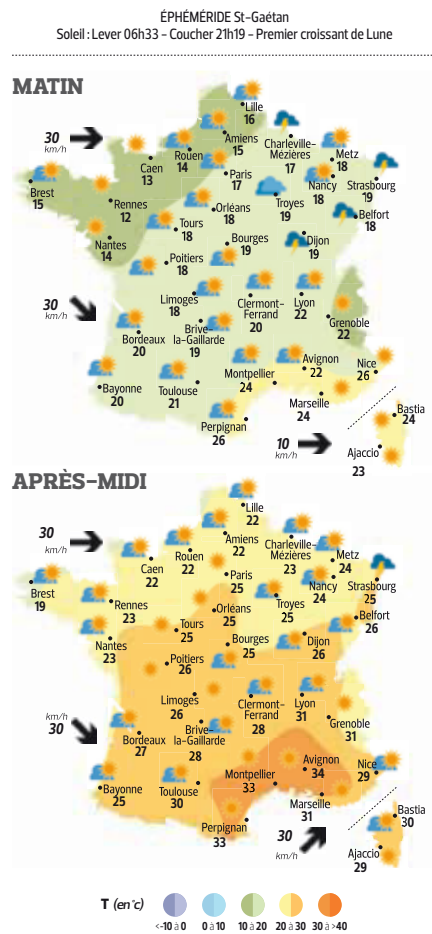
22.30 Napalm girl – L'histoire d'une photo. Documentaire.

À LA DEMANDE

Tu ne tueras point

Durant la bataille du Pacifique, Desmond T. Doss, qui s'est engagé dans le but de servir son pays sans violence, en accord avec sa foi chrétienne, participe sans arme à la bataille d'Okinawa. Sur l'escarpement de Maeda, lieu de conscience américain à de forces japonaises, il récupère ses compatriotes blessés pour les ramener vers l'arrière. Inspiré de l'histoire vraie du seul objecteur de conscience américain à avoir été décoré de la plus haute distinction militaire des Etats-Unis, Mel Gibson, ici derrière la caméra, illustre le dilemme moral et spirituel d'un homme qui tente de rester fidèle à ses convictions. L'enfer du champ de bataille a rarement été rendu avec autant de sauvagerie et d'intensité.

ÉPHÉMÉRIDE St-Gaétan
Soleil : Lever 06h33 - Coucher 21h19 - Premier croissant de Lune

LE TEMPS AILLEURS...

Ville	Temp.	Ville	Temp.	Ville	Temp.
ALGER	27/34	AMSTERDAM	18/23	ATHÈNES	25/35
BARCELONE	25/30	BELGRADE	17/30	BERLIN	16/30
BERNE	17/25	BRUXELLES	16/23	BUDAPEST	14/31
COPENHAGUE	18/24	DUBLIN	14/20	LISBONNE	19/29
LONDRES	13/22	MADRID	23/37	PRAGUE	15/30
RABAT	21/25	ROME	24/35	TUNIS	23/32

deuils

Martigné-sur-Mayenne.

Henri-Astorre et Maud de Baglion de la Dufferie,
Tiphaine et Philippe Chamaillou,
Philippe et Sophie de Baglion de la Dufferie,
ses enfants,

ses six petits-enfants

font part du rappel à Dieu du

comte François-Régis de BAGLION de la DUFFERIE

le 3 août 2024, à l'âge de 87 ans, à Martigné-sur-Mayenne.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Georges, à Martigné-sur-Mayenne, ce mercredi 7 août 2024, à 14 h 30.

Sylvie Laussucq Dhiriart,
Marie-Claude et Vincent Freydier,
Sophie Bodet,
ses filles et gendre,

Graciane et Sébastien Dupriez,
Maïder et Damien Serra,
Jean Laussucq Dhiriart,
Constance Freydier,
Ghislain Freydier,
ses petits-enfants,

Camille, Rémi, Quitterie et Madeleine,
ses arrière-petits-enfants,

ont la tristesse de vous faire part du décès, survenu le 3 août 2024, à Ploemeur (Morbihan), à l'âge de 100 ans, de

Maryvonne BODET
née Puvis.

Ils la recommandent à votre prière.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Jean-Baptiste de Pléaux (Cantal), le vendredi 9 août, à 9 h 30.

Soisy-sur-Seine (Essonne).

Mme Brigitte Lembo, sa sœur, et son époux,
M. Xavier Huvelin, son frère, et son épouse,
M. Gérard Huvelin, son frère, et son épouse,
Mme François Huvelin,
Mme Bermard Huvelin,
Mme Michel Huvelin,
ses belles-sœurs,
ses neveux et nièces, leurs enfants et petits-enfants

ont la tristesse de faire part du décès de

Dominique CHATREAU
née Huvelin,

survenu le 2 août 2024, dans sa 96ᵉ année.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Notre-Dame, à Soisy-sur-Seine, le jeudi 8 août 2024, à 13 heures.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Aurélie Mozzi, née Clément, sa fille,

Jeanne, Alix et Hélène, ses petites-filles,

ont l'immense tristesse de vous faire part du rappel à Dieu de

Nadine DAVESNE

endormie dans la quiétude, le 2 août 2024.

La cérémonie religieuse sera célébrée ce mercredi 7 août, à 10 h 30, en l'église Notre-Dame-des-Champs, Paris (6ᵉ).

Mme Aurélie Delavault,
M. Jérôme Delavault,
M. et Mme Benoît Delavault,
M. et Mme Denis Delavault,
M. et Mme Alain Delavault,
M. Rémi Delavault,
M. Édouard Delavault,
M. et Mme Charles Delavault,
ses enfants et belles-filles,

ses petits-enfants et arrière-petits-enfants

font part du rappel à Dieu de

M. Emmanuel DELAVAULT

le 4 août 2024, dans sa 100ᵉ année, à Meudon.

La cérémonie religieuse sera célébrée en la chapelle de l'Est du cimetière du Père-Lachaise, à Paris (20ᵉ), le jeudi 8 août 2024, à 11 heures.

Nous rappelons à votre prière son épouse,
Hélène Godron

Une pensée est demandée pour son père,
Édouard Delavault
mort pour la France en juin 1940.

93, rue Gambetta, 92150 Suresnes.

On nous prie d'annoncer le décès de

Mme Françoise DROUET
née Rozier,

le 31 juillet 2024, à l'âge de 95 ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le vendredi 9 août, à 15 h 30, en l'église Saint-Pierre de Mornant (Rhône), suivie de l'inhumation au cimetière de Mornant.

De la part des familles Drouet, Rozier et Renon.

Simone Ducrot, son épouse,

Hugues, Édouard, Ségolène, ses enfants, et leurs conjoints, Sandrine, Muriel, Pascal,

Sixtine, Clémentine et Nicolas, Victoire, Constance, Hubert, Gaspard (†), Eloi, Charles, ses petits-enfants,

ses frères et sœurs, ses neveux et nièces

ont la tristesse de faire part du décès de

Mᵉ Gilles DUCROT
avocat honoraire,
chevalier de l'ordre des Arts et Lettres,

survenu le 4 août 2024, dans sa 86ᵉ année.

La messe de funérailles sera célébrée le samedi 10 août, à 9 h 30, en la basilique Saint-Martin-d'Ainay, Lyon (2ᵉ).

Neuilly-sur-Seine.

Valentine Tassy-Dumon, son épouse,
Achille et Félix, ses fils,

Claude Dumon, sa mère,
Michel et Anne-Marie Tassy, ses beaux-parents,
Olivier Dumon, son frère,

et toute la famille

ont la tristesse de vous faire part du décès de

Nicolas DUMON

le 4 août 2024, à Suresnes, à l'âge de 53 ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le vendredi 9 août, à 10 h 30, en l'église Saint-Pierre, à Neuilly-sur-Seine.

Levallois-Perret.

Le général et Mme de Stabenrath, leurs enfants et petit-enfants,
le docteur et Mme Alain de Stabenrath, leurs enfants et petits-enfants,
M. Guillaume Faÿ, ses enfants et petits-enfants,
Mlle Stéphanie Faÿ

ont la douleur de faire part du rappel à Dieu de

Maÿlis FAŸ
née d'Aleman,

veuve en premières noces du **lieutenant Alain de Stabenrath** mort pour la France,

veuve en seconde noces de **Michel Faÿ**

le 3 août 2024, à l'âge de 96 ans, à Paris, munie des sacrements de l'Église.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Justin, 1, place d'Estienne-d'Orves, à Levallois-Perret, le vendredi 9 août, à 10 h 30.

L'inhumation aura lieu dans l'intimité familiale.

Marie-Pascale Fèvre,
Hubert et Christine Fèvre,
Martine Fèvre,
Sylvie et Nicolas Pintard,
ses enfants,

Mathieu, Rémi, Julie, Camille et Colin, Thomas, Jonathan, Denis, Elzéar, ses petits-enfants,

Cassandre, Marceau, Kaylan, ses arrière-petits-enfants,

vous font part du rappel à Dieu de

Françoise FÈVRE
née Semen,

le 31 juillet 2024.

La cérémonie religieuse sera célébrée ce mercredi 7 août, à 11 heures, en l'église Saint-Romain, 1, rue de l'Église, à Sèvres (Hauts-de-Seine).

Christine, son épouse,

Pauline, Isabelle, Jean-Christophe, ses enfants, et leurs conjoints,

ses six petits-enfants,

sa famille bulgare et tous ses parents et alliés

vous font part du décès du

docteur Stephan GAVRILOV
anesthésiste-réanimateur,

survenu le 3 août 2024.

La cérémonie religieuse sera célébrée le jeudi 8 août, à 15 h 30, en l'église Saint-Jean-Baptiste de Luxey, suivie de l'inhumation au cimetière.

Nous ne t'oublierons jamais.

La famille remercie toutes les personnes qui s'associeront à sa peine.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Rhuis (Oise).

Jean-Baptiste et Jessica Goyard,
Charlotte Goyard,
Camille Goyard,
ses enfants,

Camila, Luca, ses petits-enfants,

Mme Isabelle Goyard, sa sœur,

ont la profonde tristesse de vous faire part du décès de

Jean-François GOYARD
maire de Rhuis,
vice-président de la CCPOH
(Communauté de communes des pays d'Oise et d'Halatte),

survenu le 3 août 2024, à l'âge de 70 ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le jeudi 8 août, à 15 heures, en l'église de Rhuis.

Merci de n'offrir ni plaques ni fleurs artificielles.

Plouha (Côtes-d'Armor).

On nous prie de faire part du décès de

Bénédicte JOBBÉ-DUVAL
née Bazin,

survenu le lundi 5 août 2024, à l'âge de 73 ans.

De la part de : Charlotte et Morgane, ses filles, ses gendres et ses petits-enfants.

La cérémonie religieuse sera célébrée le vendredi 9 août, à 14 h 30, en l'église de Pléguien (Côtes-d'Armor).

Saint-Bonnet-de-Joux, Cluny (Saône-et-Loire).
Thiel-sur-Acolin (Allier).

Ghislaine Labarre, née Nouel de Buzonniere, son épouse,

Isabelle et Thierry Sonnier,
Bénédicte Labarre et Pierre-Benoît Montassier,
ses enfants,

Nicolas, Antoine, Charlotte Sonnier,
ses petits-enfants,

Paul et Dominique (†),
Jean et Pascale,
Charles et Laurence,
ses frères et belles-sœurs,
Amaury et Christine de Nouel de Buzonniere,
son beau-frère et sa belle-sœur,

ont la tristesse de vous faire part du décès de

M. Jacques LABARRE

survenu à l'âge de 78 ans.

La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 9 août 2024, à 14 h 30, en l'église de Saint-Bonnet-de-Joux.

Pas de plaques, fleurs naturelles uniquement.

Brigitte Pronost, née Boulet, son épouse,

Véronique et Philippe, ses enfants,
Jean-Bernard et Sabine, leurs conjoints,
Claire-Marine, Geoffroy, Antoine et Stanislas, ses petits-enfants, leurs familles et amis

ont l'immense tristesse de faire part du décès de

Jean Pierre PRONOST
X 63,
officier de la Légion d'honneur,
chevalier de l'ordre national du Mérite,

survenu le 3 août 2024, à Paris.

La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 9 août, à 14 h 45, en l'église Notre-Dame-de-Grâce-de-Passy, 10, rue de l'Annonciation, à Paris (16ᵉ).

Cet avis tient lieu de faire-part.

La famille Willemetz,
Christiane, sa sœur,
Jean Louis, Karine, et Éléonore, Romane, Baptiste et Louis

ont la tristesse de vous faire part du rappel à Dieu de

Laura WILLEMETZ

décédée le 27 juillet 2024, à l'âge de 80 ans.

Une messe a été célébrée le 1ᵉʳ août 2024, en l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, à Nice.

La douleur de l'avoir perdue ne doit pas nous faire oublier le bonheur de l'avoir connue.

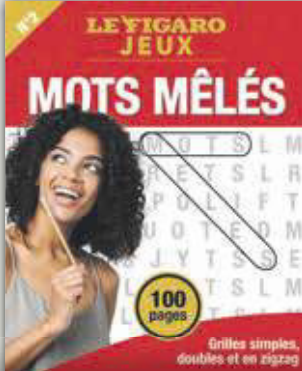
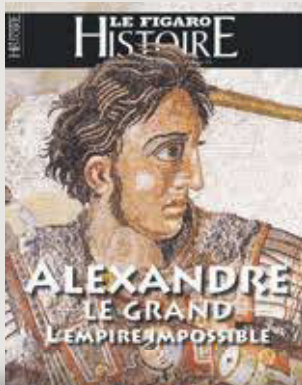
remerciements

Biarritz (Pyrénées-Atlantiques).

Francis et Annie Balsegur, son fils et sa belle-fille,
Nancy, Xavier et Malika, ses petits-enfants,
Maxance, Alexane, Dorian, ses arrière-petits-enfants,
Aléanore, son arrière-arrière-petite-fille,

très touchés par les marques de sympathie que vous leur avez témoignées lors du décès de

Mme Paule BALSEGUR
née Chabrot,

vous prient de trouver ici l'expression de leurs sincères remerciements.

Comment les think-tanks conservateurs américains tentent de préparer Trump 2

Le 30 mai dernier, Michael McKenna, ancien cadre de la première Administration Trump, nous retrouve à une terrasse de café jouxtant l'imposant bâtiment de la « Fondation de l'Héritage » à Washington DC. Dans la fournaise de l'été washingtonien, en pleine campagne électorale, nous nous sommes donné rendez-vous pour qu'il raconte comment cette « vieille dame » conservatrice du monde des think-tanks, fondée dans les années 1970 et liée historiquement à Ronald Reagan, s'est

lancée, avec plus d'une centaine d'institutions, dans la préparation d'une seconde présidence trumpienne sous le titre (depuis diabolisé) de « Projet 2025 ».

À l'initiative de son président, Kevin Roberts, un conservateur connu pour ses diatribes antiglobalistes, Heritage a publié un épais pavé de 900 pages de propositions. On y trouve des mesures musclées inspirées des discours de Donald Trump, comme la mobilisation de l'armée pour assurer la déportation de millions d'illégaux. Mais aussi d'autres suggestions nullement validées par son équipe, comme par exemple le retrait total du marché de la pilule abortive. L'obsession de « la paix » face à Vladimir Poutine, portée par un Kevin Roberts qui a tout fait pour bloquer le paquet d'aide à l'Ukraine, teinte aussi le projet au grand dam des reaganiens de l'équipe de l'ancien président.

À travers la presse américaine, ce Projet 2025, supervisé par Heritage, qui vise aussi à recruter des milliers de candidats pour peupler une future Administration Trump, a suscité un torrent de critiques acerbes, beaucoup de journalistes dénonçant un plan de *« l'extrême droite américaine »* pour détruire la République avec *« une armée de zélotes »*.

« Y a-t-il vraiment quelqu'un en ville qui croit à cette fable ? », s'esclaffait Michael McKenna en juin. Il expliquait que Heritage avait surtout voulu *« lancer un processus »*, en mettant à disposition du président *« une banque de données de personnalités d'accord avec ses idées »*. *« En 2016, quand j'ai sauté dans le bateau Trump, il y avait trois groupes de gens : ceux qui travaillaient ouvertement contre Trump, ceux qui ne savaient pas comment fonctionne une Administration présidentielle. Et un troisième groupe, qui essayait de mettre en œuvre ses décisions, mais était trop petit. L'idée a été d'augmenter les capacités de ce groupe ! Comme le disait le président Eisenhower, ce n'est pas le plan qui est important, mais la planification »*, a résumé McKenna, notant que *« l'équipe Biden avait fait la même chose en 2020 »*.

« L'idée de préparer la transition n'a rien de nouveau », nous confirmait le vice-président de Heritage, James Carafano. *« Les leçons que nous avons tirées de 2016 ont été qu'un nouveau président doit nommer environ 4 000 personnes à des postes politiques. Or Trump a été très loin de remplir tous ces postes. »* Une académie en ligne, destinée à former les candidats éventuels, a été mise en place. *« Comme nos partis divergent désormais sur tout, la période de grâce des 100 jours n'existe plus et le la d'une présidence est donné dès le premier jour. C'est ce qui s'est passé pour Biden, avec le tsunami de décrets présidentiels signés pour annuler les actions de son prédécesseur »*, poursuit Carafano. *Les accusations démocrates sur le supposé danger que nous ferions peser sur le pays ne font que refléter l'hyperdivision de notre pays, où tout est peint en noir et blanc, et où le Parti démocrate se pense comme la seule force démocratique acceptable. »*

EDUARDO MUNOZ/REUTERS ; FRANCIS CHUNG/POLITICO / AP ; CPI ; CLAREMONT INSTITUTE ; AFPI

Ci-dessus : **dans les couloirs du siège de la Heritage Foundation, à Washington, le 6 juin dernier.**
En vignette, de gauche à droite : **les logos respectifs du Conservative Partnership Institute (CPI), du Claremont Institute et de l'America First P olicy Institute (AFPI).**

Laure Mandeville
Envoyée spéciale à Washington

> La Heritage Foundation s'est lancée, avec plus d'une centaine d'institutions, dans la préparation d'une seconde présidence trumpienne sous le titre de « Projet 2025 ».

Au mois de juillet, alors que la nouvelle candidate démocrate Kamala Harris se saisissait du Projet 2025 comme d'un épouvantail, Trump s'en est désolidarisé, appelant à arrêter le processus et menant même à la démission de Paul Dans, ex-membre de son administration en charge de l'initiative. *« Certaines des choses qu'ils affirment sont absolument ridicules et vertigineuses. Je n'ai rien à voir avec eux »*, a tweeté le président, tandis que la Heritage, embarrassée, annonçait maintenir le recrutement de cadres. La très influente directrice de campagne de l'ancien président Susan Wiles, a elle aussi multiplié les prises de distance, appelant à se référer à la plateforme du Parti républicain.

Selon une enquête du *New Yorker*, c'était pourtant à Mar-a-Lago, résidence floridienne de l'ancien président, que le Centre pour la rénovation de l'Amérique, en partenariat avec l'« Institut pour un partenariat conservateur » (Conservative Partnership Institute), groupe dirigé par l'ancien sénateur Jim DeMint, jadis derrière la constellation des Tea Party, avait lancé le Projet 2025 au printemps 2022. Donald Trump était apparu pour enflammer la foule des invités. Deux ans plus tard, à Washington, il avait encouragé le groupe à préparer la suite.

Pour expliquer l'importance accordée au recrutement des cadres, les conservateurs évoquent tous le traumatisme que fut la *« rébellion »* de la bureaucratie fédérale pendant le premier mandat. « Beaucoup de fonctionnaires fédéraux ont carrément conspiré contre le président », note Arthur Milikh, chercheur à la fondation Claremont, aujourd'hui l'un des poumons intellectuels du trumpisme. *« Les fuites délibérées des conversations présidentielles, le scandale de la supposée collusion russe ont montré la volonté d'un État profond de se dresser contre lui »* pour saboter sa présidence, poursuit-il. *« Il y a eu une forme de confiscation du pouvoir par une quatrième branche du pouvoir non constitutionnelle, l'État administratif »*, déclarait récemment le fameux Paul Dans, aujourd'hui démissionnaire.

Dans et ses coreligionnaires de la droite estiment que cette *« classe permanente »* de bureaucrates, dont Tocqueville avait dénoncé les dangers, s'est arrogé un monopole exorbitant sur le pays. D'où le terme de « contre-révolution » trumpienne utilisé par le patron de la Claremont, Tom Klingenstein. *« Notre but a été de trouver dans les provinces "des combattants" hors de la bulle washingtonienne, en cherchant des mères de famille qui en avaient assez du wokisme dans nos écoles, ou des chefs d'entreprise »* indépendants, a expliqué Dans. Une version moderne de *Monsieur Smith au Sénat* ? Ou un projet mettant l'Amérique sur la voie d'une dictature à la main de Trump ?

L'intellectuel Robert Kagan, qui vient d'écrire un livre sur le risque de dictature que représenterait la métamorphose « antilibérale » du Parti républicain, opte pour la deuxième proposition, voyant dans *« tout ce que fait le candidat républicain un immense danger »*. Il prédit *« la mise en place d'un système autoritaire qui détruirait graduellement le projet des Pères fondateurs »* si Trump gagne, sans expliquer exactement pourquoi les contre-pouvoirs ne fonctionneraient pas. *« Le grand danger, c'est la perte de légitimité des institutions »*, s'inquiète l'intellectuel conservateur David Goldman, qui s'apprête à voter pour Trump mais s'interroge sur ce qui se passerait *« s'il instrumentalisait la justice »*.

> **« Les leçons que nous avons tirées de 2016 ont été qu'un nouveau président doit nommer environ 4 000 personnes à des postes politiques. Or Trump a été très loin de remplir tous ces postes »**
>
> **James Carafano**
> Président de la Heritage Foundation

« La gauche a ouvert une brèche en lançant des procès très politiques, mais j'espère que Trump ne s'engouffrera pas dedans », note aussi le directeur de la maison d'édition Encounter Books, Roger Kimball, qui relativise les accusations de Kagan, rappelant que *« chaque candidat républicain depuis Reagan a été traité de Hitler ! »* Michael McKenna rejette plus prosaïquement les prophéties démocrates sur le *« danger des zélotes trumpistes »* en notant que les nominations politiques vont toucher 4000 cadres sur 2,4 millions de fonctionnaires, et qu'il n'est même pas certain que le chiffre sera atteint.

À l'institut America First, nous interrogeons Robert Wilkie, ex-ministre de Trump chargé des vétérans. Ce poids lourd de la première Administration trumpienne, fier de ses racines françaises, qui voue une immense admiration au général de Gaulle, qualifie de *« ridicules »* les accusations sur l'imminence d'une dictature trumpiste et dit *« préparer »* sa deuxième présidence sur le modèle du premier mandat, tout en prenant ses distances avec le projet 2025, qu'il *« n'a pas lu »*. Notant qu'il ne *« parle en aucun cas pour Trump »*, il souligne que l'institut America First est peuplé *« d'hommes d'action »* qui ont déjà joué un rôle clé, comme l'ancien représentant au commerce Bob Lighthinzer ou lui-même. Wilkie explique qu'il *« sera ce mois-ci à Tokyo, puis en Europe centrale, pour échanger et communiquer sur les intentions de l'équipe républicaine face aux puissances autoritaires montantes de Chine, de Russie et d'Iran. L'Occident est dans une situation plus dangereuse qu'elle ne l'a jamais été depuis la crise de Cuba »*.

Il affirme qu'il va falloir *« réarmer d'urgence »* après *« l'effondrement historique du budget militaire »* sous Biden et annonce une politique de grande fermeté, si Trump gagne, *« le réarmement est prévu par la plateforme républicaine »*, dit-il. Cela impliquera *« de recruter et remobiliser les forces armées »*, qui ont été soumises sous Biden, dénonce-t-il, à une *« véritable entreprise de sape interne »* sous la pression des projets sociétaux centrés sur la diversité sexuelle et ethnique (DEI) *« qui sapent le moral des armées et freinent le recrutement »*. Il raconte comment il bataille pendant trois ans avec le Congrès pour stopper la gauche, qui voulait effacer les citations de Lincoln des bâtiments du Département des vétérans sous prétexte que *« c'était un sexiste »*.

J'ai résisté mais dès que l'Administration Biden est arrivée, les maximes de Lincoln ont disparu de 172 hôpitaux, dit-il consterné. *« Il y a beaucoup de travail devant nous »*, conclut Wilkie, notant que « ces questions culturelles sont aussi inscrites dans la plateforme du Parti républicain ». ■

Retrouvez demain :
Il était une fois le clan Trump et son improbable « patriarche »

Les émeutes de Southport montrent combien nos sociétés sont fracturées par l'immigration de masse

FRANÇOIS-JOSEPH SCHICHAN

Les violentes émeutes anti-immigration au Royaume-Uni sont le résultat de l'incapacité de la classe dirigeante à traiter politiquement la question de l'immigration, analyse l'ancien diplomate au Royaume-Uni.

Les émeutes anti-immigration au Royaume-Uni révèlent au grand jour les divisions profondes de la société britannique sur la question migratoire et l'incapacité de la classe politique à y apporter des réponses.

Le meurtre des trois fillettes à Southport par un fils d'immigrés rwandais, qui a provoqué ces émeutes, a été l'étincelle tragique au sein d'une société devenue une véritable poudrière. Au cours des dernières décennies, le Royaume-Uni a connu une immigration de masse qui a peu d'équivalents parmi les grands pays démocratiques occidentaux.

Jamais la population britannique n'a été consultée sur ce choix délibéré qu'ont fait tous les gouvernements successifs, conservateurs comme travaillistes. Malgré la promesse du Brexit de *«reprendre le contrôle»* des frontières pour limiter l'immigration, c'est en 2023, sous un gouvernement conservateur, qu'a été battu le record d'entrées légales nettes au Royaume-Uni, qui se chiffre à près de 700 000 individus. Cette immigration massive a été imposée aux Britanniques. Quiconque s'y opposait était – et est toujours – qualifié de raciste.

Pendant longtemps, le Royaume-Uni a connu des niveaux élevés d'immigration sans, semble-t-il, en payer les conséquences. Contrairement à la France, le pays offrait l'image d'un multiculturalisme heureux, avec ses communautés immigrées visibles mais intégrées. En réalité, les divisions internes à la société britannique augmentaient peu à peu en intensité.

Ce multiculturalisme heureux en apparence a eu un prix élevé : celui des renoncements successifs aux valeurs démocratiques – par exemple en laissant la loi islamique s'appliquer en partie dans certains quartiers ou encore en faisant preuve d'une tolérance coupable à l'égard de certains islamistes radicaux. D'une manière générale, le Royaume-Uni a donné de plus en plus de droits exceptionnels aux nouveaux arrivants, tout en sanctionnant socialement ceux qui s'opposaient à l'immigration. Cette tension ne pouvait qu'aboutir au point de rupture où nous sommes aujourd'hui.

Face aux émeutes, le nouveau premier ministre britannique, élu il y a à peine un mois, a eu raison de s'impliquer et de s'exprimer à plusieurs reprises pour tenter de calmer les esprits et de faire revenir l'ordre. Mais ses interventions ont eu l'effet inverse : en refusant de nommer le problème sous-jacent à ces émeutes et en limitant la question posée par les meurtres tragiques de ces trois fillettes à un problème lié à «l'extrême droite», Keir Starmer a nié la souffrance légitime d'une grande partie de la population de l'Angleterre.

« Les travaillistes comme les conservateurs ont poursuivi la même politique en f aveur de l'immigration de masse malgré les messages clairs envoyés par l'électorat britannique, notamment lors du référendum sur le Brexit de 2016 »

Pour le gouvernement travailliste, la responsabilité des émeutes est attribuée tour à tour à Nigel Farage, à l'extrême droite, à Vladimir Poutine, aux réseaux sociaux – mais jamais à la cause réelle des émeutes, c'est-à-dire l'immigration de masse. Le gouvernement entend déployer des moyens démesurés pour stopper ces émeutes – surveillance massive, assignations à résidence, censure sur les réseaux sociaux, mobilisation totale du système judiciaire et carcéral. Cette détermination à «punir l'extrême droite» tranche avec l'impuissance à traiter le problème sous-jacent.

Keir Starmer, qui vient d'être élu, ne peut certainement pas être tenu pour directement responsable des incidents de Southport. Mais il incarne une certaine élite dirigeante qui prône depuis des décennies l'immigration de masse. Lui et son gouvernement, ainsi qu'une grande partie de l'opposition conservatrice, ont une incapacité idéologique à parler de la réalité telle qu'elle se présente aujourd'hui.

Le problème fondamental de cette situation est que, au Royaume-Uni, cette colère ne trouve pas de débouché politique et électoral. Les travaillistes comme les conservateurs ont poursuivi la même politique en faveur de l'immigration de masse malgré les messages clairs envoyés par l'électorat britannique, notamment lors du référendum sur le Brexit, en 2016. Or, les peuples se révoltent lorsqu'ils ne se sentent pas écoutés.

La situation actuelle au Royaume-Uni n'est peut-être pas le début d'une guerre civile, comme certains l'affirment, mais constitue un avertissement sur les conséquences de l'immigration de masse sur nos sociétés démocratiques occidentales. Le modèle britannique du multiculturalisme, comme le modèle français, a échoué sur toute la ligne. L'immigration de masse détruit la confiance entre les individus, qui est l'un des biens communs fondamentaux de nos démocraties. Elle transforme des sociétés cohérentes en sociétés incohérentes. Cela aboutit à la fragmentation sociale dont les émeutes de ces derniers jours sont un triste symptôme.

Se limiter à une répression contre ceux qui mettent en évidence cette réalité, comme le fait aujourd'hui le gouvernement britannique, ne peut que renforcer le problème. Maintenir l'ordre est un objectif légitime et nécessaire, mais il importe surtout de traiter les causes de ce malaise profond. Si nos gouvernements, au Royaume-Uni comme en France, ne se consacrent pas à cette tâche urgente, alors les événements qui ont débuté à Southport nous montrent à quoi pourrait ressembler le monde de demain. ■

Il faut se préparer au retour de l'ISF, et c'est catastrophique

PHILIPPE MANIÈRE

Alors que la gauche et le RN appellent de leurs vœux le rétablissement d'un impôt sur la fortune, le chef d'entreprise* alerte sur les dangers d'une telle mesure : en plus d'inciter les plus riches à l'exil fiscal, elle pousserait les patrons à prendre de mauvaises décisions dans la gestion de leurs entreprises.

Sans doute faut-il se préparer au retour de l'ISF : la gauche le veut, le RN y est favorable, et, entre tribut à payer à une éventuelle coalition et nécessité budgétaire, on sent bien que le reste de l'Hémicycle n'est pas très loin de consentir à son rétablissement sous une forme ou sous une autre. Cette perspective ne semble pas beaucoup ébranler les observateurs. Pourtant, sa matérialisation serait catastrophique pour le pays. Disons-le avant qu'il ne soit trop tard !

Pour se convaincre du caractère dévastateur de l'ISF (impôt qui n'existe, d'ailleurs, presque nulle part ailleurs en Europe, ni même dans l'OCDE), les Français ont un avantage sur leurs voisins : il leur suffit… de regarder en arrière. Notre pays a en effet pratiqué l'ISF durant trente-cinq ans (avec une brève éclipse entre 1986 et 1989) avant de l'abolir en 2017 pour le remplacer par l'IFI, qui ne frappe que le patrimoine immobilier. Le moins qu'on puisse dire est que l'expérience a été très modérément probante, avec un impact bien plus important qu'on ne l'imagine souvent faute de compréhension de la psychologie des investisseurs (ce qui est bien connu), mais aussi des chefs d'entreprise (ce qui l'est moins).

Car c'est bien de psychologie qu'il s'agit ! Contrairement à ce que beaucoup croient naïvement, les acteurs économiques ajustent toujours leurs comportements aux signaux qu'on leur envoie. On sait ainsi que l'assiette d'un impôt qui «mord» durement le contribuable tend à se dérober, et cela n'a pas manqué de se manifester à la fin du siècle dernier, en particulier avec le transfert vers la Belgique et la Suisse de nombre de familles françaises très aisées s'installant alors à Uccle, Ixelles ou Cologny, communes devenues en vingt ans des mini-Neuilly-sur-Seine. Le départ de ces gros contribuables n'a pas seulement privé la France de la recette d'ISF espérée, mais aussi de l'impôt sur le revenu et de la TVA dont ils s'acquittaient, après leur départ, entre les mains du roi des Belges ou de Confédération helvétique plutôt qu'à Bercy. Au-delà, ce sont des dizaines de milliards d'investissements qui nous ont échappé : une fois délocalisé, un expatrié ne regarde plus son pays d'origine avec la moindre faveur – surtout s'il pense qu'il en a été chassé par une taxation confiscatoire… – et incline à placer ses encaisses partout dans le monde, arbitrant plus volontiers entre Corée et Californie qu'entre Bretagne et Occitanie.

Mais il faut aller plus loin que cet impact «macro» lié à l'exil, parfaitement documenté et à propos duquel le déni n'est plus possible. Sur le plan «micro», l'ISF a aussi durablement et profondément perturbé le fonctionnement et compromis la prospérité des entreprises dont les propriétaires avaient, eux, choisi de rester en France. En voulant s'«adapter» à l'ISF pour en limiter l'effet sur leur patrimoine, de très nombreux chefs d'entreprise ont pris des décisions de gestion absurdes dont leurs sociétés ont ensuite payé le prix, et avec elles le pays tout entier. En voici trois illustrations, parmi d'autres.

1. Syndrome du boss octogénaire : beaucoup de patrons sont demeurés trop longtemps à la tête de leur entreprise. Le dispositif d'exonération de l'«outil de travail» leur permettait en effet d'échapper à l'impôt tant qu'ils conservaient un pourcentage significatif de leur entreprise et y avaient le statut de «dirigeant». Symétriquement, s'ils organisaient une transmission, le patrimoine qu'ils avaient patiemment constitué était ipso facto assujetti à un ISF difficile à payer avec le seul revenu de leurs placements. Ils sont donc restés aux commandes, empêchant leur entreprise de prendre les tournants requis par la marche du monde, et freinant la nécessaire mobilité du capital.

2. Syndrome du cousin Gontrand DRH : pour que des membres de leur famille devenus coactionnaires au fil des successions bénéficient eux aussi de l'exonération, nombre de chefs d'entreprise ont accepté de les nommer à des postes de responsabilité alors même que leurs compétences n'étaient pas à la hauteur. Cela a dégradé la qualité de la gestion, mais aussi des choix stratégiques opérés par l'entreprise.

3. Syndrome du panier percé : dans bien des cas, des membres de la famille qu'on ne pouvait pas «caser» dans l'entreprise (et/ou qui ne possédaient qu'une participation trop faible pour se prévaloir de l'exonération) ont poussé à une distribution élevée de dividendes, seule à même de leur permettre de s'acquitter de leur ISF. Se vidant ainsi de sa trésorerie, l'entreprise n'a pas pu investir autant qu'elle l'aurait dû, au risque de perdre pied par rapport à la concurrence.

Ces conséquences indirectes, mais bien réelles, de l'ISF ont affaibli notre tissu de PME et d'ETI, avec un impact spécialement fort sur l'emploi en région. Il serait irresponsable de leur donner une nouvelle vie. On nous opposera qu'il suffit de ne pas retomber dans le «piège» des exonérations conditionnelles. Ce n'est tout simplement pas possible : si l'on taxe le patrimoine professionnel comme les autres patrimoines alors qu'il produit naturellement un rendement limité, on assistera à un exil massif (ou à une avalanche de ventes de PME à des étrangers) mais aussi, pour les entreprises dont les actionnaires restent en France, à la généralisation du «syndrome du panier percé» : dividendes exagérément généreux, investissement productif à l'arrêt, faillite inévitable à terme.

La vérité est que l'ISF est, comme l'avait dit François Fillon, un *«impôt imbécile»*, mais aussi qu'il ne peut se passer d'exceptions… lesquelles aboutissent à des choix stupides. Le rétablir serait une énorme bêtise dont seuls nos voisins et rivaux économiques auraient des raisons de se frotter les mains. ■

** Philippe Manière est président de Vae Solis Communications.*

LE FIGARO

Dassault Médias
(actionnaire à plus de 95 %)
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Président-directeur général
Charles Edelstenne
Administrateurs
Thierry Dassault,
Olivier Costa de Beauregard,
Benoît Habert,
Rudi Roussillon

SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS
(société éditrice)
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Président
Charles Edelstenne
Directeur général, directeur de la publication
Marc Feuillée

Directeur des rédactions
Alexis Brézet
Directeur délégué de la rédaction
Vincent Trémolet de Villers
Directeurs adjoints de la rédaction
Gaëtan de Capèle (Économie), Laurence de Charette (pôle audiovisuel), Anne-Sophie von Claer (Style, Art de vivre, F), Philippe Gélie (International), Anne Huet-Wuillème (Édition, Photo, Révision, DA), Jacques-Olivier Martin (directeur de la rédaction du Figaro.fr), Étienne de Montety (Figaro Littéraire), Bertrand de Saint-Vincent (Culture, Télévision), Yves Thréard (Enquêtes, Opérations spéciales, Sports, Sciences).

Directeur artistique
Pierre Bayle
Rédacteur en chef
Frédéric Picard (Web)
Directeur délégué du pôle news
Bertrand Gié
Éditeurs
Robert Mergui
Anne Pican

FIGAROMEDIAS
23-25, rue de Provence, 75009 Paris
Tél. : 01 56 52 20 00
Fax : 01 56 52 23 07
ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité
Président-directeur général
Aurore Domont
Direction, administration, rédaction
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Tél. : 01 57 08 50 00
direction.redaction@lefigaro.fr

Impression L'Imprimerie, 79, rue de Roissy 93290 Tremblay-en-France
Midi Print, 30600 Gallargues-le-Montueux
ISSN 0182-5852
Commission paritaire n° 0426 C 83022
Pour vous abonner Lundi au vendredi de 7 h à 18h ; sam. de 8 h à 13 h au 01 70 37 31 70. Fax : 01 55 56 70 11.
Gérez votre abonnement, espace Client : www.lefigaro.fr/client
Formules d'abonnement pour 1 an – France métropolitaine
Club Prestige : 599 €. Club : 529 €. Semaine : 415 €. Week-end Prestige : 429 €. Week-end : 359 €.

LE TRI + FACILE

Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.
Origine du papier : Allemagne. **Taux de fibres recyclées :** 100%.
Ce journal est imprimé sur un papier UPM porteur de l'Ecolabel européen sous le numéro FI/011/001. **Eutrophisation :** Ptot 0.002 kg/tonne de papier.

Ce journal se compose de :
Édition nationale
1er cahier 18 pages
Cahier 2 Économie 6 pages
Cahier 3 Spécial JO 10 pages

Hugues Maillot

Fin juillet 1945, le navire américain sombre en mer des Philippines, torpillé par un sous-marin japonais.

Une partie de l'équipage du croiseur américain USS *Indianapolis*, en juillet 1944. Le navire sera chargé de transporter, fin juillet 1945, une masse critique d'uranium 235 pour la bombe atomique qui sera larguée sur Hiroshima le 6 août. US NAVY

Les quatre jours en enfer des marins de l'USS « Indianapolis »

Tapi dans les entrailles de son sous-marin *I-58* à fleur d'eau, le capitaine Mochitsura Hashimoto ronge son frein. Le submersible, un des quatre rescapés de la marine japonaise à la fin de la Seconde Guerre mondiale, cherche désespérément une cible au périscope, dans les eaux troubles du Pacifique. Depuis sept mois qu'il en est aux commandes, l'officier supérieur n'a connu pratiquement que des échecs. Harcelé quotidiennement par les bombardiers B-29 américains, il n'a pu faire surface que quelques heures par jour au cours de ses différentes missions. À son tableau de chasse, un porte-avions d'escorte et un gros pétrolier.

Mais ce 29 juillet 1945, la chance de Hashimoto allait tourner. Peu avant minuit, le *I-58* croise en mer des Philippines. *« Par tribord, à 90 degrés, navire ennemi probable ! »*, s'écrie le navigateur de quart. Le sous-marin plonge immédiatement à 20 mètres et le commandant confirme la cible. *« Cette fois-ci, je l'ai »*, jubile-t-il. Tel un grand prédateur marin, le *I-58* s'approche silencieusement de sa proie. Arrivé à moins de 2 000 mètres, il lâche six torpilles en éventail, à trois secondes d'intervalle. Il est exactement minuit passé de deux minutes. Le submersible refait surface pour admirer le spectacle : deux colonnes d'eau s'élèvent au loin, suivies de brûlants éclairs orange. *« Touché ! »* (1)

Treize jours plus tôt, à l'autre bout du globe, le croiseur lourd USS *Indianapolis* s'apprête à appareiller depuis la côte ouest des États-Unis. Les 1200 hommes d'équipage embarquent avec l'insouciance de ceux qui savent que la guerre touche à sa fin. Pourtant, le navire amiral de la flotte américaine du Pacifique est chargé d'une cargaison ultrasecrète, que personne, pas même son commandant, le capitaine de vaisseau Charles Butler McVay, ne connaît. *« Vous ne saurez pas en quoi consiste ce chargement, mais il a plus de valeur que votre navire »*, lui a-t-on dit avant de partir. En réalité, cet objet de petite dimension va même bouleverser la face du monde : il s'agit d'une masse sous-critique d'uranium 235, futur cœur de Little Boy, la bombe atomique d'Hiroshima.

Parfois, les requins se contentent de bousculer les marins. D'autres fois, en un éclair, ils se saisissent de l'un d'entre eux et l'emportent par le fond, laissant une gerbe d'eau pourpre derrière eux

Après une escale à Pearl Harbor, l'*Indianapolis* dépose son précieux chargement sur l'île de Tinian. Le trajet de retour doit se faire par Guam puis Leyte, aux Philippines. Une atmosphère légère règne à bord, où l'équipage savoure la réussite de sa mission, sans savoir réellement en quoi elle avait consisté. Passé Guam, le croiseur est pourtant vulnérable : il ne possède ni matériel de détection sous-marine ni escorte. *« Ce n'est pas nécessaire »*, avait-on rétorqué au capitaine McVay. Alors que la nuit se fait sombre, une douce léthargie s'empare du monstre de métal, entre les mains expertes des marins de quart.

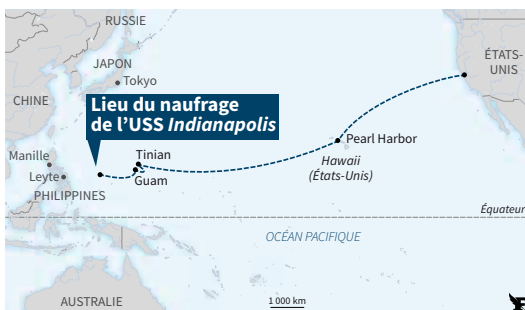
Peu après minuit, une forte explosion secoue l'avant de l'*Indianapolis*. Puis une seconde à l'arrière. Sur la passerelle, les marins sont projetés en l'air. McVay, qui a l'habitude de dormir dans le plus simple appareil, se précipite dehors complètement nu. Pas de panique sur le pont, malgré les bruits étranges qui montent du fond du navire, ce qui n'est jamais bon signe. Le commandant donne l'ordre d'envoyer un message de détresse et descend dans sa cabine se rhabiller. Quand il remonte, la situation s'est dramatiquement détériorée. Après avoir retardé l'échéance au maximum, McVay ordonne l'abandon.

Les entrailles du navire sont le théâtre d'un véritable film d'horreur. Les cadavres et corps de blessés gisent partout, leurs membres tordus par la violence des chocs, leurs visages convulsés. Dans les coursives obscures, des marins délirants sous l'effet de la fumée trébuchent, d'autres se débattent comme des poulets sans tête. Certains hurlent en perdant leur sang ou meurent en silence.

La plupart des rescapés se réunissent à l'arrière du navire alors qu'il s'enfonce progressivement. Dans un étrange réflexe, l'un des intendants est sorti de sa cabine avec… sa robe de chambre et une bouteille de scotch. Cueillis dans leur lit par les explosions, beaucoup sont nus ou vêtus d'un simple caleçon. Personne n'avait réellement prévu d'évacuer le navire. L'immense carcasse du croiseur s'incline à 60 puis 90 degrés. Le grand vide sombre et huileux de la mer semble bien plus effrayant que le navire qui se brise sous leurs pieds. Douze minutes après avoir été touché, il disparaît dans les profondeurs, laissant 800 hommes à la dérive.

La superficie de l'océan Pacifique est supérieure à la totalité des terres émergées du globe. Les plus grands fonds atteignent 10 000 mètres. La terre la plus proche se situe à au moins 450 kilomètres de l'endroit où l'*Indianapolis* a coulé. Les survivants sont dispersés sur plusieurs kilomètres. Leur premier ennemi fut le mazout, déversé dans la mer après le naufrage. Il s'étend partout en une nappe visqueuse, empestée et irritante. Ceux qui en avalent vomissent pendant des heures. À cet instant, l'obscurité couvre heureusement l'étendue du désastre. Mais au petit matin, elle apparaît crûment aux yeux de tous.

Chacun réagit selon sa nature : les uns geignent de terreur ou semblent résignés. Les autres adoptent une attitude de défi ou manient l'humour comme un bouclier. Un marin sort un dollar détrempé de son portefeuille : *« Une tournée de bière pour tout le monde ! »*, s'écrit-il. Dans leur malheur, certains ont eu plus de chance que d'autres. Plusieurs marins, dont le capitaine McVay, ont trouvé refuge sur des radeaux, ou des embarcations de fortune. Comme tous, ils souffrent rapidement de la soif et du soleil, qui brûle la peau et les yeux, les rendant partiellement aveugles. Mais ils échappent au moins à un autre fléau : les requins.

Les terribles prédateurs font leur apparition dès le premier matin, convergeant de plusieurs kilomètres à la ronde. *« Certains mesuraient près de cinq mètres »*, a témoigné en 2013 pour la BBC Loel Dean Cox, survivant de 19 ans à l'époque du naufrage. Au début, les squales se nourrissent surtout de cadavres. Puis ils s'attaquent aux vivants. *« Nous perdions trois ou quatre hommes chaque jour et chaque nuit »*, se souvient le rescapé. Leurs nageoires blanchies par le soleil tournent autour des petits groupes éparpillés. Parfois, ils se contentent de bousculer les marins. D'autres fois, en un éclair, ils se saisissent de l'un d'entre eux et l'emportent par le fond, laissant une gerbe d'eau pourpre derrière eux.

311 rescapés sur 1200 hommes d'équipage ont été récupérés par la marine américaine, quatre jours après la destruction du croiseur américain par un sous-marin japonais au milieu de la mer des Philippines. PIEMAGS/ALAMY VIA REUTERS CONNECT

Le deuxième jour, chacun s'accroche au message de détresse émis la nuit du naufrage : les secours vont bien finir par arriver. Ils ignorent que les transmissions avaient été coupées par l'explosion. Et que l'heure d'arrivée précise de l'*Indianapolis* n'avait pas été communiquée à Leyte en amont du départ. Personne là-bas ne s'inquiéterait outre mesure de leur retard. À mesure que les heures passent, les éléments font leur office : le soleil fait enfler et éclater les lèvres, gonfler les paupières et brûle le visage. *« Le jour, il faisait si chaud qu'on priait pour qu'il fasse nuit, et la nuit, si froid qu'on priait pour qu'il fasse jour »*, résume Loel Dean Cox auprès de la BBC.

Alors que chacun s'était jusqu'ici abstenu de considérer l'eau de mer comme une option, l'état de certains leur font élaborer des théories complètement délirantes. *« Si on garde un peu d'eau dans le creux de la main, est-ce que le soleil ne va pas évaporer le sel ? »*, demande l'un d'eux. D'aucuns se laissent tenter par une petite gorgée, puis une plus grosse. Ils meurent rapidement mais dans d'atroces souffrances. Le troisième jour, beaucoup quittent le monde de la raison pour celui de la folie. Des marins aperçoivent une île avec un petit hôtel, qu'ils entreprennent d'appeler pour réserver une chambre. Un autre plonge soudain dans les eaux, pensant avoir perdu ses clés de voiture. Il ne remontera jamais.

Le quatrième jour, les précieux gilets de sauvetage deviennent des engins de mort. Imbibés d'eau, ils entraînent leur porteur par le fond, trop faible pour s'en dépêtrer. Quand ce n'est pas la vie, l'espoir quitte peu à peu les naufragés. Mais la fin de leur calvaire approche. Jeudi à la mi-journée, comme souvent, un avion survole leur position à haute altitude. Jusque-là, aucun n'a remarqué leur présence. Mais celui-ci fait brusquement demi-tour. Il a repéré une tache d'huile dans la mer. Des visages apparaissent. Les heures qui suivent, d'autres avions se succèdent. Puis des navires. Peu après minuit, le sauvetage commence. Exactement quatre jours, soit 96 heures, après le naufrage.

Ce jour-là, les sauveteurs recueillent 311 rescapés dans un état pitoyable. Ils assistent aussi à des scènes ubuesques, comme celle de cet homme juché au sommet d'une pyramide de bouées tel un cavalier, qui refuse de monter à bord car il *« attend un ami qui doit (le) rejoindre »* et qu'il ne veut pas *« le décevoir »*. Ou cet autre marin qui pense que sa jambe a été emportée par un requin. Quand on lui fait remarquer qu'il possède bien ses deux membres, il hausse les épaules et se met à marcher.

Rapidement, les questions prennent la place du deuil et de la stupéfaction. Comment un tel navire a pu voyager sans escorte ? Pourquoi n'a-t-il pas été porté disparu plus tôt ? Cet événement démontrait surtout les failles de la marine américaine. Il fallait donc un bouc émissaire et ce fut le capitaine de vaisseau Charles Butler McVay. Après la convocation d'une commission d'enquête, le commandant de l'*Indianapolis* fut traduit en cour martiale et jugé coupable de la perte du navire. Si cette décision ne fut pas assortie de sanctions, elle poussa au suicide le pauvre homme en 1968. Son nom et son honneur furent finalement lavés en 2000, à l'issue d'une longue compagne de réhabilitation menée par les survivants. ■

(1) Ces échanges sont tirés du livre « Huit cents hommes à la mer », de Richard F. Newcomb (1972). L'auteur a utilisé les récits des témoins et les minutes du conseil de guerre devant lequel fut traduit le capitaine du navire torpillé, pour reconstituer avec fidélité le drame de l'« Indianapolis ».

Retrouvez demain notre nouvelle série :
Enquête sur le chasseur sans tête

LE FIGARO économie

RUSSIE
LA PÉNURIE DE MAIN-D'ŒUVRE POUSSE MOSCOU À RECRUTER JUSQU'EN AFRIQUE PAGE 21

CONCURRENCE
GOOGLE RECONNU COUPABLE D'ABUS DE POSITION DOMINANTE AUX ÉTATS-UNIS PAGE 24

Pourquoi Macron veut que les Français travaillent plus

Malgré un taux d'emploi inégalé depuis un demi-siècle et des succès sur le chômage et l'apprentissage, les Français travaillent toujours moins que leurs voisins.

Depuis dix-huit mois, le rythme des créations d'emplois se tasse, comme vient de le confirmer la dernière statistique de l'Insee ce mardi. Mais si l'on regarde plus en profondeur, depuis le début de son mandat, Emmanuel Macron peut se targuer d'avoir réduit le chômage autour de 7,5 %, d'avoir massivement développé l'apprentissage et porté le taux d'emploi des 15-64 ans à un niveau inégalé depuis près de cinquante ans. Pourtant, le chef de l'État estime que les Français devraient travailler plus. Son ministre de l'Économie démissionnaire, Bruno Le Maire, juge que nos problèmes de déficits seraient réglés si nous fournissions autant d'heures de labeur que les Allemands. Car les chiffres sont sans appel : les Français travaillent moins, pendant l'année et tout au long de la vie, que leurs voisins. Cette double ambition du plein-emploi et du travailler plus se heurte à l'incertitude politique que le président a lui-même provoquée avec la dissolution. Rien ne garantit que le prochain gouvernement poursuivra ce chemin.

→ LA POLITIQUE DE L'OFFRE A PERMIS UN RECUL HISTORIQUE DES TEMPS PARTIELS SUBIS PAGE 20

TAYFUN COSKUN/ANADOLU VIA AFP HEORSHE/TANYA KEISHA/STOCK ADOBE, A. HILSE/A. MANZYUK/REUTERS

Adidas en pleine accélération, Nike trébuche

L'équipementier sportif allemand retrouve des couleurs sous la houlette de son nouveau patron, arrivé en janvier dernier. De son côté, le groupe américain, leader mondial, déçoit. PAGE 22

> FOCUS
LES BOURSES SE RESSAISISSENT APRÈS UN LUNDI NOIR

Les Bourses du monde entier se sont reprises, dans un climat toujours incertain, après un lundi noir. Au total, la correction a effacé quelque 6500 milliards de dollars de valorisation des entreprises cotées en quelques semaines. Après la pire chute de son histoire (-12,4%), la Bourse de Tokyo a fortement rebondi, mardi, avec une hausse de 10,2% pour l'indice Nikkei. Les dirigeants de la Banque du Japon, de l'Agence des services financiers et le ministre des Finances se sont réunis pour tenter de rassurer les marchés sur la santé de l'économie japonaise. Le yen a cédé du terrain face au dollar pour la première fois depuis plusieurs jours.
Aux États-Unis, après de forts reculs, lundi, les indices rebondissaient. Le Nasdaq reprenait 1,41%, le S&P 500 1,42% et le Dow Jones 1,03% en fin de matinée, alors que les investisseurs cherchaient à profiter de prix cassés. Les entreprises de la tech, lourdement sanctionnées ces derniers jours, se sont timidement redressées. Les marchés américains ont repris leur souffle, dans l'attente de davantage de données sur l'économie américaine. La crainte soudaine d'une récession avait entraîné la panique, la veille.
En Europe, les marchés sont restés indécis. Après avoir ouvert dans le vert, le CAC 40 a fini sur un recul de 0,27%, à 7130,04 points, au plus bas depuis mi-novembre, le DAX cédait 0,10% tandis que la Bourse de Londres terminait sur un gain de 0,23%. *«Les marchés sont fébriles et ils devraient le rester encore longtemps»*, prévient Christopher Dembik, conseiller en stratégie d'investissement à la banque Pictet.

FLORENTIN COLLOMP

L'ÉTÉ DU FIGARO

LA VIE D'APRÈS DES MÉDAILLÉS OLYMPIQUES
FRANCK PICCARD, DE LA DESCENTE AUX MONTAGNES RUSSES DE L'ENTREPRENEURIAT PAGE 23

TIKTOK, LA GRANDE PEUR
UNE JEUNESSE HYPNOTISÉE PAR UN ALGORITHME REDOUTABLE PAGE 24

L'HISTOIRE
Elon Musk renonce à transférer le siège de X de Californie au Texas

Elon Musk n'a pas mis sa menace à exécution. La directrice générale de X, Linda Yaccarino, a confirmé aux salariés du réseau social que son siège historique *(photo)* du centre-ville de San Francisco allait fermer ses portes. X va donc déménager… mais pas au Texas. Contrairement à ce qu'avait clamé le serial entrepreneur, X va bel et bien rester en Californie. Les salariés travailleront à San Jose ou à Palo Alto, où se trouve le laboratoire d'intelligence artificielle de Musk, xAI. Mi-juillet, Elon Musk s'était emporté contre une loi interdisant aux écoles californiennes d'informer les parents de l'identité de genre ou de l'orientation sexuelle de leurs enfants. Il avait alors annoncé que X et SpaceX partiraient au Texas, rejoignant Tesla et le complexe industriel du géant de l'aérospatial. La fermeture des bureaux de San Francisco n'est guère une surprise. X est poursuivi pour n'avoir pas réglé des millions de dollars de loyers, et l'immeuble est trop grand pour la petite centaine de salariés qui continue à s'y rendre. Elon Musk a aussi maintes fois dénoncé la dangerosité du quartier de Mid-Market. *«J'en ai assez de zigzaguer entre les gangs de toxicomanes violents»*, disait-il le mois dernier. Espérant revitaliser cette partie du centre-ville, San Francisco avait attiré Twitter et ses milliers d'ingénieurs à Mid-Market en 2012 grâce à des réductions d'impôts. Aujourd'hui, la ville relativise l'impact de ce départ. *«On n'aime jamais voir une entreprise quitter la ville, mais X est désormais bien plus petit»*, affirme au *Washington Post* l'économiste en chef de la métropole. ■

CHLOÉ WOITIER

Washington offre 450 millions de dollars à SK Hynix pour ses puces

Les États-Unis accorderont 450 millions de dollars au géant sud-coréen des semi-conducteurs SK Hynix pour l'aider à construire une usine de conditionnement de puces électroniques dans l'Indiana. Cette subvention est la dernière décernée par le gouvernement américain, qui veut consolider l'avance des États-Unis dans l'industrie des semi-conducteurs, en particulier pour les puces nécessaires au développement de l'intelligence artificielle, à la fois pour des questions de sécurité nationale et pour contrer la concurrence avec la Chine.
L'Administration du président démocrate a déjà approuvé l'octroi de milliards de subventions au conglomérat sud-coréen Samsung, au groupe américain Intel et au géant taïwanais TSMC, alors que Washington tente d'éviter les pénuries de semi-conducteurs, éléments cruciaux pour l'économie mondiale moderne.
L'accord conclu avec SK Hynix, deuxième fabricant mondial de puces mémoire, offre à l'entreprise 450 millions de dollars de financement direct auquel s'ajoutera la possibilité de 500 millions de dollars supplémentaires sous forme de prêts, a précisé le département américain du Commerce dans un communiqué.
L'usine de SK Hynix, installée dans le centre de recherche de l'université Purdue, dans l'Indiana, abritera *«une ligne avancée de conditionnement de semi-conducteurs»* qui fabriquera des puces mémoire à large bande passante (HBM) de nouvelle génération, comblant ainsi *«une lacune critique»* dans la chaîne d'approvisionnement américaine, selon le département du Commerce. SK Hynix, qui domine le marché des semi-conducteurs HBM, est un fournisseur clé de Nvidia, spécialiste américain de puces destinées à l'IA, qui contrôle environ 80 % du marché mondial de ce type de puces.

VALÉRIE COLLET

Emmanuel Macron lors de sa visite de l'usine Aluminium Dunkerque, le 12 mai 2023.

WITT JACQUES/POOL/ABACA

Le long combat de Macron pour faire travailler plus les Français

Thomas Engrand

Malgré les progrès enregistrés ces dernières années, Paris reste à la traîne de ses voisins européens.

C'est une longue ascension où chaque pas, aussi petit soit-il, ne se fait qu'au prix de nombreux efforts. Depuis son arrivée au pouvoir, Emmanuel Macron s'est fixé comme objectif de faire davantage travailler les Français. Un combat mené à coups de politique de l'offre et de réformes douloureuses, où chaque succès reste précaire comme le prouvent les derniers chiffres de l'emploi publiés ce mardi par l'Insee. Au deuxième trimestre, 7900 postes ont été détruits, selon une première estimation, une variation inférieure à -0,1 %. Ce coup d'arrêt ne doit toutefois pas faire oublier les succès engrangés depuis quelques années. Sur un an, le solde des créations est positif de 78 000 et de plus de 1,2 million depuis la crise du Covid.

L'objectif de l'exécutif ne se borne toutefois pas à permettre à toujours plus d'individus de retrouver un emploi, il s'agit également d'allonger le temps de travail des Français tout au long de la vie. Le chantier a été lancé dès l'arrivée au pouvoir d'Emmanuel Macron. La première étape a été la transformation et la montée en puissance de l'apprentissage, dès l'été 2018. À coups de dizaines de milliards d'euros, l'État a donné ses lettres de noblesse à cette formation au sein de l'entreprise et l'a ouverte aux profils les plus diplômés, le but étant de permettre à ces derniers de se mettre au service d'un employeur avec une ou deux années d'avance sur un cursus standard.

> **« La France a toujours un taux d'emploi parmi les plus faibles de l'OCDE. En particulier à cause du faible nombre de seniors en activité »**
>
> **Stéphane Carcillo**
> Chef de la division emploi et revenus à l'OCDE

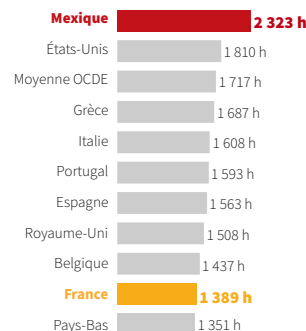
À l'autre bout de la vie active, le locataire de l'Élysée a sacrifié une grande partie de son capital politique pour faire passer la très impopulaire réforme des retraites. Celle-ci obligeant les actifs à attendre deux ans de plus pour pouvoir partir à la retraite. Le tout accompagné de nombreuses mesures pour inciter les patrons à recruter davantage. Un savant mélange de baisse du coût du travail, avec notamment la transformation du CICE en baisse de charges, et de fin de la peur à l'embauche, avec le plafonnement des indemnités de rupture de contrat.

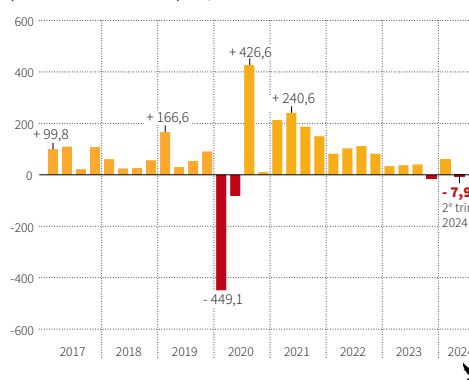
Sept ans après, le chef de l'État peut se targuer d'avoir fait grimper le taux d'emploi des 15-64 ans à 68,4 %. Soit le plus haut niveau depuis que l'Insee mesure cette statistique (1975). Le ministre de l'Économie, Bruno Le Maire, en poste depuis l'arrivée au pouvoir d'Emmanuel Macron, a résumé en une phrase pourquoi ce dernier était prêt à tant de sacrifices pour mener le combat du « travailler plus ». *« Si nous avions un taux d'emploi équivalent à celui de l'Allemagne, nous n'aurions plus de problème de déficit, notre dette se réduirait beaucoup plus rapidement et nous n'aurions globalement plus de problème de finances publiques »*, avait-il souligné l'été dernier.

Malgré les progrès réalisés depuis quelques années, la France a encore d'importantes marges de manœuvre pour faire davantage travailler ses citoyens. Le nombre d'heures moyennes effectuées par salarié y est toujours parmi les plus faibles des pays développés avec 1389 heures par an, contre 1717 en moyenne dans l'OCDE et 1810 aux États-Unis. Rapportés à l'ensemble de la population, les chiffres classent encore plus mal la France. Chaque habitant y a effectué 664 heures en 2023. À titre de comparaison, le chiffre monte à 730 heures en Allemagne, 835 heures aux États-Unis et jusqu'à 1115 au Luxembourg. Paris est toutefois dans la bonne direction puisqu'en 2019 le chiffre était de 640 heures par an en moyenne.

« La France a toujours un taux d'emploi parmi les plus faibles de l'OCDE. En particulier à cause du faible nombre de seniors en activité », explique Stéphane Carcillo, chef de la division emploi et revenus à l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE). Des faiblesses bien comprises par le président de la République. Lors de son dernier passage télévisé à la veille de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, il a tenu à rappeler l'importance de son combat : *« La France est l'un des pays où la quantité de travail par habitant est la plus faible. On n'a pas besoin de continuer à la réduire, on a besoin de continuer à créer de la richesse »*, a-t-il alerté. En cette période d'instabilité politique, ce message était également une mise en garde aux élus qui voudraient revenir sur la politique menée depuis sept ans. Le Rassemblement national (RN) et le Nouveau Front populaire (NFP) se sont par exemple prononcés en faveur d'un retour de l'âge de départ à la retraite à 62 ans. Le bloc de gauche va même plus loin en proposant le *« passage aux 32 heures dans les métiers pénibles ou de nuit immédiatement et son extension par la négociation collective »*. Si l'ascension pour faire davantage travailler les Français est rude, la pente, elle, est glissante. ■

Temps de travail, la France à la traîne... et les créations d'emplois ralentissent

Nombre moyen d'heures de travail par personne en emploi en 2023

Évolution de l'emploi salarié par rapport au trimestre précédent dans le secteur privé, en milliers

Sources : Insee, OCDE

La politique de l'offre a permis un recul historique des temps partiels subis

Et si le principal héritage de la présidence d'Emmanuel Macron sur la question de l'emploi n'était pas là où on l'attend ? Depuis 2017, le chef de l'État n'a cessé de mettre en avant les progrès obtenus dans sa lutte pour atteindre le plein-emploi. Seul moyen, selon lui, de ramener la concorde au sein d'une société fracturée. Sur ce point, le locataire de l'Élysée, sept ans après, juste avant le lancement des JO, s'est livré à un rare acte de contrition : *« Je le dis avec beaucoup d'humilité : je pensais très sincèrement qu'en commençant à régler la situation du chômage de masse, eh bien… on réconcilierait la France avec elle-même. Ça n'a pas été suffisant. »* En outre, l'embellie observée sur le marché du travail semble s'estomper. Depuis le début d'année 2024, l'heure est davantage à la stagnation. La légère baisse de 0,4 point du nombre d'inscrits à France Travail au cours des trois derniers mois, révélé fin juillet par la Dares, a confirmé cette tendance.

Mais, parallèlement au recul du chômage, le marché du travail français vit une transformation largement passée sous les radars : les contrats précaires n'ont jamais autant reculé depuis de longues années. Le temps partiel subi, en particulier, atteint son plus bas niveau depuis 1992, comme le souligne l'Insee dans une récente étude. En 2023, cette situation de sous-emploi - terme utilisé par l'Insee - ne touchait plus que 4,4 % des personnes en poste - soit 1,3 million de travailleurs -, contre 6,6 % en 2017. Le phénomène est particulièrement répandu dans la grande distribution, la restauration et la logistique.

Tensions de recrutements

Pour Gilbert Cette, professeur à Neoma et auteur d'un ouvrage sur la pauvreté laborieuse, l'explication se trouve dans l'accroissement des tensions de recrutements. *« Les gens disposent de pouvoirs de négociation plus importants. Ce qui leur permet d'obtenir de meilleures conditions de travail. Cela se voit sur les temps partiels, mais également sur l'accroissement des recrutements en CDI »*, explique l'économiste. Un avis partagé par Éric Chevée, chef d'entreprise et vice-président du syndicat patronal des petites et moyennes entreprises (CPME). *« Aujourd'hui, ça devient tellement difficile d'embaucher que, lorsqu'on a un salarié de qualité, on fait tout pour le garder, y compris augmenter ses heures s'il le demande. »*

Mieux, l'embellie actuelle profite principalement aux publics les plus vulnérables, qui sont également le plus touchés par ce « sous-emploi ». En particulier les femmes ou les personnes qui n'ont pas le bac. Il a en effet toujours été difficile de trouver des ingénieurs informaticiens ou des experts-comptables, mais, actuellement, *« même dans les secteurs comme la grande distribution, la restauration ou le nettoyage-propreté, il est devenu difficile de trouver du personnel »*, ajoute Éric Chevée.

La politique de l'offre semble donc réussir là où la loi avait échoué. La lutte contre le temps partiel avait en effet fait l'objet d'un texte en 2014 interdisant théoriquement l'embauche au-dessous de 24 heures par semaine. Plusieurs possibilités de dérogations existaient néanmoins. Dix ans après, le bilan *« n'est pas à la hauteur »*, reconnaît Luc Mathieu, secrétaire national chargé des salaires à la CFDT : *« Entre 2011 et 2021, le temps de travail moyen pour ces personnes est passé de 23,2 à 23,4 heures par semaine. »*

Amélioration ou pas, du côté des syndicats, on estime ne pas pouvoir se satisfaire de voir encore 1,3 million d'actifs bloqués à temps partiel. D'autant plus que ce ratio est sous-estimé, estiment-ils. *« Il faudrait ajouter les personnes à temps partiel pour raison de santé, de garde d'enfants ou parce qu'étant proche aidant ; mais qui, dans l'idéal, souhaiteraient exercer davantage »*, souligne Luc Mathieu. Selon lui, le phénomène toucherait donc deux fois plus de personnes que ce que relève l'Insee. Pour l'enrayer, dans la restauration ou la logistique, les syndicats appellent à mieux prendre en compte les conditions de travail en vigueur chez les sous-traitants lors des appels d'offres. *« C'est techniquement obligatoire depuis 2006, mais l'État ne donne pas toujours l'exemple »*, pointe le secrétaire national.

Pour Gilbert Cette, l'amélioration des conditions de travail des personnes à temps partiel doit passer par le dialogue social plus que par la loi, à une exception près. *« Il faut s'inspirer de ce qui se fait en Allemagne. Là-bas, si un salarié à temps partiel postule pour un poste à temps plein ouvert dans son entreprise et que l'employeur refuse, il doit motiver sa décision. Ce n'est pas le cas en France »*, explique-t-il. *« Le plus important, c'est de poursuivre la politique de l'offre »*, estime pour sa part Éric Chevée. *On touche enfin les dividendes de ce qu'on a mis dix ans à construire. Mais tout peut être balayé en 24 heures »*, met-il en garde. Une référence à peine voilée au programme du Nouveau Front populaire. ■

T. E.

Énergie solaire : la faillite de SunPower, un caillou dans la chaussure de TotalEnergies

Elsa Bembaron

Le groupe français détient encore 32,5 % de l'entreprise, qu'il avait acquise en 2011.

C'est une nouvelle embûche pour TotalEnergies. Le groupe français, soucieux de mettre en avant son engagement dans la transition énergétique, voit une de ses participations minoritaires dans le secteur des panneaux solaires faire faillite. SunPower est, certes, une toute petite activité au regard de la taille du géant français de l'énergie. En 2023, l'américain a réalisé un chiffre d'affaires de 1,7 milliard de dollars, générant 247 millions de pertes, quand TotalEnergies affichait un chiffre d'affaires annuel de 237 milliards de dollars, pour 20 milliards de bénéfices. Mais, en dépit de sa petite taille relative, le placement en chapitre 11 – mise sous la protection de la loi sur les faillites – de SunPower n'est pas une bonne nouvelle pour le secteur. Elle illustre notamment sa fragilité face aux revirements des politiques publiques.

En début d'année, une nouvelle loi californienne a drastiquement revu à la baisse le prix d'achat de l'électricité solaire, faisant de facto baisser la rentabilité des installations futures et contribuant à assécher la demande

En février, la société spécialisée dans l'installation de panneaux solaires avait pourtant réalisé une levée de fonds de 175 millions de dollars auprès de TotalEnergies et du fonds d'investissement américain Global Infrastructure Partners. L'opération comprenait 45 millions de prêts relais, 80 millions d'apport en capital et 50 millions de crédit mobilisable sous certaines conditions. Le français ne détient plus que 32,5 % des actions de SunPower, après en avoir acquis 60 % en 2011. Le groupe, qui n'a pas souhaité commenter la situation de SunPower, s'est peu à peu désengagé du capital de l'américain après qu'il a opéré un virage stratégique. D'abord concentré dans la production de panneaux solaires, il avait cessé cette activité sous la pression de la concurrence asiatique pour se tourner vers le marché de la pose et de l'exploitation d'installations solaires. *« Nous avons été fabricants de panneaux solaires dans le cadre d'une filiale qui s'appelle SunPower. Nous avons donc vécu le cycle qui consiste à investir dans des usines de panneaux solaires en Europe, puis de devoir toutes les fermer, je l'ai vécu moi-même. Et savez-vous pourquoi j'ai dû fermer ces usines ? Parce que, en 2016 ou 2017, l'Union européenne a décidé de lever toutes les barrières douanières sur les panneaux chinois »*, avait sèchement rappelé Patrick Pouyanné devant une commission d'enquête du Sénat.

Cette fois, c'est un revirement de la politique énergétique californienne, un État pourtant réputé pour être favorable au développement des énergies renouvelables, qui lui a porté le coup fatal. En début d'année, une nouvelle loi a drastiquement revu à la baisse le prix d'achat de l'électricité solaire, faisant de facto baisser la rentabilité des installations futures et contribuant à assécher la demande. Le phénomène a encore été aggravé par la hausse des taux d'intérêt venus grever un peu plus la rentabilité des projets. Entre le premier trimestre 2023 et le premier trimestre 2024, le nombre d'installations chez des particuliers a été divisé par 2,5, alors que la Californie se plaçait en tête des États américains les plus dynamiques dans le secteur, derrière le Texas.

Cette évolution signe la fin de l'aventure SunPower. Son placement sous la protection du chapitre 11 va lui permettre d'entamer des négociations avec ses créanciers, mais pas de se relancer. Au 1er janvier, le groupe affichait une dette supérieure à 300 millions de dollars. L'entreprise a en outre fait savoir qu'elle était entrée dans un processus de cession de certaines de ses activités à Complete Solaria, un autre acteur du secteur, pour 45 millions de dollars, en numéraire. SunPower a fait le choix d'un mode de vente particulier, assimilable à un processus d'enchères. La première offre, portée par Complete Solaria, fait office de prix plancher, que d'autres enchérisseurs éventuels doivent dépasser s'ils veulent racheter les actifs de la compagnie.

Dans le cas contraire, le californien Complete Solaria mettra la main sur une partie des activités de SunPower, dont la branche dédiée à l'installation de panneaux solaires sur des constructions neuves et sur Blue Raven, une entreprise que SunPower a pourtant rachetée pour 165 millions de dollars en 2021. Parallèlement, la compagnie en faillite a annoncé qu'elle continuait un processus de vente pour ses autres actifs, visant à la liquidation totale de ses activités. Elle a déposé au tribunal de commerce un document d'évaluation de ses biens, dont la valeur serait comprise entre 1 et 10 milliards de dollars. Une fourchette large, qui reflète l'incertitude dans laquelle est plongé le secteur. ■

Après avoir dû cesser la fabrication de panneaux solaires sous la pression de la concurrence asiatique, SunPower est contraint d'arrêter son activité de pose et d'exploitation d'installations solaires et de se placer sous la protection de la loi sur les faillites des entreprises américaines. DAVID PAUL MORRIS / BLOOMBERG

En manque de main-d'œuvre, la Russie recrute jusqu'en Afrique

Clara Galtier

Chaque mois, entre 10 000 et 30 000 Russes en âge de travailler sont enrôlés sur le front ukrainien.

La scène a eu lieu en mai dernier, à l'université chinoise polytechnique de Harbin (nord-est de la Chine). Vladimir Poutine prend un bain de foule devant un parterre d'étudiants. L'homme fort du Kremlin vante les mérites d'une politique économique russe fructueuse avec un taux de chômage inégalé, quasiment *« inexistant »*. Avant d'inviter les apprentis ingénieurs à envoyer leur CV, le marché du travail réclamant toujours plus de spécialistes hautement qualifiés. *« Je suis prêt à aider »*, s'est-il même fendu. *Curieusement, malgré toutes les sanctions*, a-t-il poursuivi, *des gens viennent travailler avec nous d'Europe et d'Amérique du Nord… »*

Derrière ce narratif soigneusement préparé, la réalité est bien moins reluisante. Si le taux de chômage, entre 7 % et 8 % en 2022, a certes chuté à 2,6 % en juin, c'est parce que la main-d'œuvre est engloutie par l'effort de guerre, dans l'industrie de défense comme sur le front, où s'enrôleraient chaque mois, entre 10 000 et 30 000 Russes en âge de travailler. De l'aveu même de la Banque centrale, la Russie traverse, dans tout le pays, *« une pénurie importante de spécialistes qualifiés et de travailleurs peu qualifiés »*. Le secteur de la défense manque d'environ 160 000 spécialistes, malgré le fait qu'un demi-million de personnes ont quitté le civil pour le rejoindre au cours des 18 derniers mois, rapporte le média en ligne The Bell.

Selon une étude publiée le 19 juillet par Alexander Kolyandr, économiste au Centre d'analyse des politiques européennes (Cepa) et Alexandra Prokopenko, ancienne conseillère de la Banque centrale russe en exil, 650 000 Russes auraient fui leur pays sans se retourner, soit l'exode le plus massif depuis trente ans. *« Leur absence accroît les tensions sur le marché du travail dans le pays »*, écrivent les spécialistes. Le chiffre pourrait paraître anecdotique dans un pays de 144 millions d'habitants. Sauf que ce vivier compte des actifs parmi les plus instruits (80 % ont un niveau d'études universitaires) avec une meilleure situation financière que leur compatriote moyen, et généralement jeunes. On estime que la tech, l'un des secteurs à la croissance la plus rapide de l'économie russe, a perdu entre 50 000 et 70 000 employés.

La pénurie de main-d'œuvre était un fléau déjà prégnant avant l'invasion de l'Ukraine. Le ministère du Travail prévoit qu'en 2030, le pays des tsars manquera de 2,4 millions de travailleurs. Le déclin de la population active avait déjà contraint le gouvernement en 2018 à rehausser l'âge de départ à la retraite. Cette chute est traditionnellement comblée par des migrants d'Asie centrale, mais les flux sont au plus bas. Après l'attaque terroriste en mars à Moscou, le Kremlin a en effet imposé des contrôles plus stricts aux entrants, sur fond de contestations anti-immigrés et hostiles aux musulmans. Ainsi, pour la première fois, les entreprises russes se tournent vers l'Afrique dans l'espoir de pourvoir des postes vacants. Leurs offres d'emplois en ligne ont augmenté de façon *« exponentielle »*, selon les données du média d'État RBC.

L'économie russe résiste toujours, avec un rythme de croissance prévu par le FMI à 3,2 % en 2024, tirée par l'effort de guerre qui fait tourner à fond l'industrie de la défense

Sept des dix pays ayant enregistré la plus forte augmentation d'offres d'emplois russes se trouvent en Afrique. Au Kenya, le premier d'entre eux, le chiffre est passé de 161 au premier semestre 2023 à près de 6 500 sur les six premiers mois de 2024. *« Pour l'instant, ce n'est pas très concret*, précise *au Figaro* Alexander Kolyandr, *mais il semblerait qu'ils essaient d'embaucher des Africains dans les régions chrétiennes du Sahel. »*

Pour appâter le chaland, les entreprises n'ont donc d'autre option que d'augmenter sensiblement les salaires. En valeurs réelles, ils ont progressé de près de 14 % selon l'institut des statistiques russe Rosstat. Avec des disparités importantes. Certains ouvriers, qui gagnaient l'équivalent de 250 à 350 dollars par mois en décembre 2021, peuvent percevoir aujourd'hui jusqu'à 12 000 roubles, soit 1 400 dollars, rapporte la politologue Ekaterina Kurbangaleeva. En 2023, la rémunération moyenne des chauffeurs routiers a augmenté de 38 % par rapport à l'année dernière. Cela a un effet très positif sur leur pouvoir d'achat. La vie d'une partie de la population s'en trouve littéralement transformée et les Russes dépensent à tout va : la consommation a augmenté de 25 % en 2023.

Si Vladimir Poutine peut s'en féliciter dans ses discours officiels, c'est un casse-tête pour la Banque centrale qui lutte contre l'inflation. Ce boom, couplé à l'explosion des dépenses publiques liées à la guerre, nourrit l'inflation qui a atteint 8,59 % sur un an en juin contre 8,3 % en mai (soit deux fois la cible fixée par les autorités). Cette spirale est aussi accentuée par les importantes primes versées aux soldats et à leurs familles, alors que 490 000 contrats supplémentaires ont été signés en 2023. Une année de guerre peut aujourd'hui rapporter jusqu'à 60 000 dollars à un conscrit, quand la solde de son homologue britannique s'élève à 30 333 dollars, selon les données d'Alexandr Kolyandr.

Sur le papier, l'économie russe résiste toujours, avec un rythme de croissance prévu par le FMI à 3,2 % en 2024, tirée par l'effort de guerre qui fait tourner à fond l'industrie de la défense. Moscou a trouvé des parades aux sanctions occidentales en diversifiant ses débouchés commerciaux, en particulier avec la Chine et l'Inde. Mais cette résilience repose sur une forte augmentation des dépenses publiques militaires qui donne des sueurs froides à la Banque centrale. Laquelle a encore relevé ses taux d'intérêt, de 16 % à 18 % le 26 juillet. Les sanctions ont aussi fait grimper les coûts qui ajoutent aux pressions inflationnistes.

Et si la guerre dope l'activité du pays en aspirant la main-d'œuvre et les ressources financières du pays, c'est au détriment de tout un pan de l'économie. Les fonds publics qui devaient aider à la diversification du pays, investis dans les infrastructures et des secteurs d'avenir, sont engloutis sur le front. Plusieurs industries civiles ont vu leur production diminuer ou stagner. Les conséquences risquent de peser sur le long terme, en limitant le potentiel de croissance de la Russie. ■

Adidas en pleine accélération, Nike trébuche

Mathilde Visseyrias

L'équipementier sportif allemand retrouve des couleurs sous la houlette de son nouveau patron, tandis que le groupe américain déçoit.

La vue sur tout Paris est fantastique, à la hauteur des nouvelles ambitions d'Adidas. Pendant les Jeux olympiques, la marque aux trois bandes a élu domicile au Dernier Étage, près de Montmartre, pour accueillir athlètes, partenaires, influenceurs, médias… L'entrée ne paie pas de mine, mais, quelques étages plus haut, la nouvelle Adidas House Paris (gérée par Paris Society) voit défiler les stars : Zinédine Zidane, Pharrell Williams, Shirine Boukli, Bixente Lizarazu… *« Le monde a besoin des JO, de se retrouver autour de la passion du sport*, lance Bjorn Gulden, patron de l'équipementier sportif allemand. *L'événement n'a pas d'impact économique fort sur Adidas, mais il permet de mettre en avant les forces de la marque. »* Aux commandes depuis janvier, le transfuge de Puma a impulsé une nouvelle dynamique à Adidas et relancé le match qui l'oppose depuis toujours à l'américain Nike, leader mondial des équipementiers sportifs. Sa tâche n'est pourtant pas facile. La fin des Yeezy, à cause du divorce avec Kanye West en octobre 2022, est un cataclysme. Mais les frasques du rappeur américain ont obligé l'entreprise à tirer un trait sur la collaboration la plus juteuse de son histoire.

Le magasin Adidas sur les Champs-Élysées, à Paris. La marque allemande multiplie les boutiques en nom propre pour augmenter ses revenus. JUAN JEREZ/ADIDAS

Dans sa course de fond pour remettre Adidas d'équerre, Bjorn Gulden gagne des points à Paris. La marque aux trois bandes n'est pas sponsor de l'événement, mais personne ne peut la rater sur les podiums grâce aux athlètes (parmi lesquels Noah Lyles, qui a gagné l'or aux 100 m), aux fédérations (handball, athlétisme…) et aux comités nationaux olympiques (Grande-Bretagne, Pologne…) qu'elle habille. *« Nous étions dans une spirale négative lorsque je suis arrivé. C'est terminé*, assure le dirigeant. *J'ai mis l'accent sur le client, le produit et la distribution. Il faut toujours répondre aux attentes des clients, avant de chercher à augmenter les marges. En faisant cela, nous reprenons des parts de marché à Nike, même si ce n'est pas ma priorité. Le succès des Samba, Gazelle et Spezial en est la meilleure preuve. »* Ces modèles datent des années 1970, 1980. Adidas les a remis au goût du jour. Ils sont ses best-sellers depuis dix-huit mois.

Relancer la mécanique à succès

Mi-juillet, Adidas a relevé ses perspectives pour l'ensemble de l'année, après un deuxième trimestre meilleur que prévu. Ses revenus ont progressé de 9 %, à 5,8 milliards d'euros, grâce à une *« réduction des remises »* et des *« coûts d'approvisionnement inférieurs »*. Mais pas seulement. Bjorn Gulden a passé au peigne fin l'entreprise. Il a simplifié le logo de la marque, valorisé les détaillants partenaires, tout en continuant à ouvrir des magasins 100 % Adidas. Il a aussi misé sur davantage de sports. La marque allemande deviendra ainsi l'équipementier du XV de France pour quatre ans, après les JO.

Pour sa part, Nike a gardé sa force de frappe impressionnante. En mars, l'américain a mis fin à un partenariat de plusieurs décennies entre Adidas et la Fédération allemande de football, pour devenir son fournisseur officiel à partir de 2027. Un choc pour la marque aux trois bandes et l'Allemagne tout entière. Pour autant, Nike déçoit. En juin, l'action du groupe a perdu près de 20 % après l'annonce de résultats en baisse. Au quatrième trimestre, les revenus ont diminué de 2 % et, plus inquiétant, la direction prévoit un tassement des ventes de 5 % sur l'exercice en cours.

Encore plus que pour Adidas, les JO sont devenus le terrain idéal pour manifester la puissance de la marque à la virgule et sa capacité à rebondir. *« Les Jeux olympiques sont un moment exceptionnel pour partager l'amour de Nike pour le sport et les athlètes*, insiste Heidi O'Neill, présidente consommateurs, produits et marque. *Nous sommes ravis du succès de notre nouvelle campagne de publicité "Winning isn't for everyone" auprès du grand public et des athlètes, que nous soutenons dans plus de 80 % des disciplines olympiques. »* En plus d'avoir installé sa Nike House Athlete en face du Village olympique, l'américain s'est offert une vitrine en or au Centre Pompidou. Il y met en avant sa capacité à innover avec la technologie Air pour optimiser la performance des athlètes.

« Nike a beau rester le plus gros équipementier mondial, le match est depuis quelque temps à l'avantage d'Adidas et des nouveaux arrivants (Hoka, On), pense Sandrine Zerbib, présidente de Baozun Brand Management, une filiale de Baozun, société chinoise cotée à Hongkong et au Nasdaq, spécialisée dans l'e-commerce. *Adidas surfe sur la mode Terrace (des sneakers lifestyle au profil assez épuré) avec des très vieux modèles déclinés dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il n'y a pas vraiment de répondant chez Nike, en termes d'innovation produits et marketing. »* Par ailleurs, le succès des challengers Hoka et On ouvre les linéaires des détaillants multimarques. Adidas en profite davantage que Nike, qui avait plus que personne misé sur une stratégie « direct to consumer », avec ses propres magasins et plateformes internet.

Pour revenir dans la course, John Donahoe, le PDG de Nike, a d'emblée pris des mesures fortes. Dans la distribution, bien sûr, en repensant la relation aux détaillants partenaires. Mais aussi dans le marketing, l'innovation et la communication, avec des campagnes plus audacieuses. Un plan de suppression de postes, portant sur 2 % des effectifs mondiaux, doit permettre de réaliser 2 milliards de dollars d'économies, et relancer la mécanique à succès. Nike, encore plus qu'Adidas, a les moyens de rebondir. Mais il doit se méfier de lui-même. Sa taille porte naturellement atteinte à la créativité et à l'esprit d'entreprise, alors qu'il faut être exceptionnellement agile pour s'imposer à la fois dans les stades et dans la vie de tous les jours. ■

Alibaba.com à la conquête des entreprises occidentales

Marie Bartnik

La branche dédiée au commerce entre entreprises du géant chinois Alibaba veut diversifier l'origine de ses fournisseurs.

Câbles électriques, bijoux, chaussures, voitures ou camions : on trouve effectivement de tout sur Alibaba.com, la plateforme dédiée au commerce entre entreprises d'Alibaba. C'est à partir de cette activité, lancée il y a vingt-cinq ans par Jack Ma, un professeur d'anglais dans le Zhejiang, que le géant chinois de l'e-commerce a pris son essor.

Le concurrent asiatique d'Amazon dépasse aujourd'hui largement les frontières de cette activité historique : Taobao et Tmall vendent des produits aux consommateurs chinois, tandis qu'Aliexpress s'adresse à ceux qui résident hors de Chine. Ant propose des services financiers et Cloud Intelligence Group une offre de cloud. Le groupe, qui totalisait, en 2023, 130 milliards de dollars de ventes, est devenu si tentaculaire que le pouvoir chinois s'en est offusqué, évinçant dans un premier temps Jack Ma, bloquant l'introduction en Bourse d'Ant et conduisant Alibaba à envisager une scission en six entités.

Au sein de cet empire, l'activité historique de vente en gros ne pèse plus que 4 % des ventes, à 4,3 milliards de dollars, dont 2,9 milliards de dollars à l'étranger. 45 % des ventes d'Alibaba sont aujourd'hui réalisées auprès des consommateurs chinois par TaoBao et Tmall.

Le volume d'affaires brassé par Alibaba.com à l'étranger n'en reste pas moins considérable, à 50 milliards de dollars. Le site met en relation 48 millions de petites et moyennes entreprises avec 200 000 fournisseurs, pour l'essentiel chinois. *« Nous aidons nos clients acheteurs à trouver les fournisseurs qui pourront concrétiser leurs idées »*, résume Michelle Lau, la présidente d'Alibaba.com en France.

Côté domestique, Alibaba.com offre aux entreprises chinoises des débouchés hors de leur pays, à une période où la consommation intérieure s'essouffle. *« Au lancement d'Alibaba, les PME ne représentaient que 2 % des exportations chinoises. C'est aujourd'hui 64 % »*, se félicite Kuo Zhang, le président d'Alibaba.com, rencontré à Paris à l'occasion de l'annonce du partenariat noué avec le Comité international olympique (CIO).

Croissance à deux chiffres

Alibaba.com connaît des taux de croissance plus raisonnables que dans le BtoC (7 % contre 60 %). Mais la plateforme est moins concurrencée qu'AliExpress, qui souffre de la percée fulgurante de Temu et de Shein. *« Le marché de la vente aux entreprises est beaucoup plus atomisé que celui de la vente aux consommateurs*, explique Jacques Penhirin, directeur associé chez Oliver Wyman. *Alibaba.com détient 5 % à 6 % de part de marché. Mais ses concurrents sont essentiellement des acteurs locaux, ou alors spécialisés dans un certain type de produits. A contrario, Alibaba.com est le lieu où l'on trouve de tout. »*

En ce sens, Amazon est un rival. L'e-commerçant américain possède également une division BtoB, lancée en 2015, dont le volume d'affaires a atteint 35 milliards de dollars en 2023. Il propose davantage de produits de marque, quand Alibaba.com référence plutôt des « no name » produits en Chine. *« Notre assortiment est beaucoup plus large*, souligne par ailleurs Kuo Zhang. *Aux côtés de produits électroniques et d'articles de mode, on trouve par exemple chez nous des camions, des tracteurs ou des machines pour l'industrie. »*

Ces produits, qui ne sont pas destinés à être revendus à des consommateurs, sont ceux dont la croissance est la plus forte sur la plateforme. L'Amérique latine et l'Asie du Sud-Est *« sont particulièrement demandeurs de produits volumineux tels que des voitures ou des camions »*, explique le dirigeant. Mais les États-Unis et l'Europe restent là où Alibaba.com réalise l'essentiel de son activité. La France se classe dans le top 10.

Pour 2024, Kuo Zhang table sur une croissance à deux chiffres de son volume d'affaires. Celle-ci devrait être tirée par trois moteurs : l'intelligence artificielle, le développement du service Alibaba Guaranteed, qui propose aux acheteurs des produits à prix fixe et une expédition sous 72 heures, et enfin la diversification de ses fournisseurs.

Grâce à l'IA, Alibaba.com peut sourcer et classer les fournisseurs les plus pertinents, mais aussi proposer à ses acheteurs de nouvelles opportunités de marché. *« L'IA peut maintenant imiter l'expérience d'avoir un professionnel du sourcing à ses côtés*, estime le groupe. *Cette technologie permet d'égaliser les chances et réduire considérablement les coûts »*, au profit des PME.

Alibaba.com s'attelle aussi à diversifier l'origine de ses fournisseurs, encore essentiellement chinois – qu'ils produisent en Chine ou en Asie du Sud-Est. *« Nous souhaitons sourcer davantage de fournisseurs en Corée du Sud, au Japon ou en Europe »*, explique Kuo Zhang. Le rachat en novembre dernier de la plateforme allemande Visable, qui aide les PME industrielles à vendre à l'étranger, s'inscrit dans cette stratégie. En France, Alibaba.com a signé un partenariat avec Business France, dont l'objectif est d'accompagner 200 PME françaises, souvent dans le domaine des cosmétiques ou de l'agroalimentaire, dans leur internationalisation.

Mais convaincre des fournisseurs européens de rejoindre Alibaba.com est moins aisé qu'il n'y paraît. *« Diversifier l'origine des produits vendus et les rapprocher des acheteurs est une stratégie pertinente*, souligne Jacques Penhirin. *Mais signer avec de gros fournisseurs prend du temps et il n'est pas évident qu'Alibaba.com ait sur eux le même pouvoir de négociation des prix. »* ■

LA SÉANCE DU MARDI 6 AOÛT 2024

LE CAC

LE CAC	JOUR	%VAR.	+HAUT JOUR	+BAS JOUR	%CAP.ECH	31/12
ACCOR	32,89	+1,29	33,09	32,45	0,267	-4,94
AIR LIQUIDE	161,3	-1,04	163,78	160,14	0,154	-8,41
AIRBUS	133,04	+1,95	134,06	131,26	0,202	-4,82
ARCELORMITTAL SA	19,545	+2,52	19,71	19,38	0,401	-23,88
AXA	31,31	-0,29	31,74	31,08	0,179	+6,17
BNP PARIBAS ACT.A	57,83	-1,31	59,65	57,45	0,302	-7,61
BOUYGUES	30,75	-0,29	31,15	30,46	0,178	-9,88
CAPGEMINI	176,2	+0,69	178,5	175,15	0,239	-6,65
CARREFOUR	13,49	-1,57	13,795	13,405	0,244	-18,56
CREDIT AGRICOLE	12,86	-0,77	13,2	12,74	0,148	+0,06
DANONE	60,18	-0,53	60,64	59,66	0,194	+2,56
DASSAULT SYSTEMES	33	0	33,29	32,84	0,122	-25,4
EDENRED	35,14	-1,4	36,03	34,96	0,195	-35,09
ENGIE	14,875	+0,3	14,93	14,71	0,237	-6,55
ESSILORLUXOTTICA	207	-0,24	208,4	205,3	0,086	+13,99
EUROFINS SCIENT.	53,54	+0,68	53,56	52,86	0,134	-9,22
HERMES INTL	1960	+0,36	1985	1940	0,071	+2,15
KERING	258,5	-2,58	266,45	256,95	0,254	-35,21
L'OREAL	385,25	+0,08	388	382,2	0,097	-14,51
LEGRAND	90,94	-1,37	92,76	89,94	0,225	-3,36
LVMH	621,9	-0,38	625,7	615,2	0,084	-15,23
MICHELIN	34,02	-1,39	34,49	33,86	0,298	+4,81
ORANGE	10,1	-0,44	10,15	9,986	0,245	-1,98
PERNOD RICARD	121,05	-1,22	122,9	119,95	0,163	-24,23
PUBLICIS GROUPE SA	90,44	+1,66	90,82	88,7	0,165	+7,67
RENAULT	39,92	-0,87	40,96	39,3	0,507	+8,17
SAFRAN	189,4	+0,32	191,3	188,1	0,176	+18,78
SAINT GOBAIN	71,84	-0,96	73,52	71,02	0,233	+7,77
SANOFI	93,37	-0,93	93,4	91,97	0,154	+4,02
SCHNEIDER ELECTRIC	202,7	+0,47	204,2	198,52	0,199	+11,51
SOCIETE GENERALE	20,105	-0,4	20,71	19,886	0,488	-16,32
STELLANTIS NV	14,178	-0,87	14,534	14,004	0,116	-32,95
STMICROELECTRONICS	26,61	-0,63	26,955	26,36	0,327	-41,19
TELEPERFORMANCE	101,5	-2,92	105,6	99,82	0,364	-23,14
THALES	145,3	-0,34	146,55	143,5	0,096	+8,47
TOTALENERGIES	59,23	-0,45	59,96	58,32	0,165	-3,85
UNIBAIL-RODAMCO-WE	66,26	+0,82	66,58	65,04	0,199	-0,99
VEOLIA ENVIRON.	27,23	0	27,52	27	0,291	-4,66
VINCI	100,6	-0,4	102,05	99,84	0,179	-11,52
VIVENDI SE	9,22	-0,26	9,354	9,144	0,208	-4,71

LES DEVISES

LES DEVISES	MONNAIE	1 EURO=	
AUSTRALIE	DOLLAR AUSTRALIEN	1,6837	AUD
CANADA	DOLLAR CANADIEN	1,5097	CAD
GDE BRETAGNE	LIVRE STERLING	0,86	GBP
HONG KONG	DOLLAR DE HONG KONG	8,5055	HKD
JAPON	YEN	158,29	JPY
SUISSE	FRANC SUISSE	0,9325	CHF
ETATS-UNIS	DOLLAR	1,0915	USD
TUNISIE	DINAR TUNISIEN	3,375	TND
MAROC	DIHRAM	11,103	MAD
TURQUIE	NOUVELLE LIVRE TURQUE	36,6472	TRY
EGYPTE	LIVRE EGYPTIENNE	54,02	EGP
CHINE	YUAN	7,8071	CNY
INDE	ROUPIE	91,5925	INR
ALGERIE	DINAR ALGERIEN	147,52	DZD

L'OR

L'OR	VEILLE	31/12
Lingot 1KG	70 225,5€	+16,81 %
Lingot 100g	7 033,45€	+16,78 %
Lingot 50g	3 523,73€	+16,75 %
Lingot ONCE (31,10g)	2 195,33€	+16,72 %
Lingot 10g	712,45€	+16,53 %
Lingot 2,5g	185,29€	+15,79 %
20Fr NAPOLÉON	437,19€	+16,82 %
20Fr SUISSE	432,3€	+16,82 %
SOUVERAIN	547,89€	+16,82 %
KRUGGERAND	2 336,86€	+16,82 %
50 PESOS	2 790,23€	+16,82 %
10 DOLLARS	1 141,94€	+16,82 %
20 DOLLARS	2 282,88€	+16,82 %

FRANCK PICCARD

De la descente aux montagnes russes de l'entrepreneuriat

Olivia Détroyat

Le Savoyard triple médaillé olympique de ski alpin a construit un hôtel dans sa station des Saisies. À la tête de six magasins de ski, il anticipe les bouleversements climatiques.

« *Après des années au plus haut niveau avec des doses d'entraînement assez dingues, d'abord on laisse filer les centièmes, puis les dixièmes de seconde. Puis on dégringole dans le classement, et on se surprend à n'avoir plus envie de sortir s'entraîner que quand le temps s'y prête. Et surtout il devient de plus en plus difficile de supporter le rythme et les blessures* ». Quand Franck Piccard prend sa retraite sportive en 1996, à 32 ans, cela fait déjà plus de quinze ans qu'il évolue au plus haut niveau. Et contrairement à son compagnon d'entraînement Luc Alphand qui arrêtera, lui, un an plus tard au sommet de sa carrière, le natif d'Albertville a déjà laissé ses plus grands faits d'armes quelques années en arrière.

Ses exploits débutent en 1982, lorsqu'il devient champion du monde junior, et s'enchaînent en 1988, où il décroche deux médailles olympiques, d'or (Super-G) et de bronze (descente), aux Jeux canadiens de Calgary. « *Une porte ouverte sur la notoriété* », explique le champion. Laquelle est hissée d'un cran quatre ans plus tard dans son fief natal, avec une médaille d'argent aux Jeux d'Albertville, toujours en descente.

Alors que désormais les sportifs de haut niveau sont mieux sensibilisés, et plus jeunes, aux impératifs de la reconversion, « *à l'époque, je m'inquiétais surtout de sécuriser la saison suivante, sportivement et financièrement. Ce que faisait avec grand talent mon manager via des contrats publicitaires avec Fujifilm, Mitsubishi ou la GMF. Mais j'étais loin de penser à l'après-carrière et encore moins à la retraite. En réalité, cela ne m'a jamais inquiété* ». Et pour cause : avant même de raccrocher les skis, l'aîné d'une fratrie de sept enfants, tous ou presque arrivés sur les sommets de la discipline (Leïla, Ian, John, Ted, Jeff…), a déjà une petite fibre de chef d'entreprise.

« Comme dans le sport, il y a un chrono : celui du chiffre d'affaires pour faire prospérer une entreprise »
Franck Piccard

En 1990, pour le remercier de la lumière projetée sur la station où il réside, la mairie des Saisies (Savoie) lui offre un terrain sur la commune. Avec un seul impératif : y construire un hôtel. « *C'était peut-être un cadeau empoisonné mais nous l'avons fait avec ma femme*, sourit l'ancien champion. *Au grand dam de mon manager qui craignait que cela ne m'écarte de mes objectifs sportifs* ». L'apprentissage se fait sur le tas pour celui à qui « *quelques facilités scolaires* » ont permis d'empocher son bac D malgré les exigences des entraînements et des compétitions à répétition.

« *C'est à ce moment-là que nous avons découvert le rude monde de l'économie* », explique le skieur. En moins de six mois, le « Calgary », clin d'œil aux médailles canadiennes, et ses 42 chambres, sort de terre. Non sans un petit parcours du combattant pour trouver les 12 millions de francs nécessaires à sa construction, en naviguant du Crédit lyonnais à la Banque de Savoie. Alors qu'il convoite encore des trophées sur les pistes du monde entier, le champion ne peut se dédier à 100 % au projet. Il y place un gérant.

« *Cet hôtel était notre bébé, mais nous l'avons revendu en 2021 car après trente ans avec le même gérant, il est complexe de retrouver quelqu'un. Une page était tournée* », explique le sportif, qui reconnaît avec cette aventure avoir davantage fait ses armes de chef d'entreprise que de réels coups financiers gagnants. « *Entre le toit, les travaux, les obligations réglementaires, cet hôtel, nous l'avons largement payé deux fois !* », explique sans regrets Franck Piccard. Le fruit de la vente a été transmis à ses enfants.

Au fil de ces trois décennies, le touche-à-tout multiplie aussi les investissements : des skis premium et personnalisés d'Innovaski à la production de cidre. Des placements qu'il peut se permettre grâce à son passage en haut des palmarès mondiaux. « *Le skieur professionnel qui évolue dans le Top 30 mondial peut vivre largement de son sport. Nous sommes un peu entre le tennisman et le kayakiste* », explique-t-il. « *Les projets se sont souvent présentés naturellement. À part un ou deux ans après ma retraite sportive, je me suis rarement demandé ce que j'allais faire de mon temps… Je me suis pas mal trompé parfois, mais je ne regrette rien* », relate le Savoyard, qui explique se satisfaire « *de très peu* ».

Surtout, en 1999, en parallèle de ses activités de consultant sur Eurosport – « *une décennie que j'ai littéralement adorée aux côtés d'Alexandre Pasteur* » – un autre projet prend le dessus. Celui de la reprise des magasins de ski familiaux aux Saisies, regroupés sous la bannière Piccard Sports. « *Quand mes parents ont souhaité partir à la retraite, j'y suis allé un peu par obligation*, reconnaît l'ex-descendeur. *Mais je ne me voyais pas laisser partir ce qu'ils avaient construit toute une vie.* »

Aux manettes du groupe depuis lors, il le reprend en LBO avec deux de ses frères et sœurs. Désormais, il gère six magasins et emploie en haute saison une cinquantaine de salariés et saisonniers. Essentiellement aux Saisies mais aussi dans les stations toutes proches. Au fur et à mesure de son aventure entrepreneuriale, Franck Piccard prend conscience que le modèle économique de cette montagne qu'il chérit tangue. Menacé par le tourisme de masse et le changement climatique, le tourisme d'hiver doit se réinventer. « *Pendant des années, nos magasins roulaient tous seuls mais ce n'est plus le cas. Cela se voit particulièrement dans des stations comme les Saisies où, à 1650 mètres, trois degrés en plus ou en moins font toute la différence sur l'enneigement* ».

Si ses magasins s'adaptent, notamment sur les activités d'été, cela ne suffit pas à compenser des saisons d'hiver plus fragiles. Le dirigeant veut développer des services et profiter du relief intéressant qu'offrent les Saisies pour lancer d'autres activités comme le VTT.

L'adaptation des boutiques à cette nouvelle donne permet de maintenir peu ou prou l'activité de Piccard Sports autour des 3 millions d'euros, mais avec des marges comprimées. *Comme dans le sport, il y a un chrono : celui du chiffre d'affaires pour faire prospérer une entreprise. Mais le monde économique reste différent de celui du ski. L'aspect humain est indéniablement plus riche, voir s'épanouir un jeune qui débute dans le monde du travail est digne d'une victoire. L'entrepreneuriat est aussi beaucoup moins difficile car on ne joue pas sa vie. En revanche, il faut savoir prendre des décisions en fonction d'une vision de long terme pour avoir une entreprise rentable et humaine. C'est ce que j'essaye de faire, tout en agissant en fonction de l'événement. Comme je le faisais sur mes skis.* »

Si le dirigeant estime apporter sa pierre à l'édifice pour une montagne plus responsable, il compte aussi sur la future génération pour prendre le relais. « *Je suis beaucoup moins légitime à parler de ski aujourd'hui* », glisse celui qui soufflera ses 60 bougies à la rentrée. Notamment à l'occasion des prochains JO de 2030, attendus dans les Alpes françaises. « *Il faut faire ces Jeux mais avec d'autres paradigmes, sans Village olympique, en misant sur les lits déjà disponibles, sans tribunes mais avec une meilleure liaison des Alpes du Nord et du Sud*, affirme le champion entrepreneur. *Urbaniser encore plus la montagne serait une aberration* ». ■

En haut : **Franck Piccard, le 9 février 1992, lors de la descente masculine à l'issue de laquelle il décrocha la médaille d'argent aux JO d'hiver d'Albertville.** ***Ci-dessus :*** **devant l'un des magasins Piccard Sports, aux Saisies.**
DON EMMERT/AFP ; COLLECTION PERSONNELLE

BIO EXPRESS

17 septembre 1964
Naissance aux Saisies (Savoie), aîné de 7 enfants que le père, René Piccard, moniteur de ski dans cette station, mènera tous vers le très haut niveau.

1980
Entrée au «lycée d'été» d'Albertville. Bac D en 1982. La même année, champion du monde junior.

21 février 1988
Médaille d'or aux JO de Calgary (Super-G), 6 jours après le bronze obtenu en descente. Argent à Albertville en 1992.

1990
Construction avec sa femme de l'hôtel Le Calgary, aux Saisies, vendu en 2021.

1996
Retraite sportive et reprise des magasins de ski familiaux Piccard Sports (3 millions d'euros de CA).

1996-2006
Consultant ski pour Eurosport.

«Nos médailles ont redonné la fierté au ski français»

Premier champion olympique français de Super-G en 1988, le Savoyard élargit en ce jour du 21 février la voie ouverte vingt ans plus tôt, par Jean-Claude Killy, lui-même triple médaillé d'or aux JO de Grenoble de 1968 (descente, slalom et slalom géant). De quoi garder un vif et intense souvenir de ce jour de sacre. *« J'ai toujours eu une admiration sans bornes pour Jean-Claude Killy. Et comme devenir champion olympique était un de mes objectifs, forcément, c'est un moment précieux »,* se souvient, près de quarante ans plus tard, le champion. Mais tout autant que ces médailles olympiques, *« une de mes plus grandes émotions reste mon titre de champion du monde junior en 1982. C'est là que j'ai commencé à réaliser que j'étais vraiment doué. C'est aussi dans ces moments que l'on peut se dire : je suis le meilleur du monde dans ma catégorie, maintenant je ne me contente plus de la vingtième place. »* La route jusqu'à la première marche olympique canadienne de 1988 – assortie d'une médaille de bronze en descente – puis d'argent à Albertville en 1992 (descente) s'inscrira dans une juste continuité pour l'inlassable descendeur. Pour le champion, ces récompenses sont accrues par le renouveau au même moment de l'ensemble du ski alpin français après des années de disette. C'est l'époque des « Top Gun » qui regarniront, dans les années 1980 et 1990, un palmarès bleu-blanc-rouge un peu ténu. Parmi eux, Luc Alphand, Jean-Luc Crétier et Denis Rey. *« À nos débuts,* se souvient Franck Piccard, *nous avons entendu : "Vous êtes peut-être une génération sacrifiée"…. Mais nous avons été capables de casser ce plafond de verre. Une des fiertés de nos médailles, c'est qu'elles ont donné aux Français et aux médias l'envie de reconsidérer le ski français avec fierté. »* O. D.

Retrouvez demain :
Annie Famose, des pistes enneigées au pilotage d'un groupe

Défaite de Google face à l'antitrust américain

Lucas Mediavilla et **Claudia Cohen**

Le géant a imposé illégalement son moteur de recherche sur des centaines de millions de produits technologiques.

Google s'arroge une part de marché de 90 % aux États-Unis, et jusqu'à 95 % sur le mobile. CARLO ALLEGRI/REUTERS

Un procès-fleuve, une décision historique. Dans la nuit de lundi à mardi, le géant américain Google a été reconnu coupable par un tribunal de Washington de pratiques anticoncurrentielles. Depuis 2020, le groupe est dans le viseur de l'administration et des autorités américaines : il est accusé d'avoir payé plusieurs dizaines de milliards de dollars aux fabricants de smartphones, opérateurs télécoms et autres navigateurs internet pour imposer son moteur de recherche à leurs clients et bloquer ainsi l'émergence de la concurrence.

Dans une décision de 286 pages, le juge Amit Mehta reconnaît la qualité supérieure de Google Search, utilisé au quotidien par plusieurs centaines de millions d'utilisateurs. Google s'arroge une part de marché de 90 % aux États-Unis (jusqu'à 95 % sur le mobile). Son poursuivant, Bing de Microsoft, émerge en deuxième position, avec seulement 6 % du volume des recherches. Une position monopolistique caractérisée, estime le juge de ce tribunal de Washington, que Google doit également à *« avantage majeur, largement invisible, sur ses rivaux : la distribution par défaut »*. La plupart des utilisateurs, précise-t-il, *« accèdent à un moteur de recherche général par l'intermédiaire d'un navigateur (comme Safari d'Apple) préinstallé sur un appareil mobile »*.

Chaque année, Alphabet (maison mère de Google) dépense ainsi plusieurs dizaines de milliards de dollars - 26 en 2021 -, pour s'assurer que Google est préchargé par défaut sur des millions de terminaux (téléphones, ordinateurs, enceintes connectées, voitures). Naturellement, cela se transforme en plusieurs milliards de requêtes faites chaque jour sur son moteur de recherche. La firme de Mountain View a pu collecter un énorme volume de données sur ses utilisateurs et affiner la qualité de son moteur de recherche. Mais ce trafic permet surtout de dégager davantage de revenus publicitaires, qui restent sa principale activité et qui lui a permis de devenir un mastodonte mondial.

Le juge rappelle également le caractère exclusif de ce type d'accord. Au fil des ans, Google a ainsi imposé son moteur sur les navigateurs de Mozilla ou Apple, chez les fabricants de smartphone Samsung, Motorola ou encore Sony, ainsi que chez les opérateurs AT&T, Verizon ou encore T-Mobile. La décision menace ainsi de modifier l'un des accords commerciaux les plus lucratifs d'Apple.

Amit Mehta, après avoir examiné les arguments de l'Administration américaine, ceux des 38 procureurs généraux aux États-Unis s'étant associé à la plainte ainsi que la défense de Google, en est arrivé à la conclusion suivante : *« Google est un monopole et a agi comme tel pour maintenir son monopole »*, violant la section 2 du Sherman Act, la loi antitrust américaine. Google a immédiatement décidé de faire appel de la décision. Pour Kent Walker, patron des affaires publiques de la firme, le juge *« reconnaît que Google propose le meilleur moteur de recherche mais conclut que nous ne devrions pas être autorisés à le rendre facilement disponible »*.

Une décision historique

Durant la procédure, la firme américaine a tenté de démonter l'argumentaire de l'Administration américaine, jugeant par exemple que les accords signés avec ces entreprises tierces étaient soumis à concurrence et n'étaient pas exclusifs. Ses rivaux auraient dès lors pu en bénéficier. Un argument qui n'a pas été retenu par le juge.

Reste à savoir désormais quelles seront les suites de cette plainte, si Google devait être débouté de son appel. Les experts américains jugent que cette décision est historique, de l'ampleur de celle prise en 2001 qui avait failli conduire Microsoft à un démantèlement. Dans le cas de Google, le groupe pourrait être obligé de vendre son activité publicitaire, ce qui acterait de facto son démantèlement au vu des 237 milliards de dollars de recette qu'il en tirait en 2023 sur 305 milliards au total. À lui seul, le moteur de recherche de Google captait l'an passé un tiers des revenus publicitaires digitaux mondiaux.

Une autre solution consisterait pour le juge d'ordonner à Google de partager avec ses concurrents l'ensemble des données utilisées pour le fonctionnement de son moteur de recherche. Une première audience pour discuter des potentiels remèdes à appliquer doit se tenir le 6 septembre prochain dans l'État de Washington. Une sanction financière pourrait également être décidée. *« Un démantèlement de Google rebattrait sans aucun doute toutes les cartes de l'écosystème publicitaire en ligne, mais également la manière dont les Américains accèdent à l'information en ligne au quotidien »*, se prend à rêver un acteur français du marketing.

À la suite du verdict, la porte-parole de l'Administration Biden, Karine Jean-Pierre, a réaffirmé la volonté du président américain et de la vice-présidente Kamala Harris, candidate démocrate à l'élection présidentielle de cet automne, *« de garantir un internet libre, équitable et ouvert à la concurrence »*. Les enquêtes antitrust à travers le monde constituent l'une des plus grandes menaces pour la suprématie technologique de Google. Le mois prochain, également aux États-Unis, un deuxième procès devrait s'ouvrir pour Google, accusé cette fois, par le département de la Justice américaine, d'exercer un contrôle monopolistique sur le marché de la publicité numérique. Dans l'Union européenne, Google a déjà été condamné ces dernières années par les régulateurs à plusieurs milliards d'euros d'amendes pour des abus de position dominante. ■

TIKTOK, LA GRANDE PEUR **3/6**

Une jeunesse hypnotisée par un algorithme redoutable

Keren Lentschner

Familles et défenseurs des droits de l'enfance sont vent debout contre TikTok, jugé addictif.

TikTok nuit-il à la santé des jeunes ? Pour de nombreux observateurs, la réponse est oui. Le parlementaire américain Mike Gallagher a comparé le réseau du chinois ByteDance à du *« fentanyl* (un opioïde, NDLR) *numérique »* parce qu'il *« crée une forte dépendance et a un effet destructeur »*. Amnesty International a, lui, dénoncé un effet de *« spirale »* lié à l'algorithme de TikTok, dont certaines vidéos recommandées encouragent, voire banalisent, la dépression, l'automutilation et même le suicide. Dans un rapport publié en juillet 2023, une commission d'enquête sénatoriale appelait à *« suspendre »* l'application dans l'Hexagone.

Mais qu'est-ce qui rendrait TikTok si dangereux ? *« Sa puissance tient à la performance de son algorithme, qui a pour objectif de faire rester les internautes le plus longtemps possible et qu'ils reviennent le plus souvent possible,* répond Justine Atlan, à la tête de l'association e-Enfance. *Avec une personnalisation de l'expérience, l'utilisateur ne ressent ni la notion d'ennui ni l'envie de décrocher. L'usage de la plateforme génère une excitation liée au renouvellement permanent des vidéos proposées. TikTok incarne le modèle par excellence de captation de l'attention. »*

De son côté, Claude Malhuret, rapporteur de la commission d'enquête sénatoriale sur le service vidéo, pointe *« l'adaptation très fine »* de l'algorithme *« aux goûts et aux comportements des utilisateurs, qui lui permet de pousser auprès de chacun les vidéos correspondant le plus à leurs envies, ce qui provoque un niveau élevé d'addiction »*. TikTok mise par ailleurs sur l'une des cordes sensibles des jeunes, la musique. *« Cela joue un rôle important dans la viralité »*, estime Marc Faddoul, directeur général de l'ONG AI Forensics, interrogé l'an passé par le Sénat. Le fait de ne proposer qu'une vidéo à la fois diminue, en outre, la *« charge cognitive pour l'utilisateur, il n'a plus qu'à suivre ou à rejeter la proposition »*.

TikTok est désormais utilisé par les jeunes comme moteur de recherche. Aux États-Unis, c'est le cas de deux utilisateurs sur trois. *« Sur TikTok, la sélection du contenu dépend des préférences des utilisateurs, ce qui limite la diversité. C'est un véritable problème pour l'accès à l'information et constitue un biais très important »*, considère Justine Atlan.

Aux États-Unis, Shou Zi Chew, le directeur général de TikTok, a été auditionné deux fois au Congrès. Il est accusé d'avoir rendu *« accro »* une partie de la jeunesse américaine. En Europe, depuis le début de l'année, TikTok doit se conformer au règlement sur les services numériques (DSA). Il a aussitôt fait l'objet d'une enquête de Bruxelles. Motif : les *« risques liés à la conception addictive »* du réseau social. *« Avec le DSA, l'Europe a posé un cadre légal clair qui responsabilise les réseaux sociaux en les obligeant à évaluer les risques d'un produit avant son lancement. La protection des mineurs est l'un des volets prioritaires du texte »*, commente Justine Atlan.

TikTok assure avoir suspendu près de 20 millions de comptes d'enfants de moins de 13 ans, considéré comme l'âge légal d'utilisation par la plupart des plateformes. INTI ST. CLAIR - STOCK.ADOBE.COM

Sous pression, TikTok a renforcé l'arsenal destiné à protéger ses plus jeunes utilisateurs. Le groupe, qui a récemment annoncé un investissement de 2 milliards de dollars, en a fait *« sa priorité »*. Il compte 40 000 personnes - dont 687 pour le réseau français - dédiées à la modération de ses contenus dans plus de 70 langues. Le réseau social a créé un Conseil des jeunes destiné à *« les écouter et à les faire collaborer »* pour améliorer la sécurité en ligne. TikTok assure par ailleurs avoir suspendu près de 20 millions de comptes d'enfants de moins de 13 ans, considéré comme l'âge légal d'utilisation par la plupart des plateformes.

Au sujet des risques d'addiction, le groupe rappelle que, par défaut, le temps d'écran est fixé à soixante minutes pour les mineurs. *« Nous sommes les seuls à le faire »*, indique Emer Cassidy, responsable de la politique régionale de TikTok pour l'Europe et le Moyen-Orient. Quant à la présence de contenus anxiogènes, la plateforme assure veiller à ce que plusieurs vidéos du même créateur ou portant sur le même thème ne soient diffusées à la suite. *« Nous avons identifié des thèmes sensibles, comme la solitude, la tristesse, le fitness extrême, les régimes… et nous faisons évoluer cette liste en permanence pour instruire l'algorithme »*, précise Emer Cassidy.

Le contrôle de l'âge, « clé de voûte »

Des initiatives saluées par certains des critiques les plus sévères du réseau social, qui considèrent Instagram et TikTok comme faisant partie des bons élèves. *« Ils ont été un temps les plus moteurs dans la mise en place de mesures de protection des ados*, réagit Justine Atlan, qui estime que le contrôle de l'âge devrait être la *« clé de voûte »* de la protection de l'enfance. *Aujourd'hui, il y a une saine émulation entre les acteurs du secteur sur ces sujets. Non seulement parce qu'ils ont peur de la régulation. Mais parce que c'est aussi dans leur intérêt que les utilisateurs se sentent en sécurité et que les parents aient davantage confiance. »*

Pour certaines familles, cela n'est pas suffisant. Un collectif, Algos Victima, qui regroupe huit familles, déposera un *« recours en réparation au mois de septembre »*, annonce Me Laure Boutron-Marmion, à l'origine du collectif. *« L'objectif est de saisir le tribunal judiciaire pour faire reconnaître la responsabilité de TikTok dans les dégâts causés chez ces enfants en grande détresse »*, poursuit l'avocate. Si plusieurs plaintes ont été déposées aux États-Unis, le seul précédent ayant abouti remonte à 2022 en Grande-Bretagne. La justice avait alors reconnu la responsabilité partielle de Meta dans le suicide de Molly, une jeune fille de 14 ans. ■

Retrouvez demain :
L'inconnue des liens réels avec la Chine

LE FIGARO
Paris 2024

Handball : les femmes sourient, les hommes s'inquiètent

L'équipe de France féminine s'est qualifiée pour les demi-finales, où va tenter de la rejoindre son homologue masculine en difficulté. PAGE 26

ALEX DAVIDSON/GETTY IMAGES VIA AFP ; BRIAN SNYDER/REUTERS ; CARLOS BARRIA/REUTERS

Les Bleus du basket qualifiés pour les demi-finales après un exploit contre le Canada PAGE 26

Kauli Vaast, prince de la vague mythique de Teahupo'o PAGE 27

Complètement marteau

LA CHRONIQUE de François Cérésa

C'est un outil de percussion composé d'une masse métallique percée d'un trou dans lequel est fixé un manche. Mais aussi une sphère métallique reliée par un fil d'acier à une poignée en forme de boucle que les athlètes lancent en pivotant sur eux-mêmes. Le marteau, qui est parfois un peu cinglé, ne remonte pas à la plus haute Antiquité, contrairement à son cousin germain (plutôt grec) : le disque. Tout le monde connait *Le Discobole,* la statue de Myron. Nous, au disque, on a une superwoman, Mélina Robert-Michon, 1,80 m, 45 ans et toutes ses dents, belle comme un Maillol, vice-championne olympique à Rio en 2016. Ce n'est pas Jean-Baptiste Marteau, commentateur sportif sur France 2 et France 3, qui dira le contraire.

Question marteau, le lancer se dispute pour la première fois aux Jeux olympiques de Paris en 1900, dans le cadre de l'Exposition universelle. La Belle Époque voit l'Américain Flanagan, aussi déhanché qu'un personnage de Mack Sennett, obtenir la médaille d'or pour un lancer à 51,01 m. Une broutille. Depuis, le colosse russe Litvinov, balancé comme Milon de Crotone, détient le record du lancer aux Jeux de Séoul en 1988 avec un jet à 84,80 m. Et que dire de la sylphide polonaise Anita Wlodarczyk, 1,78 m et 95 kg, qui a lancé le marteau à 82,98 m aux Jeux olympiques de 2016 à Rio. On le sait, dans la famille marteau, il y a le pilon, le piolet, le piqueur. Tous à la masse. Sans oublier le requin, marteau lui aussi, très belliqueux, dont la tête présente deux prolongements latéraux symétriques portant les yeux. Une vraie gueule de raie. Mais il y a aussi une Rose, championne de France, 1,77 m et 70 kg, longiligne et athlétique, médaillée de bronze aux championnats d'Europe cette année, qui s'est malheureusement plantée aux Jeux de Paris. Consolons la gazelle digne de Rodin et disons-lui : « *Mignonne, allons voir si la Rose/ Qui ce matin avait déclose/ Sa robe de pourpre au soleil...* » Sera-t-elle ravie en sa plus verte nouveauté ? Ronsard, lui, serait soufflé. Rose, qui porte des lunettes d'intellectuelle (de gauche, bien sûr, car il n'y a que les gens de gauche qui sont intellectuels), ne pourra pas applaudir Mélina, une fille pas marteau, sans faux cils, qui n'a pas décroché de médaille, battue par l'étonnante Américaine Valarie Allman, ancienne danseuse, discobole digne de Myron. ■

> « On le sait, dans la famille marteau, il y a le pilon, le piolet, le piqueur. Tous à la masse »

Dans une ambiance survoltée, les Bleus *(ici Victor Wembanyama)* ont battu les Canadiens 82-73 à l'Arena Bercy, mardi à Paris.

BRIAN SNYDER/REUTERS

Basket : les Bleus signent un exploit contre les Canadiens

Christophe Remise

Tombeuse du Canada, mardi, à Bercy, l'équipe de France affrontera l'Allemagne jeudi, en demi-finales des Jeux olympiques.

Le miracle est arrivé. En quête de repères depuis le début de l'été, les Bleus devaient sortir un match du registre de l'exceptionnel pour écarter le Canada et rallier le dernier carré des JO, mardi, à Bercy. Le genre de match qu'ils n'ont pas fait jusqu'ici. On pouvait douter. On pouvait s'inquiéter. Ils l'ont fait (victoire 82-73). Impossible n'est pas français. Et les voilà en demi-finale, comme à Sydney (2000), comme à Tokyo (2021). Inespéré. Magique. Rendez-vous est pris pour jeudi, à 17h30 face aux champions du monde allemands, avec en jeu une place pour la grande finale de samedi (21h30).

Choix forts de Collet : exit Fournier et Gobert, Cordinier et Yabusele dans le cinq. Tout pour l'agressivité, la niaque, le peps. Payant d'entrée : les Bleus défendaient comme des chiens et mettaient une pression de tous les diables. Cordinier et Yabusele inscrivaient 17 des 19 premiers points d'une équipe de France exceptionnelle dans l'intensité, faisant perdre les pédales à des Canadiens, en plus, maladroits (19-5). Le jour et la nuit. Un ton en dessous en attaque, Wembanyama faisait plus que le travail en défense (21-8, 23-10 fin 1er QT). Le quart-temps parfait n'existe pas. On n'en était pas loin. Fournier y allait de sa bombe à trois points (26-10). Si les Canadiens ont une faiblesse,

Tout pour l'agressivité, la niaque, le peps. Payant d'entrée : les Bleus défendaient comme des chiens et mettaient une pression de tous les diables

c'est leur manque de taille. Yabusele et Lessort le leur faisaient payer en pilonnant le cercle (30-15). Gobert sortait du banc après 12'19 de jeu. Une poignée de fautes et de pertes de balle cassaient l'élan et « SGA » prenait chaud (34-25). Mais il était bien seul face à la marée bleue. Yabusele faisait exulter Bercy avec un trois points pour finir (45-29 MT).

Et Cordinier, bouillant, en faisait de même à la reprise (48-29). Les Bleus à +19 avec « Wemby » à deux points, qui l'aurait parié ? Les Canadiens abandonnaient les tirs lointains pour, eux aussi, agresser le cercle, et c'était la panne sèche en attaque côté français (50-39). Troisième faute pour Albicy, alors que Ntilikina en avait déjà autant. Cordinier aussi. Sur un fil. Surtout que Murray et Gilgeous-Alexander alimentaient le scoring (54-46). « Wemby » était toujours dans le trou sur le plan offensif (56-49) mais la France attaquait les 10 dernières minutes à +11 (61-50).

Les Tricolores pouvaient-ils tenir ? Toute la question était là. Pied sur la ligne de Fournier, marcher de Lessort, maladresse (61-55). Les vieux démons de retour ? Juste un contre-temps. Cordinier et Yabusele relançaient la machine (65-55). Les fautes commençaient à faire mal, cinquième de Ntilikina, quatrième de Cordinier. Et « Wemby » toujours invisible (65-50). Le trois points de Fournier, un gros ouf de soulagement (68-50). Les ultimes minutes étaient néanmoins tendues. Bercy en apesanteur. Fournier assumait son statut, nerfs d'acier. Le Canada revenait encore à -5 (71-66) après un ballon chipé à Cordinier par Dort. Jamais plus près. Fournier mettait le dernier clou dans le cercueil avec un shoot depuis le parking à 55 secondes du terme (76-66, puis 82-73 score final). C'est ça, le bonheur. ■

Handball : l'équipe de France féminine passe l'écueil des quarts

David Reyrat Envoyé spécial à Lille

Les championnes olympiques en titre, et grandes favorites à leur succession, ont réussi leur examen de passage face à l'Allemagne.

Il y a d'abord eu l'effet waouh. Les Bleues découvrant l'ambiance extraordinaire du stade Pierre-Mauroy, ses tribunes haut perchées pour accueillir 27000 supporteurs chauffés à blanc pour soutenir les championnes olympiques en titre. Après leur qualification pour les demi-finales, aux dépens des Allemandes (26-23), elles avaient toutes les yeux encore brillants de plaisir et d'émotion au moment d'évoquer cette frénésie. *« Je n'avais jamais joué dans une salle d'une aussi grande capacité. Franchement, il n'y a pas de mots »*, savourait l'arrière Laura Flippes. Sa capitaine, Estelle Nze Minko, n'en revenait toujours pas. *« C'était plus fort que ce que nous avions rêvé. La hauteur de la salle, des tribunes, ce bruit, cette Marseillaise… C'était magique. Nous sommes trop contentes d'avoir la chance de vivre ça… »*

Sélectionneur de tant de campagnes depuis plus de trois décennies, Olivier Krumbholz regardait avec tendresse ses filles s'extasier de cette belle première. *« Une ambiance fantastique, de feu et de folie, comme on ne pouvait pas en rêver il y a quelques années*, sourit le guide des championnes olympique et du monde en titre. *Je n'avais jamais évolué dans une salle aussi grande et aussi bruyante. Les finales de Mondiaux ou de JO qu'on a pu faire, c'était devant 15000 personnes. Là, c'est près du double. C'est une immense consécration pour le handball français. Ça montre la place de choix qu'il a dans le cœur des Français. »*

« On va pouvoir se lâcher plus »

Un environnement inédit qui a cependant joué quelques tours aux Bleues. Grisées par les encouragements tonitruants, elles ont parfois succombé à l'euphorie, se lançant dans des cavalcades stériles, y laissant de l'énergie pour rester à la portée d'un adversaire pourtant largement à leur mesure. Beaucoup d'occasions laissées en route, quelques ballons perdus dans la précipitation, qui auraient pu coûter cher. Heureusement, Laura Glauser, impériale, veillait sur les buts. Et, malgré quelques petites frayeurs – ces dix minutes, de la 15e à la 25e, sans inscrire le moindre but, ou ce 15-15 contre le cours du jeu à la 40e minute –, les filles en or ont franchi l'écueil, grâce, entre autres, à une Tamara Horacek à la réussite insolente en attaque depuis le début du tournoi olympique, encore auteur de 7 buts dans ce quart tendu.

« C'est normal, sourit un Olivier Krumbholz bienveillant. *Les Allemandes avaient moins de pression que nous. Nous avons eu le courage d'assumer un objectif très haut* (conserver le titre olympique conquis à Tokyo, NDLR), *ce qui a ajouté un peu de stress en abordant la première rencontre éliminatoire. Le quart de finale, c'est le match à passer pour basculer du bon côté de la compétition. On l'a finalement bien géré. Maintenant, on va pouvoir se lâcher plus et retrouver plus de qualité de jeu sur la demi-finale. »*

Après la promenade de santé du tour préliminaire (cinq victoires), c'est d'ailleurs sans doute mieux de retrouver un peu de répondant. Ce dont convient Tamara Horacek. *« Affronter des Allemandes qui ne lâchent jamais rien, c'est une bonne préparation pour la suite. On devait gérer notre stress. »* Pour des ambitions intactes, ce jeudi, en demi-finale contre la Suède. *« J'aurais été très déçu de ne pas rejouer dans cette salle et cette ambiance*, avoue Krumbholz. *On continue et c'est super pour nous comme pour nos supporteurs. »* ■

Les Bleus de Karabatic face à leur destin olympique

Des mots sur des maux. Cela suffira-t-il à éviter une piteuse sortie des glorieux anciens, Nikola Karabatic en tête ? Par le passé, des Barjots aux Experts en passant par les Costauds, ces réactions épidermiques – se dire ses quatre vérités pour redevenir triomphants –, ont régulièrement porté leurs fruits. La séance vidéo musclée, à la parole libre, de la semaine dernière, a-t-elle provoqué le même salutaire choc cathartique ?

La réponse va vite tomber. Après un tour préliminaire plus qu'inquiétant, une qualification arrachée lors de l'ultime match, pour un stress palpable et un bilan très mitigé – seulement deux victoires (un nul face à l'Égypte et deux lourdes défaites) –, les Bleus, 4e de leur groupe, se sont condamnés à un quart de finale sacrément musclé ce mercredi (13h30) face à leur grand rival allemand, premier, lui, de son groupe avec une seule défaite.

Si, défensivement, les hommes de Guillaume Gilles retrouvent petit à petit de la solidarité et de la solidité, l'attaque, elle, peine toujours à carburer. Entre mouvements collectifs poussifs et buteurs en manque de réussite, à part Dika Mem qui ne peut sauver la partie à lui seul. *« Nous avons mis notre ego de côté en voyant que notre attaque était en grande difficulté*, révèle Valentin Porte, un des anciens qui tirera sa révérence internationale après ces JO. *On travaille pour s'améliorer, mais on ne pourra pas tout changer en deux jours. »*

Sans tout changer, il faudrait, a minima, être plus efficace. Sans certitude sur ce point, Porte avance une autre voie. *« Pour remédier à une attaque en souffrance, il faut une grande défense afin de se donner un peu plus d'air offensivement. Si on ne prend que 22 ou 23 buts, cela signifie qu'on peut perdre un ou deux ballons de plus… »* Une formule court-termiste, pour parer au plus pressé, dont Nikola Karabatic attend pourtant des miracles : *« Le salut passera d'abord par la défense. Et le jour où nous aurons cette petite réussite en plus, là, cela va être stratosphérique… »*

La star et ses partenaires comptent également sur un dernier facteur. Le supplément d'âme, d'énergie, d'orgueil insufflé par le chaudron lillois et ses 27000 supporteurs. *« Ça va faire encore plus de bruit qu'à Paris*, annonce Nikola Karabatic. *Ce qui ne peut que nous aider. »* À se rapprocher du niveau qui avait permis aux Bleus d'être sacrés champions d'Europe en début d'année. À continuer à croire en leur destin olympique eux qui, depuis les Jeux de Pékin, n'ont jamais raté le dernier carré (champions olympiques en 2008, 2012 et 2020, médaillés de bronze en 2016). Ne pas faire aussi bien pour ces Jeux à domicile serait plus qu'amer pour cette génération.

« Nous avons mis notre ego de côté en voyant que notre attaque était en grande difficulté »
Valentin Porte

« On vacille encore un petit peu, admet Valentin Porte. *Mais nous avons rempli notre premier objectif, qui était de nous rendre à Lille. C'est une nouvelle compétition. Ce que l'on a vécu lors de cette phase de groupes – on a beaucoup souffert, on est passé par beaucoup de choses – et d'avoir su arracher cette qualification, j'espère que cela a forgé notre caractère. Et que, désormais, on aura envie de tout arracher face à l'Allemagne. »* ■

D. R.

Kauli Vaast, à la sortie de la vague qui lui a permis de devenir, mardi, champion olympique de surf.
ED SLOANE / VIA REUTERS

Surf : comment Kauli Vaast est devenu le nouveau roi de Teahupo'o

Cédric Callier

Le Tahitien a décroché le titre olympique chez lui, sur une vague qu'il pratique depuis qu'il a 8 ans.

Tahiti en liesse. Pour la première fois de son histoire, l'île de la Polynésie française a vu l'un des siens être sacré champion olympique. À 22 ans, Kauli Vaast a remporté le premier titre de la France en surf, une discipline apparue au programme des Jeux en 2021 à Tokyo sans sourire aux Bleus, malgré la présence de deux grands champions tels que Jérémy Florès et Michel Bourez. Mais chez lui, devant toute sa famille et ses amis, le Tahitien n'a pas laissé passer sa chance en dominant avec la manière l'Australien Jack Robinson en finale. Un succès construit dès sa première vague, où il obtenait l'excellente note de 9,5. *« J'ai mis un beau score d'entrée, et, ensuite, cela a été les quinze minutes les plus longues de ma vie »*, confiait-il avec le sourire.

Quelque part, il était écrit qu'il ne pouvait pas perdre sur cette mythique vague de Teahupo'o, aussi fascinante que terrifiante, qu'il avait surfée pour la première fois à l'âge de 8 ans. *« Le mana était avec moi depuis le début »*, racontait Kauli Vaast en référence à cette énergie qui proviendrait de la nature et qui conférerait une force supplémentaire aux Tahitiens. *« Tous les jours je le sentais, je ne le voyais pas mais je le ressentais, et voilà, je l'ai fait : champion olympique ! »* La réalisation d'un rêve pour celui qui regardait *« gamin les Jeux avec (son) père avec des étoiles dans les yeux. À l'époque, le surf n'était pas encore olympique, donc je ne pouvais pas projeter d'y être un jour. Et puis il y a eu Tokyo et ensuite la décision de Paris 2024 d'organiser l'épreuve ici, à Tahiti. Devant ma maison, ou presque. Pour moi, c'était la chance d'une vie. »*

Qu'il n'aura pas été simple pour lui de concrétiser. En effet, il ne fait pas (encore) partie de l'élite du surf mondial sur le CT (Championship Tour), le circuit principal où évoluent toutes les stars de la discipline telles que le Brésilien Gabriel Medina, médaillé de bronze sur ces Jeux, ou l'Américain John John Florence, éliminé dès les 8es de finale.

« Repousser nos limites »

« Maintenant que j'ai décroché cette médaille d'or, c'est mon prochain objectif, affirme Kauli Vaast. *Et ce que j'ai fait ici va me donner un coup de boost incroyable en termes de confiance.* Encore plus grand que celui qu'il eut en août 2022, lorsque, ici même, il avait dominé en demi-finales du Tahiti Pro la légende du surf, Kelly Slater. *Déjà, c'était l'idole de ma mère*, se souvient-il en rigolant. *Et moi, j'ai toujours regardé ce qu'il faisait quand j'étais petit. Après, j'avais pu le rencontrer quand il était venu rendre visite à l'une des légendes du surf tahitien, Raimana Van Bastolaer. Pouvoir affronter Kelly dans une série pour la première fois de ma vie, c'était déjà quelque chose. Mais alors le battre, c'était encore mieux, et cela m'a fait prendre conscience de plein de choses. »*

De toute manière, depuis qu'il a posé le pied sur une planche, à l'âge de 4 ans seulement, Kauli Vaast a pris l'habitude de foncer et de gravir rapidement les échelons. À 15 ans, il devient champion d'Europe junior alors qu'il a trois ou quatre ans de moins que la plupart de ses concurrents. Un titre qu'il remportera de nouveau en 2019 et 2020. Mais le début de sa légende, le Tahitien l'a surtout écrit le 13 août 2021, lorsque, en free surf, il avait défié le monstre Teahupo'o, alors déchaîné, et dompté l'une des plus grosses vagues jamais surfées. La vidéo et les photos font alors le tour des réseaux sociaux tandis que le principal intéressé, lui, en était quitte pour la frayeur de sa vie et une planche brisée en deux sous l'impact. Une prise de risque qu'il assume cependant, comme il nous l'avait confié avant les Jeux : *« Il y a forcément un moment où tu as peur de tomber, de rester au fond. Spécialement quand c'est énorme. Mais en même temps, on aime tellement ça, de devoir repousser nos limites pour vivre des moments incroyables. La peur fait partie de notre motivation et de notre performance. »*

Ceci explique sans doute pourquoi sa mère, Natou Thupalua, a préféré jardiner plutôt que de regarder la finale de son fils, pour mieux gérer son anxiété. *« Pour connaître son résultat, je n'ai eu qu'à me fier aux cris des voisins »*, racontait-elle ensuite, soulagée. La joie qui s'est emparée de l'île était alors proportionnelle à l'espoir de voir son petit prince devenir roi, et à l'attente aussi, car la finale était programmée initialement le 30 juillet avant que Teahupo'o ne décide de se faire désirer pour offrir, in fine, un spectacle grandiose. *« Entre le titre de Kauli, la médaille de bronze de Johanne Defay et les images que les gens ont pu découvrir, ces Jeux pourraient être le début de quelque chose de grand pour le surf français »*, souhaite l'entraîneur de l'équipe de France, Jérémy Florès. À coup sûr, en tout cas, Kauli Vaast n'aura plus jamais le même statut à Tahiti, où lui aussi fait désormais partie des légendes du surf local. ■

» Lire également PAGE 31

Johanne Defay, le bronze de la persévérance

Si Kauli Vaast est devenu le premier champion olympique de l'histoire du surf français, la première médaille de la discipline, elle, restera l'œuvre de Johanne Defay. À 30 ans, la native du Puy-en-Velay - mais qui vit depuis plus de vingt ans à La Réunion - a dominé lors de la petite finale la Costaricaine Brisa Hennessy grâce à son engagement sur des vagues modestes pour Teahupo'o.

Une combativité et un style qui lui avaient valu une entrée en matière compliquée sur le spot tahitien il y a un peu plus d'une semaine, avec une chute lui ayant occasionné quelques points de suture sur le front. Mais il en aurait fallu davantage pour l'éloigner de son rêve de podium olympique, trois ans après sa 9e place de Tokyo. *« J'ai l'impression que toute ma carrière est un parcours du combattant*, confiait-elle avec un immense sourire. *Parfois, si le challenge n'est pas assez relevé, je peux passer à côté. Je me nourris de l'adversité, aussi bien dans ma vie que dans ma carrière. Mais je n'ai jamais été aussi stressée de ma vie que lors de cette compétition, alors qu'au départ je n'en avais pas fait une priorité dans ma saison. Mais en voyant tout ce soutien, toute cette attente, cela change forcément les perspectives, et j'ai pris conscience que les Jeux, c'était l'opportunité d'une vie. »*

Si l'Américaine Caroline Marks, la future championne olympique, lui a barré la route de l'or en demi-finales, Johanne Defay a su rebondir pour verser sa *« petite larme de joie »* en compagnie de son conjoint, avec qui elle a *« tout traversé. Je crois vraiment que je peux lui dédier cette médaille, pour tous ces sacrifices qu'il a faits pour moi ces dix dernières années. »* Qui ont fini par payer aux JO. ■

C. R.

Céline Boutier, une chance en or pour le golf français

Romain Schneider

La numéro 1 française s'élance ce mercredi pour ses deuxièmes JO avec ambition sur un parcours qu'elle apprécie.

La charge fantastique de Victor Perez, dimanche dernier, a enflammé les 30 000 spectateurs du Golf National sur l'Albatros, le parcours star de Guyancourt. Pour un coup seulement, le Tarbais a échoué au pied d'un podium inespéré, squatté par la crème de la crème du golf mondial. Aux Bleues désormais de porter haut le golf français de mercredi à samedi. La patronne Céline Boutier, numéro 7 mondiale, ainsi que Perrine Delacour (76e) vont tenter d'entrer dans l'histoire en devenant les premières tricolores à monter sur le podium d'une discipline il est vrai absente du programme olympique entre 1904 et 2016. Et, contrairement au numéro 1 français, Matthieu Pavon, passé complètement au travers de l'épreuve masculine, la Francilienne a le parcours hôte de ces Jeux dans l'œil. Dans ses années de formation, elle a foulé tant de fois les fairways de l'Albatros.

« Il a pas mal évolué depuis les années où j'avais intégré le pôle France (à 17 ans, lors de son année de terminale, NDLR). *On s'entraînait dessus quasiment tous les jours*, confiait-elle au *Figaro* début juillet. *J'ai de bons souvenirs sur ce parcours puisque j'y ai gagné les championnats de France. Vu qu'on n'a jamais eu de tournoi féminin professionnel au Golf National, ça peut être un avantage. Il est encore monté en gamme avec de nouveaux bunkers qui se sont ajoutés. Les fairways sont encore plus étroits. C'est très exigeant, et il sera préparé de manière difficile pour les JO. Les roughs seront hauts et les greens de plus en plus fermes et rapides. Ça faisait plus d'un an que je n'y avais pas joué, et j'ai pris du plaisir. J'ai hâte d'y être. »*

Sacrée à domicile en 2023 à l'Evian Championship, une première pour une Française dans un Majeur depuis Patricia Meunier-Lebouc en 2003, 3e du classement mondial en fin d'année dernière (meilleur résultat français de l'histoire, hommes et femmes confondus), la native de Clamart se sent plus armée pour gérer la pression que constitue le fait d'évoluer à domicile dans une ambiance qui sera moins confinée que celle qu'elle connaît habituellement sur le circuit : *« La victoire à Évian va m'aider à me donner plus confiance dans ma capacité à gérer ces situations. Je vais aborder les Jeux avec la même attitude. Décrocher une médaille, c'est un objectif depuis ma participation aux JO de Tokyo* (34e place en 2021). *C'est un tournoi unique. En tant que golfeuse française, c'est très important pour moi. »*

A REDINGTON / GETTY IMAGES VIA AFP

« Décrocher une médaille, c'est un objectif depuis ma participation aux JO de Tokyo. C'est un tournoi unique. En tant que golfeuse française, c'est très important pour moi »

Céline Boutier

Reste que la Céline Boutier qui a été à une portée de drive de devenir numéro 1 mondiale en début de saison connaît une année moins faste avec une 2e place comme meilleur résultat en 15 tournois disputés sur le LPGA Tour. *« C'était difficile de faire encore mieux que l'année dernière*, poursuit-elle. *Il y avait beaucoup de probabilités que je ne gagne pas autant de tournois. Mais je n'étais pas non plus dans l'optique de connaître une mauvaise année. J'ai essayé de poursuivre sur la même lancée en me mettant en position de gagner. Il y a des fois où ça ne se passe pas aussi bien que prévu. Cela fait partie d'une carrière de golfeuse de haut niveau. Pour l'heure, je suis en dessous de mes attentes, mais j'essaie de ne pas trop y accorder d'importance. Je me focalise sur mon golf, sur les aspects de mon jeu à améliorer d'une semaine à l'autre. Ça va sûrement payer si je garde le même état d'esprit. »*

Trois fois sacrée avec l'équipe européenne en Solheim Cup (l'équivalent de la Ryder Cup pour les femmes), la joueuse de 30 ans n'a pas oublié ses jeunes années où elle portait la tunique bleue : *« Chez les amateurs de 16 à 18 ans, j'ai joué en équipe de France, et ces semaines restent gravées comme mes meilleurs souvenirs. »* Domiciliée au Texas depuis 2012, Céline Boutier, l'une des sportives les mieux payées de France, est sortie un peu de l'ombre en fin d'année dernière en décrochant notamment le titre de championne des championnes France du journal *L'Équipe*. Elle assure pourtant : *« Je ne reviens pas souvent à la maison. Quand je rentre, je vois toujours ma famille et mes amis. Mais je peux toujours me balader tranquille dans les rues* (rires), *ça ne change pas à ce niveau-là. Même si, à l'Open de France* (à Deauville en septembre), *j'ai senti qu'il y avait encore plus de monde derrière moi. Si je suis un peu plus reconnue désormais, ma vie n'a pas complètement changé pour autant. En tout cas, l'image du golf est en train de changer dans la bonne direction. Les Jeux pourraient avoir un impact important. »*

Et si, samedi, la discrète championne glane une médaille, elle aura assurément un accueil digne d'une rock star dans la fureur et le bruit du Club France. Définitivement dans la lumière. ■

Armand Duplantis, vers l'infini et au-delà

Cédric Callier

Avec son doublé titre olympique-record du m onde, leSuédois a écrit une nouvelle page de sa légende. Celle d'un petit garçon qui a appris à voler très tôt.

À seulement 24 ans, le Suédois Armand Duplantis a battu, lundi soir à Saint-Denis, le record du monde du saut à la perche pour la neuvième fois, avec un bond à 6,25 m. DYLAN MARTINEZ / REUTERS

Le sport est pavé de tristes histoires d'enfants dont certains ont volé la jeunesse pour les contraindre à pratiquer une discipline qu'ils n'aimaient pas, afin de devenir de grands champions. Parfois, la réussite fut au bout de ce douloureux chemin, comme ce fut le cas du tennisman Andre Agassi, par exemple. Mais, trop souvent, elle conduit à des situations dramatiques et des adolescences brisées. Et puis, vous avez aussi l'exemple inverse, de ces gamins nés un ballon entre les pieds ou… une perche entre les mains.

Pour eux, la pratique du sport n'est que la matérialisation de leur passion, et aucun sacrifice n'est perçu en tant que tel, mais comme une étape menant à l'Olympe qu'ils souhaitent atteindre. Comme l'a réalisé Armand «Mondo» Duplantis lundi soir, au Stade de France, en agrémentant son deuxième titre olympique d'un fabuleux record du monde à 6,25 m. *«Mon plus grand rêve depuis que je suis enfant, c'est de battre le record du monde aux JO, et j'ai réussi à le faire devant le public le plus dingue que j'ai jamais connu*, a confié après son exploit le Suédois. *Si je ne vis pas de meilleur moment dans ma carrière, ça me va. Je ne crois pas qu'il peut exister beaucoup mieux que ce qui vient de se passer. Je suis un homme heureux. J'ai reçu plus d'amour et de soutien que je n'aurais pu imaginer.»*

> **«Mon plus grand rêve depuis que je suis enfant, c'est de battre le record du monde aux JO, et j'ai réussi à le faire devant le public le plus dingue que j'ai jamais connu»**
>
> **Armand Duplantis** Champion olympique de saut à la perche

Souvent, ce fameux rêve d'enfant tient lieu de formule toute faite sortant invariablement de la bouche de nombreux champions. Mais, concernant Duplantis, des vidéos en attestent, où on le voit, à l'âge de 8 ans, dans le jardin familial, franchir des barres et des barres comme autant de records du monde battus. Avec un enthousiasme communicatif, mais aussi un caractère bien trempé, très émotif, quand il échoue sous les yeux de son père, Bob, un ancien perchiste américain dont le record se situait à 5,80 m. *«Je me souviens parfaitement le jour où je l'avais battu en sautant 5,82 m lors de la saison en indoor en 2017»*, nous racontait le Suédois - par sa mère Helena, ancienne heptathlonienne et volleyeuse - avant les Jeux. *«J'étais assez jeune à l'époque, je venais juste d'avoir 17 ans, donc c'était beaucoup plus tôt que ce à quoi lui et moi nous attendions. C'était un sentiment un peu fou. J'ai grandi avec mon père à la fois comme figure paternelle, mais aussi en tant que coach, modèle, référence. J'admirais tellement ce qu'il avait été capable de réaliser une perche à la main que d'être capable de le dépasser, cela me semblait "bigger than life".»*

C'est donc sans surprise que, lundi soir, avant de s'élancer pour son troisième et dernier essai à 6,25 m, Armand Duplantis s'est tourné vers son père. Comme un élève demandant conseil à son maître. *«Je voulais utiliser la perche de façon correcte, car mon saut devait être parfait*, précisa-t-il après son exploit. *Nous avons essayé de peaufiner les détails ensemble. Normalement, je fais les choses à l'instinct et mon père respecte cela, mais, parfois, on peut aussi échanger.»* Car Bob Duplantis est à des années-lumière, en termes de fonctionnement, d'un Richard Williams, par exemple, le père très autoritaire des anciennes championnes de tennis Serena et Venus. Ce que Brennan Robideaux, le réalisateur d'un documentaire, *Born to Fly*, sorti en 2022, résumait ainsi : *«Les parents de "Mondo" savent très bien passer du rôle d'entraîneurs à celui de père ou de mère. Ils ont une relation parfaitement équilibrée, et ils laissent beaucoup de libertés à "Mondo" pour s'épanouir.»*

Dans cet univers familial aussi sain que sportif, où les deux frères d'Armand Duplantis ont, eux aussi, pratiqué la perche avant de s'en détourner (sa sœur continuant, en revanche), l'athlète aux désormais neuf records du monde à 24 ans a trouvé l'espace idéal pour progresser d'année en année. Même si, très vite, aux yeux de tout le monde, le Suédois à la gueule d'ange a tout pour s'envoler très haut. À l'image de son record du monde junior établi le 12 août 2018 lors des championnats d'Europe à Berlin, avec une barre de 6,05 m effacée, le début d'une longue série. Son dauphin n'est autre qu'un Français, Anthony Ammirati (éliminé en qualifications au Stade de France), qui a franchi 5,81 m dans cette catégorie d'âge. C'est dire, donc, à quel point il est seul sur sa propre planète depuis déjà plusieurs années.

D'ailleurs, le Français Thibaut Collet, qui a échoué à se qualifier pour la finale mais qui figure parmi ses principaux adversaires, reconnaît avec humour qu'il n'a pas d'autre adversaire que lui-même. *«Hormis en lui coupant une jambe ou alors une bonne grosse gastro, je ne vois pas trop comment on pourrait le battre. On fait la même chose que lui, mais ce qu'il réalise est lunaire. Même à 80 %, il sera meilleur que nous. Il a tellement de marge. Cet hiver, sur sa course d'élan, il a été flashé à 37 km/h avec une perche* (dont le poids tourne autour des 10 kg, NDLR) *dans les mains. C'est phénoménal. Et, quand il rate un concours, il faut quand même sauter au-dessus des 5,90 m pour avoir une chance…»*

Pour expliquer sa mainmise sur la discipline, Renaud Lavillenie, qui détenait le record du monde (6,16 m) avant l'explosion du phénomène «Mondo» - un surnom en référence au fabricant italien des pistes d'athlétisme où il passe l'essentiel de son temps -, estime que Duplantis *«a une mise en action et une faculté à prendre de la vitesse qui est impressionnante*, comme il l'analysait dans les colonnes de *L'Équipe*. *C'est clairement celui qui arrive le plus vite sur le sautoir. Ensuite, il a une technique assez infaillible qui lui permet de récupérer quasiment le maximum de l'énergie qui est dans la perche. Ça lui donne un énorme rapport poids-puissance, parce qu'il prend des perches vraiment très dures par rapport aux autres. Et une fois qu'elles sont pliées, ça fait catapulte.»*

Reste à savoir désormais jusqu'où il peut aller : 6,30 m ? Encore plus haut ? *«Je pense que je peux le refaire* (battre le record du monde), *mais je m'en fiche pour l'instant*, affirmait-il en conférence de presse lundi soir. *Là, il n'y a que le moment présent qui m'intéresse, je veux le savourer. Je suis tellement heureux. Je vais en profiter à fond. La fête va être énorme. Je ne vais pas beaucoup dormir.»* Mais, à coup sûr, ce voyage vers les étoiles, Duplantis l'effectuera seul, et son perfectionnisme sera son meilleur atout. *«Je veux toujours être meilleur et je suis toujours en compétition avec moi-même en essayant d'être une meilleure version de celle d'avant. Donc, si je sens que je ne m'améliore pas, alors je peux aussi considérer cela comme une défaite, même si je termine la compétition à la première place.»* Nul doute que ces Jeux ne resteront pas comme un échec pour lui, qui vient d'en écrire l'une de plus belles pages. ■

Le showman Sasha Zhoya secouera-t-il l'athlétisme tricolore ?

En difficulté, comme on le redoutait, sur ces Jeux, l'équipe de France compte sur l'exubérant hurdleur pour faire vibrer le Stade de France.

Julien Alfred qui permet au monde entier de découvrir l'existence de son pays, Sainte-Lucie. Noah Lyles sacré nouveau roi du sprint pour 5 millièmes de seconde. Armand Duplantis en route vers les étoiles avec sa perche l'élevant à 6,25 m, nouveau record du monde de la discipline. Depuis cinq jours, le Stade de France vibre aux exploits des athlètes étrangers. Et, même s'il donne de la voix autant qu'il peut pour soutenir ses représentants, le public français a commencé à se faire une raison. À moins qu'un messie nommé Sasha Zhoya ne vienne électriser l'ambiance lors du 110 m haies.

«J'adore faire le show, nous confiait avant le début de la compétition l'athlète de 22 ans. *Mes premiers souvenirs remontent à Pékin en 2008. Je revois Usain Bolt réaliser le triplé et mettre une ambiance de dingue. J'avais juste 6 ans, mais je voulais faire comme lui. D'une certaine façon, je dirais que la personnalité de Bolt a déteint sur moi. Le voir m'a décidé à être comme lui. Avant de prendre le départ, j'ai besoin d'être relâché, de sourire, d'être relax. Après tout, si je fais tous ces efforts, c'est pour prendre du plaisir le jour de ma compétition. Si c'est pour faire la gueule, autant que je reste chez moi. Alors, je veux partager ça avec le public et kiffer ce moment. D'autant plus à Paris pour mes premiers Jeux.»*

Un sens du spectacle que Sasha Zhoya a sans doute développé en raison de sa fibre artistique, lui le fils d'un père zimbabwéen professeur de musique et d'une mère française passionnée par le quatrième art. Adolescent touche-à-tout, le natif de Perth, en Australie, a pratiqué le théâtre, le ballet, la danse classique contemporaine… Mais l'athlétisme, qu'il a commencé à l'âge de 8 ans pour suivre sa sœur, a sa préférence. Sauf qu'avant de devenir un expert du 110 m haies le Français, qui a aussi les nationalités zimbabwéenne et australienne, a tâté de la perche. Avec une certaine réussite, puisqu'il avait réussi à franchir une barre à 5,56 m à l'âge de 17 ans, ce qui constitue encore le record de France cadet.

Un caractère bien trempé

Néanmoins, Zhoya sent que son avenir se situe plus en tant que hurdleur que perchiste, une discipline dont il apprécie *«l'aspect technique. Entre la danse et les haies, il y a des similitudes en matière d'agilité, de souplesse et de rythme.»* Un choix payant, car, en 2019, il signe ni plus ni moins que le record du monde cadet en 12"87, sur des haies plus petites (91 cm contre 1,06 m en senior). Sa carrière est alors lancée, et de grands espoirs sont placés en lui alors qu'en 2020 il opte pour la France plutôt que l'Australie. Un choix qu'il a toujours parfaitement assumé. *«Chaque jour me confirme que j'ai fait le bon choix, au niveau des entraînements, des infrastructures et de l'entourage»*, affirme-t-il, un regard vers son coach, un certain Ladji Doucouré, champion du monde en 2005 sur le 110 m haies.

Même présenté comme un prodige, Zhoya n'a cependant pas connu une ascension sans obstacles. En raison de diverses blessures ces deux dernières années, à la hanche, à un tendon d'Achille ou encore à un orteil. En raison, aussi, d'un caractère bien trempé, qui n'est pas toujours bien passé auprès des instances fédérales et qui faisait dire à Romain Barras, chargé de la haute performance à la Fédération française, en 2023 : *«Sasha est un électron libre, c'est clair. Sans doute que, par le passé, on lui a permis des choses hors norme, mais désormais c'est moi qui dirige et je ne veux pas faire de croix sur la dynamique collective.»* Maintenant, à Zhoya, pour que son show soit réussi, de briller sur la piste, lui dont le record se situe à 13"15 et dont le meilleur résultat international est une 6e place lors de la finale des Mondiaux 2023. Léger, sur le papier. Mais le Français a tout pour briller dès ce mercredi en demi-finales (19 h 05), puis en finale jeudi (21 h 45), et faire vibrer le Stade de France. ■ C. C.

Des demi-finales attendues comme des finales

Le programme de la soirée de mercredi ne devrait pas permettre à la France de rêver d'une médaille, puisque seules Ninon Chapelle et Marie-Julie Bonnin disputeront une finale, lors du concours de la perche, sans réel espoir de monter sur le podium. Tous les regards seront braqués sur les demi-finales du 110 m haies (avec Wilhem Belocian et Raphaël Mohamed en plus de Sasha Zhoya pour représenter la France) et du 200 m masculin, lors desquelles l'Américain Noah Lyles, champion olympique du 100 m dimanche, ne devrait pas connaître de difficultés à finir dans le top 8. Cela s'annonce plus compliqué pour le Français Ryan Zézé, en demies en passant par les repêchages. C. R.

Oumiha, l'or pour panser les plaies de Tokyo

Baptiste Desprez

Favori de sa finale de boxe (-63,5 kg), le Toulousain, médaillé d'argent à Rio, compte enflammer Roland-Garros.

Roland-Garros, le 7 mai dernier. Sofiane Oumiha, assis sur une chaise, tee-shirt France fièrement affiché et dos au court Philippe-Chatrier, enchaîne les interviews lors de la journée presse organisée par la Fédération française de boxe. Sans surprise, le vice-champion olympique de Rio est le Bleu le plus demandé. Très largement. Avec le sourire, teinté de délicatesse et d'une joie de vivre communicative, le Toulousain se plie aux obligations médiatiques. Les questions s'enchaînent. Se répètent. Le discours ne bouge pas d'un iota. Aux Jeux de Paris, il débarquera pour glaner la médaille d'or et rien d'autre. Surtout pas des paroles en l'air, contrairement à certains. Trois mois plus tard, jour pour jour, le triple champion du monde amateur n'est plus qu'à une marche de sa mission. Ou plutôt, sa *«quête»*, comme il aime le rappeler. *«J'assume cette ambition, ce sont mes troisièmes Olympiades*, plante-t-il après sa 2e place en 2016 et une élimination prématurée à Tokyo dès le premier tour. *J'ai connu l'argent et puis rien après... C'est le moment ou jamais.»*

Ce mercredi soir (22h34), il défie le Cubain Erislandy Alvarez Borges pour rejoindre au panthéon Paul Fritsch (1920), Jean Despeaux et Roger Michelot (1936), Brahim Asloum (2000), Tony Yoka et Estelle Mossely (2016) et devenir ainsi le septième français champion olympique de boxe. Quinze mille personnes sont attendues pour s'enflammer dans l'écrin de Roland-Garros, reconverti en ring de boxe. L'ambiance, comme partout dans la capitale depuis le début des Jeux, s'annonce grandiose. Volcanique.

> **«À Tokyo, ça a été dramatique pour moi. La plaie n'est pas refermée. Mais dans la vie, il faut y croire, même si personne ne croit en toi, se donner les moyens. C'est pour ça que je suis ici, pour quelque chose de grand»**
>
> **Sofiane Oumiha**

«Je n'espère qu'une chose, une chaleur de dingue avec un toit ouvert, plante, le regard enfantin, Brahim Asloum, qui commente pour France Télévisions. *Une belle nuit d'été et des combats en nocturne, qu'on retrouve l'esprit Kinshasa d'Ali-Forman* (combat mythique des poids lourds en octobre 1974, NDLR) *ou les grandes soirées de boxe en extérieur quand les combats passaient sur les télés gratuites et réunissaient 14 millions de personnes.»* Et le champion mi-mouche à Sydney d'enchaîner : *«Roland-Garros va se transformer en chaudron!»*

Depuis le début des JO à Paris, ou plutôt à Villepinte, du côté des Parc des expositions, la boxe française répond plus ou moins présente (8 engagés, 4 hommes, 4 femmes, 3 médailles masculines assurées avec Oumiha, Bennama, Aboudou, toutes les Françaises éliminées). Après le fiasco de Tokyo (0 médaille), ce parcours redonne des couleurs. Sofiane Oumiha en tête de gondole répond aux attentes. Ce qui n'est pas le cas d'Estelle Mossely, balayée dès le premier tour. *«C'est le leader de cette équipe de France et il est presque normal de le voir en finale*, atteste Jean-Philippe Lustyck, la voix de la boxe en France. *Toutes proportions gardées, et je ne compare pas les deux CV avec Teddy Riner, mais Sofiane ne s'est jamais caché, il est venu pour gagner l'or et il a montré beaucoup de maîtrise et de sérénité pour être au rendez-vous.»*

Le Toulousain de 28 ans ne pense qu'à cela depuis huit ans et sa défaite en finale à Rio et... trois ans après le traumatisme des derniers JO. *«À Tokyo, ça a été dramatique pour moi. La plaie n'est pas refermée. Mais dans la vie, il faut y croire, même si personne ne croit en toi, se donner les moyens. C'est pour ça que je suis ici, pour quelque chose de grand. Je suis bien dans ma tête.»* Et le Français d'annoncer : *«Aller chercher l'or, je le dois à ma femme.»*

Dans une catégorie des -63,5 kg, qui n'est habituellement pas la sienne (il figure en -60 kg), Sofiane Oumiha retrouve un adversaire qu'il connaît bien. Le Cubain de 24 ans avait été battu aux points (4 juges à 1) en finale des Mondiaux des -60 kg en mai 2023. *«Sofiane est favori. C'est un fantastique technicien, d'une habileté rare*, décrypte Lustyck, auteur du *Grand Livre de la boxe* (Marabout). *Il a le sens du timing, un coup d'œil incroyable, très dur à toucher. Il est insaisissable sur un ring, est élancé, relâché, doté d'une vista, une sorte de don. Cela doit être son soir.»* La boxe française n'attend que cela.

Compagnon de chambrée de son «petit frère» Billal Bennama au Village olympique - qui dispute la finale olympique des -51 kg jeudi soir -, le vice-champion olympique 2016, qui comptera sur le soutien de ses proches et de sa compagne, Houria Djalout, aux premières loges pendant tous ses combats, n'entrevoit la suite qu'avec l'or autour du cou. *«Quand tu perds, personne ne t'appelle et tu retombes dans l'ombre*, nous soufflait-il en regardant le Central de Roland-Garros avec envie et désir. *Si je veux être dans la lumière à Paris, à moi de faire le travail.»* Plus qu'une marche à gravir. La plus dure. La plus grande. Mais surtout la plus belle. ■

Sofiane Oumiha ***(ici, dimanche, lors de sa demi-finale victorieuse face au Canadien Wyatt Sanford)*** **défiera le Cubain Erislandy Alvarez Borges en finale des -63,5 kg, mercredi soir à Roland-Garros.** PETER CZIBORRA/REUTERS/

«Pourquoi je m'inflige cela?» : dans la tête des boxeurs avant leur montée sur le ring

«Avant un combat, je me dis : "Pourquoi je ne suis pas chez moi sur mon canapé, pourquoi je m'inflige cela?" Souvent cette idée me traverse l'esprit. Je ne suis pas la seule.» Amina Zidani est franche et sans tabou au moment d'évoquer ce qu'il se passe dans sa tête avant d'entrer sur le ring. La boxeuse de 30 ans (-57 kg), éliminée des Jeux olympiques dès son entrée en lice vendredi dernier par la Philippine Nesthy Petecio alors qu'elle visait l'or, reste pourtant amoureuse de sa discipline. *«C'est paradoxal, mais la boxe reste pour moi l'un des plus beaux sports»*, avoue la native de Villepinte, qui n'a pas profité du fait qu'elle évoluait sur ses terres à l'Arena Paris Nord pour briller aux JO.

Que se passe-t-il dans la tête des boxeuses et boxeurs de l'équipe de France avant de monter sur un ring? Pourquoi se présenter avec la grande probabilité de se prendre des coups? Doit-on ressentir une forme de folie? Éléments de réponse.

«Il faut du courage pour faire face à quelqu'un et être prêt à cogner, avance Djamili Aboudou, assuré au moins d'une médaille de bronze après s'être qualifié pour les demi-finales de la catégorie reine des poids lourds (+92 kg), où il affrontera l'Espagnol Ayoub Ghadfa Drissi el-Aissaoui mercredi (22h18). *Monter sur un ring n'est pas donné à tout le monde, il faut du mental et une forme de rage. Si tu lâches, tu es mort.»*

Même sensation du côté de Davina Michel (-75 kg), absente à Roland-Garros cette semaine en raison de son élimination dimanche en quarts de finale à Villepinte contre Cindy Ngamba, issue de la délégation des réfugiés. *«Je ne sais pas s'il faut être folle pour monter sur un ring, mais ce n'est pas un jeu, c'est un combat et en cela ça diffère des autres sports, car il faut du courage*, avoue-t-elle avant d'en dire plus sur ce qu'elle ressent au fond d'elle-même à l'instant d'en découdre. *Je suis un peu stressée dans le vestiaire, mais, à partir du moment où on me met le protège-dents, c'est comme si tout se relâchait, et je rentre dans un autre état d'esprit. Je suis prête au combat, prête à cogner mon adversaire.»* Et la Martiniquaise de dévoiler, avec le sourire et un certain sens du second degré, sa manière d'aborder les choses : *«Avant de monter sur le ring, je me dis : "Regarde-la, c'est simple. Soit tu montes et tu te fais taper ou alors tu montes et tu la démontes. Quel camp choisir?" Je me parle toute seule.* (Rires.) *Dans tous les cas, je monte.»*

Djamili Aboudou, poids lourd version nounours (1,81 m, 107 kg), au son de voix qui porte peu, presque timide, prend la chose avec le sourire. *«Il ne se passe rien du tout dans ma tête, juste un bon stress, de l'adrénaline, mais surtout pas la boule au ventre*, assume le licencié au Coudekerque-Ring, à Dunkerque, quadruple champion de France en titre et médaillé de bronze aux Jeux méditerranéens en 2022. *Je me concentre avec un peu de rap, je réfléchis à la bataille à venir, au plan A et au plan B, c'est une question d'adaptation. Dès qu'il y a le gong, les premiers coups, tout s'évapore et j'oublie tout. Je suis dans mon combat.»*

> **«Il faut du courage pour faire face à quelqu'un et être prêt à cogner. Monter sur un ring n'est pas donné à tout le monde, il faut du mental et une forme de rage. Si tu lâches, tu es mort»**
>
> **Djamili Aboudou** Qualifié pour les demi-finales des +92 kg

À la question de savoir si la peur fait partie de leur quotidien avant de mettre les gants, tous réfutent ce sentiment. *«Sur un ring, c'est compliqué, mais je n'ai pas peur de monter et de me battre*, explique Davina Michel. *En revanche, décevoir et perdre me fait peur. Ce n'est pas la peur de prendre des coups, j'en prends tous les jours à l'entraînement, je vis de cela, c'est mon quotidien. J'ai peur de l'échec, pas de me faire cogner. Quand on me lève la main, c'est le graal. Je boxe pour ce but, j'aime ça. La boxe, c'est l'école de la vie : prendre les coups, en donner, se relever, ne jamais baisser la tête, avancer, faire preuve de courage, de résilience. On est seul sur un ring, mais tu es entouré par tes proches et tes coachs. Je les entends dans la salle. La boxe est un sport individuel, mais aussi et surtout, encore plus pendant les JO, un vrai sport d'équipe.»*

Chaque boxeur à ses petites habitudes, rituels ou TOC avant de prendre part à l'explication de texte en face à face. Sans aucune échappatoire. S'enfermer dans une bulle avec la musique, appeler ses proches ou adopter d'autres méthodes. *«Je coupe tout avant un combat, pas de message, pas de coup de téléphone à ma famille ou à mes amis, car parfois l'entourage peut te mettre une pression sans s'en rendre compte*, raconte Makan Traoré (-71 kg), lui aussi éliminé mercredi dernier, et qui écoute du rap français pour se détendre. *Cela peut être nocif, je m'en détache.»*

Autre exemple, Amina Zidani, qui trouve toujours le temps d'appeler son mari, présent à chacun de ses combats, en France comme à l'étranger (Inde, États-Unis, Pologne, Bulgarie), pour savoir où il se trouve dans la salle : *«Je suis stressée, mais une heure avant le combat je me transforme. Je fais de la visualisation, sur ce qui va, ce qui ne va pas, de la préparation mentale. C'est ultra-important. Plus je commence à monter en pression, plus le stress descend au fur et à mesure. Quand j'arrive dans la dernière phase d'échauffement, là, c'est l'adrénaline qui prend le dessus, j'ai envie de monter sur le ring et de tout casser. Avant de monter sur le ring, je cherche du regard mon mari, mes proches. Quand j'entre dans la salle, ils crient mon nom. Le combat peut débuter, je suis prête.»*

Chez les amateurs, contrairement aux professionnels, peu ou pas de *trash talking* («provocation verbale»). Ce n'est pas l'esprit, encore moins aux JO. Ce qui évite aussi une certaine débauche d'énergie. *«Tu n'es pas dans le sport business à chambrer ton adversaire*, admet Aboudou. *Se toiser, se brancher, ce n'est pas moi. Je fais mon combat. Si je prends plaisir à donner des coups? Avant cela, c'est de gagner. On ne pense pas aux dégâts. J'ai envie de faire mal, mais je veux gagner. Je n'entre pas sur un ring en me disant : "Je veux le tuer." Ce n'est pas Rocky, nous, c'est réel.» (Rires.)* Sentiment identique chez Davina Michel : *«C'est pour les pros, tout ça, on n'est pas du tout là-dedans. Chez nous, il n'y a que le ring qui compte. En pro, on veut vendre des places, un produit, faire monter les enchères, en Olympiques, on cherche la performance, la médaille.»* ■

B. D.

Le jour J, la sensationnelle aventure intérieure

Jean-Julien Ezvan

Ils sont nés pour ce moment qui électrise ou fragilise, fait changer de dimension ou abandonne au pied du rêve. Fruit d'un long chemin intime et collectif. Plongée dans le défi olympique.

L'aventure olympique est un voyage qui traverse les années, embarque une famille, des entraîneurs, un club, une ville… Une pyramide patiemment assemblée qui a traversé les doutes, les blessures, la lassitude, le dégoût de soi, des autres, la peur, les tensions, qui a charrié des rires, des larmes, du sang, une lutte intime pour ne pas jeter l'éponge quand le défi semblait prendre l'eau, que la tête disait : « Stop ! » et que le corps hurlait. Le jour J, un but, un rêve, une obsession. *« C'est le rendez-vous d'une vie, mais il n'y a pas de recette miracle »*, avoue le plongeur Alexis Jandard. Léon Marchand, du haut de son nouveau statut (5 médailles, dont 4 d'or), n'oublie rien de l'entraînement harassant qui l'arrache du lit avant le lever du jour, le voit aligner les longueurs, lutter contre les griffes de la fatigue qui se plantent régulièrement dans son corps, finissent par brouiller les sens : *« Je ne me mets en mode tueur que quand je plonge. Je n'ai pas besoin de le faire six semaines avant. J'ai cette capacité à m'activer assez rapidement. En général, c'est quand j'arrive. Dix, quinze secondes avant. Je ne perds pas d'énergie avant. Quand on est en mode tueur pendant six mois, en général, quand on arrive, on n'a plus rien d'un tueur. Je n'ai pas de mots pour le décrire mais, en général, je me dis : "Fais-toi plaisir, c'est le moment, tu as bossé pour ça, ouvre ton cadeau". »*

Thierry Rey, champion olympique de judo en 1980 à Moscou, revit son jour de gloire et raconte la face cachée qui ne doit laisser déborder. Ni la furieuse impatience intérieure, ni l'attente extérieure : *« Ce moment est très long à bâtir. Avant la lumière sur un jour, il y a des années d'envie, de passion. Enfant, on rêve d'être en équipe de France, d'avoir des résultats et un jour on décroche le coq ou le survêt et on part. Après, il y a cette affirmation, il faut du caractère. Le très haut niveau se joue là, le caractère. On peut perdre, on a le droit de perdre mais il faut aller au bout de soi. Ne rien regretter. Cela se construit sur une personnalité. C'est magique. Il y a des gens qui n'ont pas peur. Il y a des gens chez qui la pression, c'est positif. Le trac, c'est motivant. Et il y a ceux à qui cela fait peur. Après, cela se travaille. Beaucoup. Il faut être puissant, entraîné. Il faut être sûr de soi parce que l'entraînement nous aura permis d'être au très haut niveau. Il faut se faire mal, se mettre dans le rouge pour pouvoir se dépasser et aller faire la différence dans ces moments qui marqueront une vie, un parcours, une carrière. Il y a des moments de doute, de fatigue, de stress, de ras-le-bol, d'incompréhension, d'engueulades, mais il y a aussi des moments de magie à l'entraînement où on se dit : "C'est génial, je me sens bien, je suis sur un nuage". On est sûr de soi et, le jour de la compétition, il ne faut plus se poser de question. Le jour J, on est prêt, on a une certaine valeur. On s'est étalonné, on s'est préparé. Après, il faut tout lâcher, sans arrière-pensée. Si quelqu'un est plus fort, ce qu'il faut essayer de maîtriser, c'est la boulette et aller au bout de soi, avec ce côté très machine. Très concentré. Et surtout, il faut en crever d'envie. »*

Habituée à plonger dans les méandres de la performance, à débusquer la fragilité qui se terre, se tait, derrière la montagne de muscles et la détermination d'airain, Marie-Laure Brunet, coach mentale, notamment de Léo Bergère, médaillé de bronze du triathlon, du cycliste Valentin Madouas, médaillé d'argent de la course en ligne, de Guillaume Turlan (aviron) et Loana Lecomte (VTT), éclaire sur la confusion des sentiments qui peut étreindre, éteindre au moment du saut en parachute : *« Il n'y a pas de vérité. Qu'on soit favori ou outsider, c'est différent. L'idée, c'est de faire en sorte que tous les voyants soient au vert, pour partir confiant. Tout le travail a été effectué, il faut avoir de la fraîcheur mentale et physique pour atteindre le pic de forme. Il faut être lucide sur le scénario. Si des pensées arrivent, c'est normal. La petite voix qui interroge, qu'est-ce que j'en fais ? Il faut arriver à faire les allers-retours entre les bavardages, le petit diable sur l'épaule qui veut faire sortir de ce qui est en train d'être fait et la stratégie. Il faut avoir conscience et connaissance des capacités propres à être. Et après, il faut le petit grain de folie, le petit truc en plus, cela ne se commande pas. C'est le jour J. Parfois pour une seule course, un seul événement, c'est ce qui est fou et beau dans l'olympisme. »*

UESLEI MARCELINO/REUTERS

« J'ai l'impression que cela commence quatre mois avant l'événement et que plus je me rapproche, plus je me concentre », confie Florent Manaudou, double médaille de bronze sur le 50 m nage libre et le relais 4×100 m 4 nages.

Sans effort, Thierry Rey, devenu conseillé spécial de Paris 2024, prolonge, laisse défiler les émotions qui jaillissent et n'ont pas pris une ride : *« Au moment d'y aller, on ne pense pas à grand-chose. On pense à beaucoup de choses avant. La veille, on est dans des considérations assez générales, mais le matin, c'est terminé. Au moment de la compète, on est très focus sur les sensations, comment on va s'échauffer, comment le corps va réagir, comment on se sent. Ne pas s'exalter, prendre tour après tour. C'est un truc très égoïste, très égocentré. Avec une part de personnage à jouer. En judo, on devient un "tueur", il faut aller au bout du truc de manière très engagée. Et il y a cette boule au ventre qui ne vous quitte pas et vous êtes très heureux de déposer le soir, pour souffler et pouvoir revenir à la vie réelle. »*

Réputé pour sa faculté à répondre présent, Florent Manaudou (premier nageur médaillé sur 50 m nage libre lors de quatre Olympiades) décrit la lente maturation d'un projet immense et les ressorts de sa ponctualité : *« J'ai l'impression que cela commence quatre mois avant l'événement et que plus je me rapproche, plus je me concentre. Plusieurs fois dans la journée, je fais des visualisations, je me couche le soir, je pense à ma course, alors que trois mois avant, ce n'était pas le cas. Mais je sais que si je suis prêt trop tôt, cela ne marche pas. Et je suis jusqu'à la fin constamment en recherche. Je peux changer des choses. Aux Euro en petit bassin, à Bucarest, où je termine 2e (en 2023), j'ai changé mon plongeon entre la demi-finale et la finale. Un athlète ne change pas normalement pour mettre une chose qu'il n'a pas bossée, bossée, bossée, pour partir dans l'inconnu. Moi, ça ne me fait pas peur. Si je suis persuadé que c'est comme ça. J'y vais et cela fonctionne. »* Le porte-drapeau l'a, une nouvelle fois, prouvé lors des JO de Paris 2024 (avec deux médailles de bronze sur le 50 m nage libre et le relais 4×100 m 4 nages).

Chef d'orchestre de l'événement, Tony Estanguet, champion olympique de canoë slalom en 2000, 2004 et 2012, avoue instantanément en revisitant son histoire : *« Au réveil du jour J, on sent déjà qu'il y a un truc. Le jour de toutes mes finales, je me réveille 5 minutes avant le réveil. Il se passe un truc en nous, on est comme des machines qui sont programmées pour que ce jour-là ne soit pas un jour ordinaire. Prendre le départ d'une finale olympique, c'est quelque chose que vous ne pouvez pas répéter, vous ne pouvez pas vous projeter à l'avance sur les émotions que vous allez vivre tant que vous ne l'avez pas vécu. À ce moment-là, vous pouvez basculer du bon côté, ou pas… »* Il s'arrête sur un moment clé, le décortique : *« J'ai une image de mes différentes finales olympiques, c'est quand je suis dans le start. Je suis face à la porte 1, je suis face au compte à rebours. En général, on arrive dans le start à peu près une minute avant le départ et j'ai toujours vécu ces moments de manière hyperforte, hyperintense, parce que dans ces soixante secondes on est à l'arrêt, on ne peut plus bouger. Cela fait quatre ans qu'on se prépare, le travail a été fait, mais j'ai toujours eu l'impression que, dans ces quelques secondes-là, cela peut basculer d'un côté ou de l'autre. Et pour moi, ça a basculé d'un côté. Et de l'autre. »* Il livre : *« Trois fois du bon côté où j'avais envie, j'avais la hargne, le bon niveau de concentration, la justesse d'être dans le moment présent à me dire je sais pourquoi je suis là, je suis prêt, j'ai confiance, j'ai envie, je vais tout donner, me battre comme un lion, et il y a eu une fois (éliminé en demi-finales en 2008 à Pékin) où cela m'a échappé, où j'ai pris un coup de flip, de stress, j'avais du mal à ne pas avoir ces pensées parasites, à avoir du doute, de l'incertitude… »*

> **« Prendre le départ d'une finale olympique, c'est quelque chose que vous ne pouvez pas répéter, vous ne pouvez pas vous projeter à l'avance sur les émotions que vous allez vivre tant que vous ne l'avez pas vécu. À ce moment-là, vous pouvez basculer du bon côté, ou pas… »**
>
> **Tony Estanguet**
> Champion olympique de canoë slalom en 2000, 2004 et 2012

Ce fragile déséquilibre, il en détaille la profondeur, le poids : *« Le pouvoir de la psychologie, de l'inconscient, ce sont des moments assez magiques parce que vous sentez, soit que tout s'aligne, tout ce que vous avez bossé pendant des années, sur la technique, le physique, la préparation, la gestion du stress, la visualisation, tout se met dans le bon ordre et dès les premiers coups de pagaie ça part et on est porté par un truc… je me suis surpris alors à faire des choses que je n'avais pas été capable de faire auparavant, être meilleur qu'à l'entraînement, être porté par un truc un peu fou, incroyable en termes de sensations. Soit il y a des fois où cela a été la lutte, la bataille où je n'ai pas réussi. Il n'y a pas de vérité. Cela se joue jusque dans les derniers instants. Cette montée en pression pour le sportif de haut niveau, du jour J, de l'instant T où ça commence, les secondes qui précèdent, j'ai adoré. Après, on est porté par un truc qui est très fort, mais on retrouve ce qu'on sait faire. Mais dans les quelques secondes qui précèdent, j'ai vécu, à chaque fois, ce moment dans les starts : "Ça y est, j'y suis, que va-t-il se passer ?". On est un peu comme un lion en cage, on a qu'une hâte, c'est d'y aller, mais il faut rester calme, et en même temps, il faut que ça monte, et là, il n'y a pas de manuel. Je me souviens, à Sydney, pour mes premiers Jeux, je me retrouve face à 15 000 personnes, je n'avais jamais fait de compétition de kayak avec autant de monde, c'est facile de prendre la pression de plein fouet ou d'être dans l'instant et d'avoir envie de le vivre à fond… Soit on prend la magie, la puissance olympique, et cela nous porte à un endroit où on n'était jamais allé, soit on est un peu écrasé par ce moment-là. J'ai vécu les deux. Dans les deux cas, c'était très fort. »*

Un grand écart que Marie-Laure Brunet a l'habitude d'accompagner. Elle éclaire : *« On ne choisit pas d'être athlète de haut niveau par hasard. Ce sont des trajectoires liées à une histoire de vie. Dans une carrière, il y a beaucoup plus de mois avec des passages à vide que de moments heureux. Cela fait des personnes avec des profils très intéressants pour l'après-carrière, parce qu'un athlète est habitué à ne pas tout réussir, à se remettre en question ; pour lui, l'échec n'existe pas, c'est une erreur et il faut recommencer différemment. Ce sont des gens qui ont une résilience incroyable, hors norme, avec une force de rebond impressionnante après une blessure ou une contre-performance. Un athlète, c'est tout ça, ce qu'on voit à la télévision est la face immergée de l'iceberg… »* Au cœur de ces JO qui ont la force de changer une vie, Thierry Rey résume : *« J'ai gagné il y a 44 ans. C'est comme un tatouage, un marquage au fer rouge, cela ne nous quitte pas. Après, il faut le transformer. On n'est pas là, à se regarder le nombril pendant quarante ans : "Je suis génial, je suis champion olympique". Non, il faut avancer. Mais cela ouvre des portes… »* ■

LES PODIUMS DU JOUR

PODIUMS DE LUNDI SOIR

ATHLÉTISME
Disque femmes : or, Allman (É-U) ; argent, Feng (Chi) ; bronze, Elkasevic (Cro).
800 m femmes : or, Hodgkinson (G-B) ; argent, Duguma (Éth) ; bronze, Moraa (Ken).
5 000 m femmes : or, Chebet (Ken) ; argent, Kipyegon (Ken) ; bronze, Hassan (P-B).
Perche hommes : or, Duplantis (Suè) ; argent, Kendricks (É-U) ; bronze, Karalis (Grè).

BASKET 3×3
Femmes : or, Allemagne ; argent, Espagne ; bronze, États-Unis.
Hommes : or, Pays-Bas ; argent, *France* ; bronze, Lituanie.

CYCLISME SUR PISTE
Vitesse par équipes femmes : or, Grande-Bretagne ; argent, Nouvelle-Zélande ; bronze, Allemagne.

SURF
Hommes : or, *Vaast* (Fra) ; argent, Robinson (Aus) ; bronze, Medina (Bré).
Femmes : or, Marks (É-U) ; argent, Weston-Webb (Bré) ; bronze, *Defay* (Fra).

Johanne Defay, médaille de bronze en surf.
BEN THOUARD / VIA REUTERS

PODIUMS DE MARDI

ÉQUITATION
Saut d'obstacles individuel : or, Kukuk (All) ; argent, Guerdat (Sui) ; bronze, Van Der Vleuten (P-B).

SKATEBOARD
Park F : or, Trew (Aus) ; argent, Hiraki (Jap) ; bronze, Brown (G-B).

LES FINALES DU JOUR

7 h 30 : athlétisme, relais mixte marche marathon.
11 h : voile, Nacra 17 M, 470.
12 h 55 : escalade, vitesse F.
13 h 30 : handball H, quart de finale France-Allemagne.
15 h : haltérophilie, - 61 kg H, - 49 kg F.
17 h 30 : skateboard, park H.
18 h 33 : cyclisme sur piste, poursuite par équipes H et F.
19 h : athlétisme, perche F, disque H, 400 m H, 3 000 m steeple H.
19 h 55 : lutte gréco-romaine, - 77 kg H, - 97 kg H.
20 h : volley H, demi-finale France-Italie.
21 h : natation artistique, par équipes mixte.
21 h 15 : lutte libre, - 50 kg F.
21 h 23 : taekwondo, - 49 kg F, - 58 kg H.
22 h 34 : boxe, - 63,5 kg, - 80 kg H.

MÉDAILLES (MARDI 19 H)

	Or	Argent	Bronze	TOTAL
1 Chine	22	19	14	55
2 États-Unis	21	30	28	79
3 Australie	14	12	8	34
4 France	13	16	19	48
5 Grande-Bretagne	12	13	18	43
6 Corée	11	8	7	26
7 Japon	10	6	11	27
8 Italie	9	10	6	25
9 Allemagne	8	5	4	17
10 Pays-Bas	7	5	6	18
11 Canada	5	4	8	17
12 Nouvelle-Zélande	3	5	1	9
13 Suède	3	3	2	8
13 Hongrie	3	3	2	8
15 Roumanie	3	3	1	7
16 Irlande	3	0	3	6
17 Brésil	2	5	6	13
18 Ukraine	2	2	3	7
19 Croatie	2	1	2	5
20 Belgique	2	0	3	5

Kamel Mennour : « Plonger, c'est rester vivant »

Propos recueillis par **Béatrice de Rochebouët**

Adepte amateur du saut périlleux arrière, le galeriste a rencontré Loïs Szymczak, champion olympique français, devenu son entraîneur.

Le galeriste Kamel Mennour devant une œuvre d'Anish Kapoor, à la Foire internationale d'art contemporain, au Grand Palais éphémère, le 20 octobre 2021, à Paris. LUC CASTEL/GETTY IMAGES

Grand sportif à la discipline de fer, le marchand français d'origine algérienne Kamel Mennour, 58 ans, dont la galerie fondée en 1999 est devenue une enseigne internationale, s'est pris un jour au jeu du plongeon.

LE FIGARO. – Peu de gens savent que vous réalisez chaque été un plongeon acrobatique, après vous être entraîné avec le champion de France olympique. Comment est née l'aventure ?
KAMEL MENNOUR. – Plonger, c'est pour moi une sorte de liberté, une manière de rester vivant. Depuis une dizaine d'années, je réalise un saut périlleux arrière. J'ai vaincu la peur de me propulser. J'ai dompté le risque de tomber sur le dos. Mon rêve a toujours été de monter à 5 m sur un plongeoir pour faire cette figure et défier l'apesanteur. C'est un désir très personnel, né de mon âme de danseur. Il m'est venu en voyant le champion grec Gregory Efthimios Louganis, vainqueur des JO 1994. Ce saut, au départ, était pour faire rire ma femme et mes cinq enfants, dans ma piscine du Cap-d'Ail, dans le Sud de la France. Dans l'intimité familiale. Rien de plus. Et puis, l'histoire a pris une ampleur à laquelle je ne m'attendais pas. Il y a trois ans, je fais mon saut comme d'habitude. Les commentaires sont nombreux, du top au flop, sur mon compte Instagram. Et je reçois un texto en retour de Loïs Szymczak, le grand champion de plongeon acrobatique, spécialiste dans le haut vol à 10 m. Il est le Français susceptible de décrocher une médaille, avec son binôme, Gary Hunt, aux JO.

Quel fut son verdict ?
Il m'a écrit : *« Eh M. Mennour, la pointe des pieds ! »* Je lui ai répondu, interpellé, un brin agacé : *« Qui es-tu pour me dire qu'elles ne sont pas comme il faut ? »* J'ai alors regardé son CV. Waouh, respect, merci la chance ! On s'est rencontrés à Paris. Il m'a pris en main à la piscine de Montreuil, avant de me lâcher cette année, pour s'entraîner à la piscine de l'Insep, en vue des JO. Loïs m'a appris à dépasser mes limites, en faisant une moyenne de 15 plongeons avec lui, à chaque séance. Ça avait l'air si facile en le regardant ! Mais j'en ai bavé. Une amitié est née. Il me regarde avec des yeux d'amour et moi aussi. C'est un échange. Et il vient à tous mes vernissages car il est aussi un passionné d'art.

Derrière le sportif, vous avez découvert l'artiste. Une rencontre incroyable ?
Cette rencontre était faite pour moi. Rien n'est un hasard dans la vie. Jamais je n'aurai imaginé qu'il avait une double casquette. De son métier de sportif, il a fait un art. Après quinze ans de sport à haut niveau en plongeon acrobatique, il est entré aux Beaux-Arts de Paris en 2018. Dans le cadre de son diplôme de fin d'études qu'il a obtenu avec mention – j'y étais ! –, il a organisé un spectacle de plongeon, en sautant de 25 m, dans la cour de l'école des Beaux-Arts. Une première sous forme de performance, devant 70 étudiants, tous vêtus de blanc. Dès son entrée à l'école, Loïs avait eu l'idée de s'exprimer dans un travail plastique traduisant son expérience du plongeon. Il est arrivé aux Beaux-Arts par le plongeon et en est sorti par le plongeon. Cela lui a permis d'envisager le geste artistique dans la pratique sportive et l'inverse. Le spectacle de plongeon est à la frontière entre ces deux mondes et nourrit son travail de performer, avec lequel il gagne sa vie dans des parcs d'attractions.

Vous avez la réputation d'être un grand sportif. Comment menez-vous en parallèle cette activité avec celle de galeriste ?
Tous les matins, mon plaisir est d'acheter *L'Équipe*. J'ai une loge à l'année au Parc des Princes car je suis un fan de foot et à Roland-Garros, aussi. J'ai une vie très disciplinée, sans alcool ni café, pour rester en forme car je suis en permanence en voyage, pour suivre mes artistes ou dans les foires internationales. Je fais des jeûnes et des marches pour me maintenir, comme dernièrement à La Pensée Sauvage, un centre de détox dans le parc du Vercors. Le sport est en permanence lié à mon activité. Et pour le gala « Heroes » que j'ai lancé il y a dix ans, avec l'appui de Didier Krzentowski (galerie Kreo), Christie's et Gad Elmaleh, j'ai tenu à ce que certains lots de la vente aux enchères au profit de l'Institut Imagine *(premier pôle mondial de recherche sur les maladies génétiques à l'hôpital Necker-Enfants malades, NDLR)*, soient des expériences sportives. Nous avons eu Zidane, Cantona, Neymar. Et cette année, l'icône du foot Kylian Mbappé offre une journée avec lui au Real Madrid.

Assisterez-vous aux JO ?
Non, car je profite de ma famille dans le Sud et de mes enfants revenus de leurs Summer Camps. C'est un moment privilégié avec eux car je suis souvent absent. Mais nous serons tous collés devant la télé nuit et jour, pour soutenir l'équipe de France, en regardant le foot, le basket, la gym, la natation et le plongeon, bien sûr. ■

Géricault, le « noble art » de la boxe et la modernité

Éric Biétry-Rivierre

UNE ŒUVRE, UN SPORT Cet artiste est l'un des premiers à avoir laissé une représentation de boxeurs ; un sport encore à peine normé en 1818.

***Boxeurs*, Théodore Géricault (1791-1824).** BEAUX-ARTS DE PARIS

Dans cette lithographie réalisée en 1818 – le dessin sur dalle de calcaire étant alors un médium nouveau –, le romantique Théodore Géricault s'intéresse à la boxe. Le sport, dérivé plus normé et moins violent que le pugilat antique, est également d'invention récente. Il a commencé d'être codifié dans la première moitié du XVIIIe siècle en Angleterre et ne séduit que progressivement le continent. La France voit en effet plus volontiers la savate (pratiquée depuis le XVIIe) comme le « noble art » ; les deux pratiques véhiculant pourtant les mêmes valeurs aristocratiques de courage, d'honneur et de sens stratégique avec attaques, esquives, défenses et gestion de l'effort.

Quoi qu'il en ait été, une modernité, voire un certain exotisme, sourd de cette composition comparable à maints égards à son *Radeau de la Méduse* entamée dans la foulée et bientôt chef-d'œuvre de la nouvelle peinture. Elle trouve sa source dans une gravure anglaise anonyme, au trait infiniment plus grossier, qui rend compte d'un match fameux. Celui pour le titre international de poids lourd 1812, qui opposa le champion afro-américain de Virginie Tom Molineaux et le champion anglais Tom Cribb.

Pareillement, Géricault a choisi de représenter ses deux adversaires en plan rapproché, l'un étant un Noir, l'autre un Blanc. Ils se trouvent pour l'instant à égalité, leur corpulence et leur attitude presque en miroir. C'est le moment où l'on se jauge, garde levée avant les coups.

Remarquons aussi que notre duo ni ne porte gants ni n'évolue sur un ring. Le principe du round permettant de souffler n'existant pas non plus en 1818, on en déduit que c'est la séquence de l'entame, du défi initial, qui a été retenue par l'artiste. Ainsi nous n'en sommes explicitement ici qu'aux prémices, tant de l'art que de la discipline (en ce début du XIXe siècle, à l'aube de l'âge industriel, la boxe se résumant à peu près au premier assommé dès l'affrontement lancé).

Affrontement rue des Martyrs

Même en Angleterre, il faudra attendre 1838 avant que la boxe ne devienne légale. Jusqu'alors les matchs se déroulaient pour la plupart clandestinement. Lors des guerres napoléoniennes, les geôliers des épaves pénitentiaires amarrées le long des berges de la Tamise faisaient s'opposer leurs prisonniers dans les tripots voisins. Ils trouvaient là, en s'instituant bookmakers, de quoi améliorer considérablement leur solde…

Simultanément, en ce qui concerne les compétiteurs, le « noble art » devenait un moyen d'expression, parfois l'unique opportunité pour les opprimés d'avoir le dessus sur leurs maîtres. Les Noirs, en particulier, victimes de l'esclavage ou confinés aux basses tâches, étaient nombreux à saisir leur chance.

Notons que Géricault n'a pas découvert la boxe et ses vertus émancipatrices durant son séjour en Angleterre, mais avant. C'était à Paris, rue des Martyrs, dans l'atelier de son confrère et ami Horace Vernet. Des élèves peintres la pratiquaient entre deux séances, tout comme l'escrime ou l'équitation. En atteste une huile qui évoque le quotidien du lieu. On y distingue deux apprentis, Antoine Montfort et François Lehoux, le torse nu juste avant un affrontement amical.

Le critique Théophile Gautier a pu dire des fougueux chevaux si souvent peints par Géricault qu'ils exprimaient *« les plus hautes aspirations de l'esprit »*. Serait-ce aussi vrai pour ces boxeurs, fières et remuantes pousses du monde qui vient ? Montfort et Lehoux, animés par des idées libérales et opposés aux conventions bourgeoises, choisiront l'ailleurs, feront une carrière d'orientaliste. Avant de devenir des piliers du Salon annuel de peinture au Louvre, le premier sillonnera le désert, écumera les mers. L'autre accompagnera Champollion en Égypte. Nombre de leurs toiles auront des sujets inédits. ■

À voir au sein de l'exposition « En jeu ! Les artistes et le sport (1870-1930) » jusqu'au 4 septembre au Musée Marmottan Monet (Paris 16e).

Face à la cathédrale d'eau Teahupo'o

Sébastien Lapaque

UN LIVRE DANS LA COURSE Réédition du roman d'Ingrid Astier sur la vague mythique de Tahiti, spot magistral pour les surfeurs.

Parmi tant de héros de la 33e Olympiade, accordons notre faveur à Teahupo'o, la mythique vague tahitienne qui départage les candidats lors de l'épreuve de surf – 20 hommes et 20 femmes dans deux catégories distinctes – à 15 700 km de Paris. Après trois « Série Noire » remarquées, la romancière Ingrid Astier a chanté ce spot polynésien en 2019 dans un roman ethnogéographique qui reparaît dans une édition splendide, avec couverture en couleurs et dessins à l'encre de l'auteur, deux glossaires de mots tahitiens et de termes de surf.

Teahupo'o, le souffle de la vague : le nouveau titre de son livre initialement intitulé *La Vague* fait mieux sentir la dimension magique et l'aura de déesse de *« cette cathédrale d'eau qui avait repoussé les limites et révolutionné le monde du surf »* à l'ombre des volcans de Tahiti nui et de Tahiti iti, les deux îles reliées par l'isthme de Taravao, sous des *« nuages gris bleuté comme la peau des requins »*.

Hiro et Lascar, les héros principaux du roman d'Ingrid Astier, ont révoqué les *« planches courtes et incisives »* des jeunes frimeurs au profit d'un longboard qui a *« la classe des Anciens »*. Nés vers 1980, à une époque où surfer participait d'un état d'âme, les deux garçons ont assisté à la transformation de Teahupo'o en parc d'attractions. *« Bien sûr, cette vague était leur "mine d'or". Bien sûr, elle faisait ponctuellement du bout de la route le centre du monde du surf. Mais elle changeait aussi le spot en grand barnum dès qu'une forte houle était annoncée. Et bientôt, les bateaux s'empileraient les uns sur les autres pour que tout le monde ait sa part de spectacle. »*

Un combat contre la puissance des ténèbres

L'arrivée d'un surfeur habillé aux couleurs du drapeau américain confirme leurs craintes et change le poème bleu en roman noir. Le méchant débarqué d'Hawaï, il ne respecte rien. La douceur polynésienne est mise au défi. *« Si tu étais venu chez nous, nous aurions pu t'accueillir à bras ouverts. Mais tu es venu ici chez toi… Et on ne sait pas comment t'accueillir chez toi. »* Dès lors, le combat n'a plus lieu contre un mur d'eau mais contre la puissance des ténèbres, dans un roman où s'affrontent l'obscurité de l'âme et la bonté humaine. ■

« Teahupo'o, le souffle de la vague », d'Ingrid Astier, Au Vent des îles, 360 p., 21 €.

Sylvester Stallone, la testostérone et la sueur, dans *Rocky II*, en 1979.

CHARTOFF-WINKLER PRODUCTIONS/UNITED ARTISTS/DILTZ/BRIDGEMAN IMAGES

Des athlètes au parfum

Pauline Castellani

L'odeur du sport et de l'effort a beau être liée à la sueur, certains parfums sont utilisés par les athlètes pour favoriser bien-être et concentration avant une compétition.

Il y a l'odeur verte du gazon fraîchement coupé. Celle, âcre, des fumigènes mêlée à la friture et à la bière chaude de la buvette les soirs de match. Celle toujours cacophonique du vestiaire entre le déo bon marché (au choix Brut de Fabergé, Mennen *« pour nous les hommes »*, Axe vaporisé en overdose sur le torse entier) ; le camphre et l'Elastoplast ; les chasubles synthétiques imbibées de sueur et les baskets qui chlinguent. Mais aussi les effluves de chlore de la piscine municipale, de la magnésie du grimpeur du dimanche, du caoutchouc des balles de tennis neuves… Si chaque sport distille son parfum « signature », ils en ont pourtant tous un en commun. Celui de l'effort et de la transpiration. Ou plutôt de la sueur. Car la transpiration, dont le rôle physiologique est de maintenir la température corporelle autour de 37 degrés lorsque l'organisme s'échauffe, est quasiment inodore puisque composée à 99 % d'eau. Quand le corps transpire, il ne fait que respirer. *« Secrétée par les glandes apocrines, la sueur est, elle, plus épaisse et ne régule pas la température »*, précise Hirac Gurden, directeur de recherche en neurosciences au CNRS et qui vient de publier *Sentir. Comment les odeurs agissent sur notre cerveau* (Éditions Les Arènes). *Cette sueur est particulièrement riche en composés lipidiques, en dérivés de stéroïdes et en urée, déjà susceptibles d'occasionner des odeurs désagréables. Elle est produite précisément au niveau des zones poilues comme les aisselles, dans les plis corporels et sur les pieds, plus exactement entre leurs doigts. Des zones chaudes et humides qu'adorent les bactéries. C'est cette interaction biochimique entre nos sécrétions et nos bactéries qui va générer des composés volatiles.* » Soit un cocktail olfactif parfois explosif qui varie selon de nombreux facteurs dont l'âge et le sexe.

« Prenez un jeune adolescent par exemple, vous serez à peu près sûr qu'il sent le fauve après une séance de sport ! Une forte odeur musquée due à l'androstérone, une molécule dérivée de la testostérone, continue le spécialiste. *Mais aussi les acides gras à courte chaîne, comme l'acide butyrique, isovalérique ou caprique, qui se retrouvent dans les pieds et donnent ces relents de fromage rance ou encore les nombreuses molécules organo-azotées comme l'urée ou la triméthylamine qui peuvent diffuser, elles, une odeur d'ammoniaque et de poisson pourri. »* Ajoutons à cela les tissus techniques, souvent respirants, dont les fibres synthétiques hydrophobes diminuent la sensation humide de la transpiration mais ont la fâcheuse tendance à fixer les bactéries et autres odeurs nauséabondes. *« Il peut y avoir pourtant de "belles" sueurs*, nuance le parfumeur Francis Kurkdjian. *La peau est comme un buvard inversé qui se teinte aussi des odeurs de nourriture et les laisse transpirer. Si les notes acides et aillées sont peu agréables au nez, le cumin, la muscade, le paprika peuvent rendre la transpiration très sensuelle, avec des facettes presque ambrées. »*

Des agrumes pour l'effet dynamisant

Pour harmoniser l'atmosphère de ces lieux de transpiration, certaines salles de sport ont recours au marketing olfactif en créant des ambiances relaxantes dans les vestiaires et plutôt énergisantes près des machines de fitness. Au mois de juin, l'équipe de football britannique a même voyagé en Allemagne avec ses propres fragrances reproduisant l'odeur de St. George's Park, le centre national d'entraînement (dont un parfum signature aux notes de bergamote, lys et jasmin). Histoire de mettre les joueurs dans les meilleures conditions pour cet Euro 2024 en favorisant bien-être et performance. *« Si aucune étude ne démontre l'influence des odeurs sur les exploits sportifs, le parfum peut avoir un effet rassurant sur l'athlète à travers sa mémoire olfactive. Les notes familières liées à la préparation physique, à la compétition, aux succès passés deviennent émotionnellement importantes. On cherche davantage ici l'impact psychologique que physiologique »*, continue Hirac Gurden.

Certains sportifs de haut niveau portent même leur parfum comme un talisman avant un championnat. Pour le rugbyman Antoine Dupont, ce serait Baccarat Rouge 540 de Maison Francis Kurkdjian quand le footballeur Samuel Umtiti avait, lui, rebaptisé son Dior Homme *« le parfum de la victoire »* dans les vestiaires de la Coupe du monde de 2018 après son but contre la Belgique menant la France en finale. D'autres n'hésitent pas à jouer les égéries sur papier glacé. Ainsi, les rugbymen Sébastien Chabal chez Caron et Vincent Clerc pour Daniel Hechter ; les footballeurs Zidane pour Montblanc, Neymar pour Diesel, Mbappé pour Dior, Beckham pour… lui-même (la marque Beckham Fragrances rassemble aujourd'hui une quinzaine de compositions).

« En véhiculant des valeurs de dynamisme, de vitalité, de puissance et de performance, l'archétype du champion continue de jouer un rôle tout à fait central dans le marketing des parfums masculins, note Sylvain Eyraud, vice-président marketing et communication chez Takasago. *Ces fragrances célèbrent le dépassement de soi* (Prada Luna Rossa Ocean), *la victoire* (Invictus de Rabanne et son flacon trophée), *l'euphorie du beau jeu* (Boss Bottled Triumph Elixir). *Nombreuses sont celles qui mettent aussi l'accent sur un état d'esprit et une attitude. Comme le dernier Lacoste Original dont les notes de citron, lavande, bois de santal traduisent le style décontracté de la marque sportswear. »* Si la plupart des succès masculins proposent des déclinaisons sport, toutes ces fragrances évoquent surtout l'énergie et la vitalité. *« Ce sont souvent des versions plus légères qui deviennent prétexte à explorer la fraîcheur*, explique Olivier Polge, parfumeur-créateur de Chanel qui vient de lancer Allure Homme Sport Superleggera, un cocktail de pamplemousse aux accents boisés ambrés. *Les agrumes, les notes aromatiques et aqueuses fonctionnent particulièrement bien avec l'idée du sport et du mouvement. »* On est loin de l'odeur du vestiaire… ■

Pontoise, l'Histoire chevillée aux remparts

Martine Carret

On reprend son souffle dans cette destination du Val-d'Oise, où de nombreuses délégations ont choisi de s'installer.

Son nom celtique, Brivisara, signifie «pont sur l'Oise». Connue dès le néolithique, ouverte sur les vallées de l'Oise, de la Viosne et les plaines du Vexin, Pontoise se trouvait à un carrefour stratégique de transport fluvial, mais aussi terrestre. Destinée à relier Lutèce (Paris) à Rotomagus (Rouen) au Ier siècle de notre ère, la chaussée Jules-César n'y avait pas été tracée par hasard. Le blason de la ville affiche fièrement et clairement ses couleurs : d'azur au pont de cinq arches d'argent, fleur de lys d'or. Cité royale, elle a permis à Blanche de Castille d'y élever son fils Louis IX tout en surveillant les travaux de l'abbaye cistercienne de Maubuisson (1236). Plus récemment, Camille Pissarro y a vécu près de vingt ans, immortalisant souvent le pont, comme en témoigne la réplique d'une toile visible sur les quais. Avec son passé médiéval, Renaissance, révolutionnaire, Empire et impressionniste, cette ville plaira aussi bien aux passionnés d'histoire et d'art qu'aux amateurs de randonnée pédestre ou cycliste qui se baladeront le long de berges ornées d'arbres séculaires.

Balade architecturale religieuse

La sortie de la gare SNCF s'effectue place du Général-de-Gaulle, d'où l'on admire déjà la cathédrale Saint-Maclou (*à droite*), bien visible (400 m) en haut d'un escalier monumental. Construite vers 1145, remaniée, mélangeant style roman et style gothique, elle compte six splendides vitraux Renaissance. De là, redescendez par la rue de la Bretonnerie, puis par la rue du Grand-Godet vers l'église Notre-Dame (1177) elle aussi remaniée à la Renaissance. Ne manquez pas la statue de la Vierge miraculeuse ni les vitraux qui datent du début 1900. À l'extérieur, sous les arbres, la fontaine de la Vierge alimentait autrefois les tanneurs. À 500 mètres de l'église, allez voir la tour de la Fontaine-d'Amour (rue éponyme). Une légende raconte qu'une jeune aristocrate y rencontrait en secret un écuyer. Une idylle brisée par le père de la jeune fille, qui tua le prétendant. Un peu plus loin, la ferme pédagogique du château de Marcouville (2, rue des Patis), avec ses lapins, ses chèvres, ses moutons et ses pintades, séduira les enfants.

MARTINE CARRET

Coup de cœur au Carmel

Notre coup de cœur assurément. Au 55, rue Pierre-Butin, une lourde porte en chêne marque l'entrée d'une petite cour pavée. Consacrée le 12 avril 1610, l'église du Carmel qui s'y trouve se visite. À l'accueil, une des douze carmélites vivant encore ici en fournit les clés. L'occasion d'y découvrir, entre autres tableaux du XVIIe siècle, celui de *La Transverbération de sainte Thérèse d'Avila*. En hauteur et sur le bas-côté, sont exposées dans une urne transparente les reliques de Marie de l'Incarnation, première stigmatisée française officiellement reconnue. Jardin et cloître restent privés. Selon la saison et la récolte, les carmélites vendent des pots de confiture et des infusions de verveine.

Carrières de calcaire

Véritable gruyère, le cœur historique de la vieille ville est parsemé de souterrains et de caves voûtées privées particulièrement belles. Certaines sont accessibles toute l'année, notamment la cave des Moineaux et ses croisées d'ogives. Cet ancien réseau de carrières creusé entre le XIIe et le XVe siècle est impressionnant. ■

+ CARNET DE ROUTE

SE RESTAURER

L'Or Q'Idée. Cuisine contemporaine gastronomique, terrasse boisée. Menu dégustation : 110 €. Mar., jeu., ven. : 12 h-13 h15, 19h30-21h15, mer. 12 h-13 h15. *Tél. : 01 34 35 47 10 ; lorqidee.fr*

La Guinguette de Pontoise. Sur les quais, face à l'office du tourisme, des menus concoctés à base de produits des producteurs du Vexin. Jeu., ven., sam. 18 h-23 h, dim. 16 h-19 h. Planche charcuterie fromage, 23 €. *La-guinguette-de-pontoise.fr*

SE RENSEIGNER

Office de tourisme. ***Tél. : 01 34 41 70 60 ; otcergypontoise.fr***

Application Izy.Travel, pour participer au jeu Harry Potter à Pontoise, qui fonctionne du mercredi au dimanche.

Le Carré Patrimoine. Pour découvrir des siècles de mutation. *Tél. : 01 34 43 35 77 ; ville-pontoise.fr*

Les « Reggae Nights » de la Jamaïque

LES NUITS DES JO

Alyette Debray-Mauduy

L'athlétisme, c'est leur truc. Leur discipline. Celle où les Jamaïcains excellent. Bien sûr, il y a Usain Bolt, l'homme le plus rapide de la planète. Détenteur depuis 2009 du record du monde du 100 mètres, en 9"58, et du 200 mètres, en 19"19. Un ovni. Un dieu vivant. Mais il y a aussi tant d'autres grands champions. Don Quarrie, médaillé olympique à quatre reprises entre 1976 et 1984, ou encore Shelly-Ann Fraser-Pryce, première athlète jamaïcaine à remporter le titre olympique sur 100 mètres en 2008 à Pékin. Rien d'étonnant donc à ce que la Maison de la Jamaïque se soit installée à deux pas du Stade de France pour cette seconde semaine des jeux où l'athlétisme tient le haut de l'affiche. Celle-ci se cache au fond de l'impasse de la Cokerie, à Saint-Denis. L'office du tourisme a investi une sorte de hangar servant habituellement d'espace de réception, et notamment de lieu de culte pour la communauté jamaïcaine installée en France – environ un millier de personnes. *« C'est le pasteur qui nous a proposé de nous installer ici »*, explique Maurice Dindaine, directrice commerciale de l'office du tourisme parisien. L'idée est simple : faire découvrir au public les *« bonnes ondes »* des 10 991 km² de la Jamaïque, qui en font la troisième plus grande île des Caraïbes. Ses plages paradisiaques – eaux turquoise et sable blanc – qui défilent en continu sur un écran géant. Ses 120 rivières et cascades, loin des sentiers battus. Ses spécialités culinaires, bien épicées comme le patty, un chausson feuilleté à la viande ou aux légumes. Ses jus de fruits, sa bière Red Stripe, ses tenues traditionnelles.

En musique de Bob Marley à Jimmy Cliff

Pour trouver cette Maison de la Jamaïque, ouverte à tous, on peut se repérer grâce aux fanions qui jalonnent l'entrée de l'impasse. Ou tendre l'oreille. La musique y a la part belle. Là encore, rien de surprenant à cela. Outre ses sprinteurs, la Jamaïque compte parmi ses ressortissants des légendes vivantes du reggae. Ici, les soirées démarrent en fin d'après-midi, quasiment à l'heure du goûter. DJ Papy et Miss Kocoa ambiancent la salle. La chanteuse installée à Nantes, se balade micro à la main au milieu des visiteurs. Dans son répertoire, du blues, du jazz, du reggae. *I Feel Good* de Beres Hammond, *Jamming* du grand Bob Marley et la *Reggae Night* de Jimmy Cliff.

La salle se remplit vite. Devant le bar à jus de fruits, c'est la cohue. Des Parisiens ont trouvé là l'occasion de se rafraîchir et se restaurer en sortant du Stade de France. Accoudés sur un mange-debout, Thomas et Maxime nous expliquent qu'ils font la tournée des « Maisons ». *« C'est compliqué de trouver des places pour le Club France. Nous avons donc visité la Maison de la Nouvelle-Zélande, du Danemark, de la Corée, de la Suisse et même des LGBT… C'est idéal*, nous expliquent-ils, *pour découvrir la culture d'un pays. Tous les lieux ouverts au public sont répertoriés sur le site de la mairie de Paris. »*

Voilà qu'un attroupement vient de se former autour d'une brigade de police venue siroter, à sa pause, un jus de coco servi dans sa coquille. Tout le monde veut immortaliser ce moment. Nos forces de l'ordre seraient-elles les nouvelles stars de ces jeux ? Le directeur du Jamaïca Tourist Board, Donovan White, s'avance. *« Hier, c'était le feu pour la médaille d'argent de Kishane Thompson au 100 mètres »*, me glisse-t-il à l'oreille. Et ce soir, il y a deux lanceuses de disque venues incognito manger comme à la maison. Auraient-elles le mal du pays ? ■

HISTOIRES DES JEUX
Jean-Julien Ezvan

Cathy Freeman, avec sa combinaison intégrale, a remporté le titre olympique du 400 m en 49"11, le 25 septembre 2000, à Sydney. JEFF HAYNES / AFP

2000 : Cathy Freeman, un trait d'union d'eau, de feu et d'or

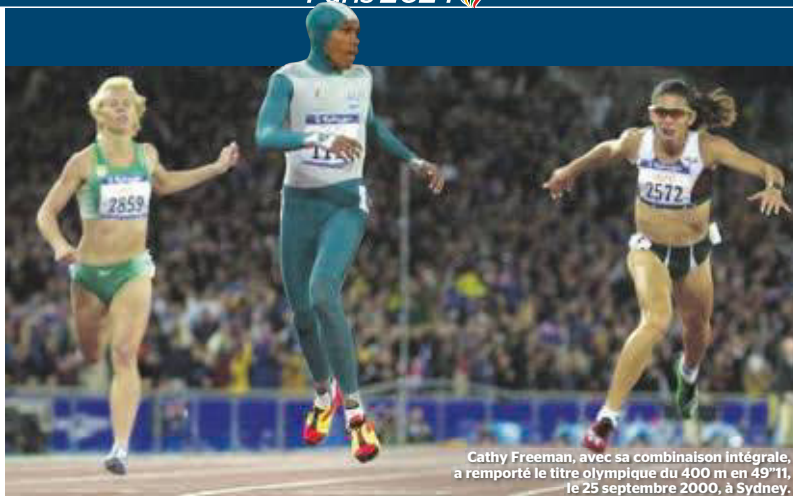
SÉRIE 15/18 - L'athlète australienne, d'origine aborigène, symbolise la fierté d'un pays à Sydney.

Une timide sortie de l'ombre. Tenue blanche, rouge à lèvres discret, regard embué, dernière porteuse du relais de la flamme, Cathy Freeman embrase la vasque des JO de Sydney, point de départ de Jeux inoubliables. Des Jeux qui, pour l'ambiance, la ferveur, une ville et un pays dédiés à l'événement, ont profondément marqué les acteurs et les spectateurs. Durant la cérémonie, le 15 septembre, l'Australie convoque tout ce qui faisait son histoire. Ses personnalités marquantes (au premier rang desquelles figuraient Olivia Newton-John et Tina Arena) et ses racines. Elle, dont le malheur aurait pu avoir raison de sa famille, petit bout de femme, se dresse, clôt le spectacle. Un symbole nommé Cathy Freeman. Vêtue d'une combinaison blanche immaculée, debout face à une cascade, Cathy Freeman se détache, s'accroche dans l'histoire olympique. Et s'épingle sur le cœur des Australiens. Symbole de la réconciliation voulue entre les Aborigènes et les descendants de l'émigration européenne.

À quelques heures de son entrée en lice, l'Australienne, icône de l'unité nationale, racontait, selon des propos rapportés dans *Le Figaro* : *« Faire de moi un symbole de réconciliation, cela me gêne. Je le répète, c'était un très grand honneur, un honneur considérable pour le peuple aborigène. Un fort encouragement pour tous les jeunes Aborigènes, pour qu'ils comprennent qu'on vit dans un pays d'unité où tout le monde a sa chance. Je suis de plus en plus fière de mes origines. »*

Drapeaux australien et aborigène

L'athlète, dont on attendait qu'elle brille sur 400 m dans un duel attendu face à Marie-José Pérec, découvre, à quelques heures de la compétition, que la Française, à bout de nerfs, a quitté précipitamment l'Australie, laissant la voie libre à sa rivale. *« Je pense que mon cœur s'est brisé en une fraction de seconde, car les compétiteurs adorent la compétition. À son apogée, nous aurions fait passer le 400 m féminin à la vitesse supérieure. Mais je devais passer à autre chose... »*, confiera-t-elle au *Newcastle Herald*.

La porteuse de flamme se retrouve seule. Prête à se hisser à la hauteur des espoirs et de l'événement. Le 25 septembre, l'Australie n'a d'yeux que pour Cathy Freeman. Le *Sydney Morning Herald* titre en une : *« La course de notre vie. »* On peut y lire : *« Cathy est devenue notre Cathy. »* Le stade olympique est électrique. L'air porte le frémissement qui précède l'orage. Cathy Freeman porte une autre combinaison. Conçue par Nike, la tenue intégrale vert, jaune et argent la couvre de la tête aux chevilles. Lui donne des allures de superhéroïne. Pour fendre l'air, dompter la piste et la peur, résister au poids de l'attente, étreindre l'histoire. *« J'avais de bonnes raisons de ne pas la porter, mais, dès que je l'ai mise plusieurs fois à l'entraînement, je me suis sentie bien. Puis je l'ai portée à Newcastle* (Australie, NDLR) *dans une épreuve du 200 m, il pleuvait, il faisait froid et il y avait du vent, mais j'avais l'impression de fendre l'air. J'étais comme dans un cocon, dans mon monde, or les athlètes souhaitent être dans cette bulle, n'avoir qu'une priorité. Je me sentais bien. Je sentais la piste sous la pointe de mes pieds et je n'oublierai jamais que c'était comme si j'étais portée, comme un surfeur sur une vague. C'était juste un moment unique »*, a-t-elle revisité pour le site Olympics.

Meilleur temps des demi-finales, elle s'impose en finale en 49"11. Loin de son meilleur temps. Mais loin devant. Un titre pour l'histoire. Lors d'un émouvant tour d'honneur, elle pouvait agiter le drapeau australien et le drapeau aborigène. Les Jeux avaient trouvé leur reine.

Le *Guardian* pouvait écrire : *« Comme l'a dit Katharine Merry* (médaillée de bronze) *après la compétition, même les papillons de nuit se sont envolés sous le choc. Lorsque le coup d'envoi de la finale du 400 m féminin a été donné, le rugissement de 112524 personnes a probablement été entendu jusqu'au Queensland, où les créatures qui ont envahi le stade australien cette semaine ont commencé leur migration. Et les étincelles des flashs qui ont fait le tour de la piste auraient très bien pu être visibles depuis la lune... »* ■

À Barbès, Stalingrad, la vie parisienne est loin d'être « sous cloche »

LA PIÉTONNE DE PARIS
Madeleine Meteyer

Il n'est plus question de dénoncer les rats trifouillant les poubelles, les retards de métro, les Parisiens mal aimables qui ne seraient pas capables d'indiquer gentiment, et en anglais correct, la direction du Louvre. Ces derniers temps, la capitale rougit. Trop de compliments. Elle serait enfin devenue vivable, propre, agréable, digne de son écrin. Parce que les Parisiens sont absents, ricanent de joyeux drilles qui refusent de comprendre qu'il est naturel d'être plus chafouins dans le métro quand on l'emprunte chaque jour en se rendant au travail et non pour aller voir Armand Duplantis battre son record du monde ; plus méfiants dans une ville où à chaque carrefour de pauvres silhouettes vous supplient de leur donner une pièce ; où il faut *« de la patience pour se faufiler, vivre sa vie de fourmi, se loger, alors que les appartements sont chers et les salaires pas forcément alignés »*, m'a expliqué Clémence, une libraire de 30 ans rencontrée ce mardi au métro Gambetta.

Sur les réseaux sociaux, ceux qui louent à raison la capitale, lumineuse de joie olympique, plus sûre car quadrillée par la police et la gendarmerie, se font mordiller les mollets par des esprits soucieux. Pour ceux-là, le Paris actuel est une « vie sous cloche », un Paris « sans ses livreurs, ses immigrés, ses SDF »... « Ceux qui font la ville », vont-ils jusqu'à dire. Ce mardi, ma pérégrination était destinée à vérifier si la « disneylandisation » pointée touche *vraiment* tous les quartiers. Même les plus populaires ? Barbès ? Stalingrad ? Porte de la Chapelle ? À Barbès, où j'ai l'habitude de me rendre pour des cours de boxe - Paris est une ville où les filles apprennent à boxer -, tout m'a paru pareil. Les vendeurs de cigarettes à la sauvette approchaient le chaland, la police patrouillait, elle patrouille souvent. Barbès se ressemblait. Du bazar, du charme. À Stalingrad, le premier individu croisé était un SDF, à la main une 8.6. *« Donne-moi une cigarette »*, hurlait-il à personne. Les ruelles étaient calmes. Quelques garçons en bande, occupés à ne rien faire. *« Les policiers font quand même plus de rondes »*, m'a indiqué une épicière.

Le jardin d'Éole transformé en fan-zone

Ici, le toilettage spécial JO a d'abord servi à rendre le quotidien des riverains plus paisible. Sami, gérant d'une boutique rue d'Aubervilliers a salué *« la sécurité plus importante »* mais déploré le manque de touristes. Apparemment, il en vient, d'ordinaire. On a eu quelques doutes. À trois mètres de son épicerie, c'est le jardin d'Éole, le repaire des fumeurs de crack. Il a été transformé en fan-zone. Ce sont d'ailleurs des crackeux - dont une vieille dame en fauteuil et la pipe à la main - qui me l'ont indiqué. Pour la sécuriser, sept agents ont été embauchés de 7 heures à 23 heures. Afin d'en défendre l'entrée aux drogués, les briquets ont été interdits. *« C'est le seul moyen légal qu'on a trouvé pour les laisser dehors »*, m'a confié la responsable. Là, j'ai rencontré des habitants du coin, comme Noya, venue avec ses deux enfants, en train d'en pousser un sur une balançoire. Noya m'a dit se réjouir de voir *« moins de toxicos »*, de trouver les pelouses libres. Rue Riquet, une fois passé le pont, Isalia, la vingtaine défigurée, s'est accrochée à mon bras, il lui manquait 10 euros pour sa chambre d'hôtel. Deux minutes et 2 euros plus tard, j'étais à la porte de la Chapelle. Là se trouve l'Arena qui accueille la gym, le badminton. Les changements les plus visibles s'observent dans ce coin. Les migrants qui vivaient près du périphérique ont été déplacés. J'ai croisé des touristes suédois. Toutes les rues étaient propres. Les cafés pleins. Cela dit, toujours quelques garçons en bande, occupés à ne rien faire. ■

Pour la beauté du geste : ÉQUITATION

Paris 2024

Seul sport olympique où hommes et femmes concourent ensemble, l'équitation rassemble trois disciplines : le saut d'obstacles, le dressage et le concours complet (les deux précédentes et le cross-country, un parcours mêlant obstacles naturels et fixes). Toutes nécessitent une parfaite coordination entre le cheval et son cavalier.

Sources : Reuters/Olympedia/Le Figaro. Illustration : Catherine Tai.